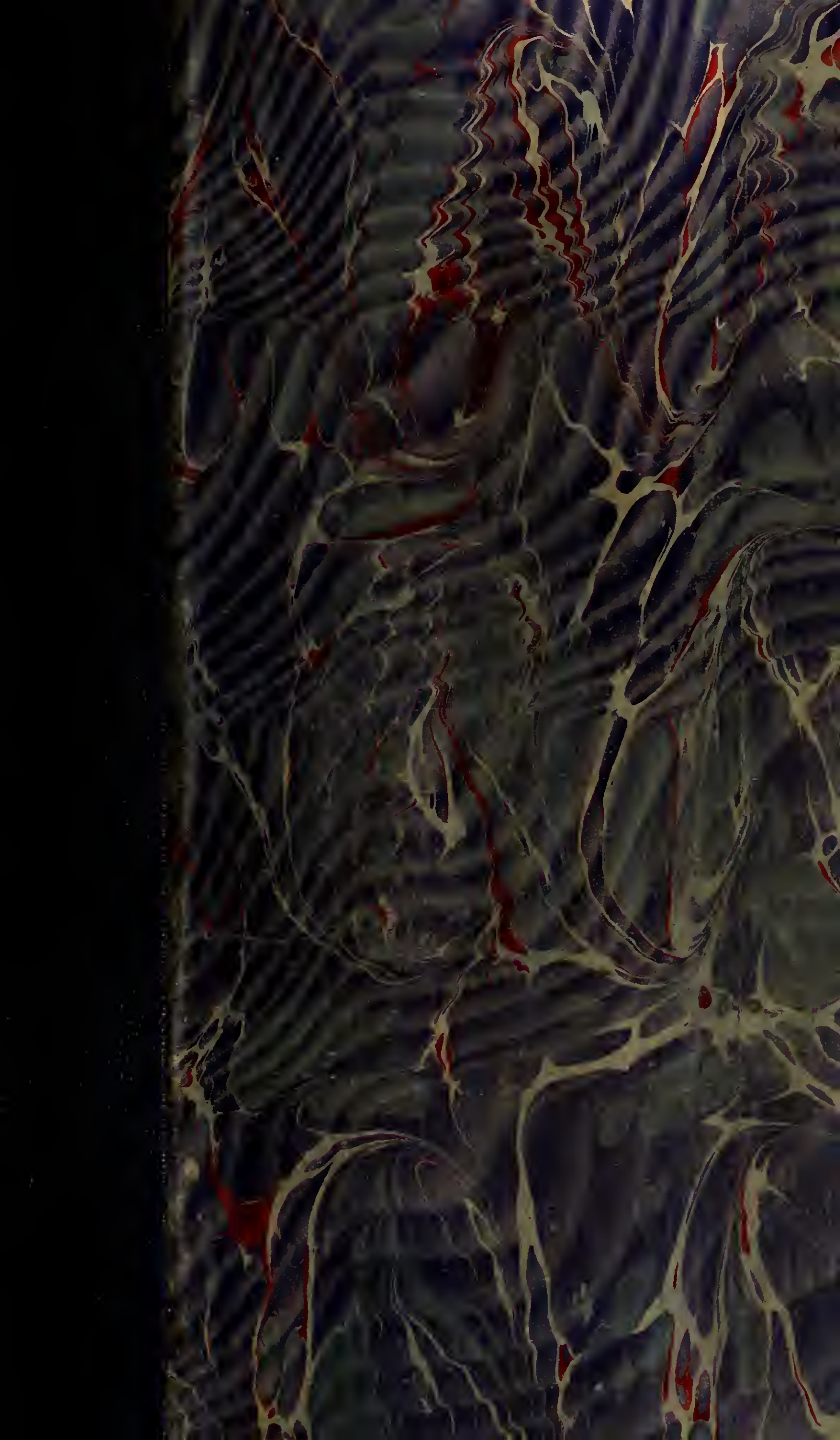
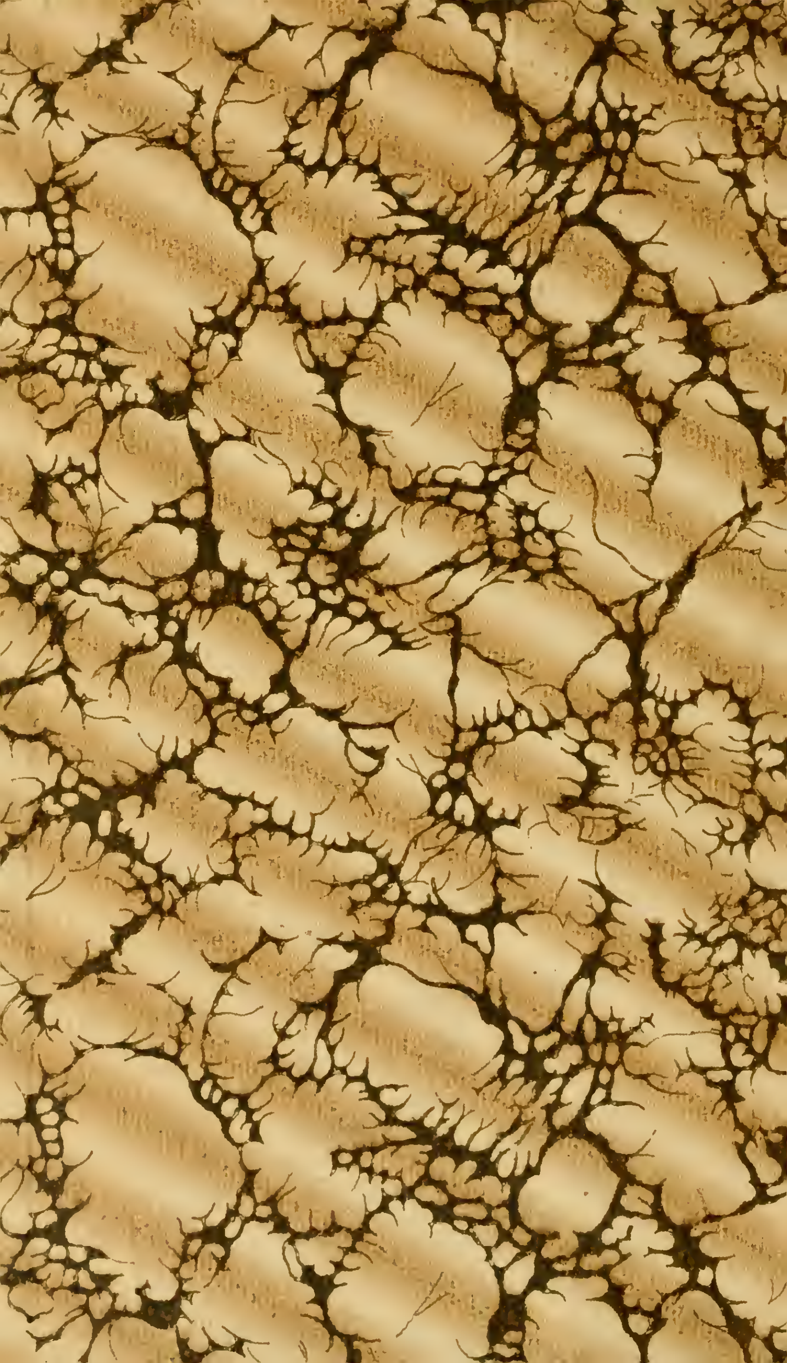
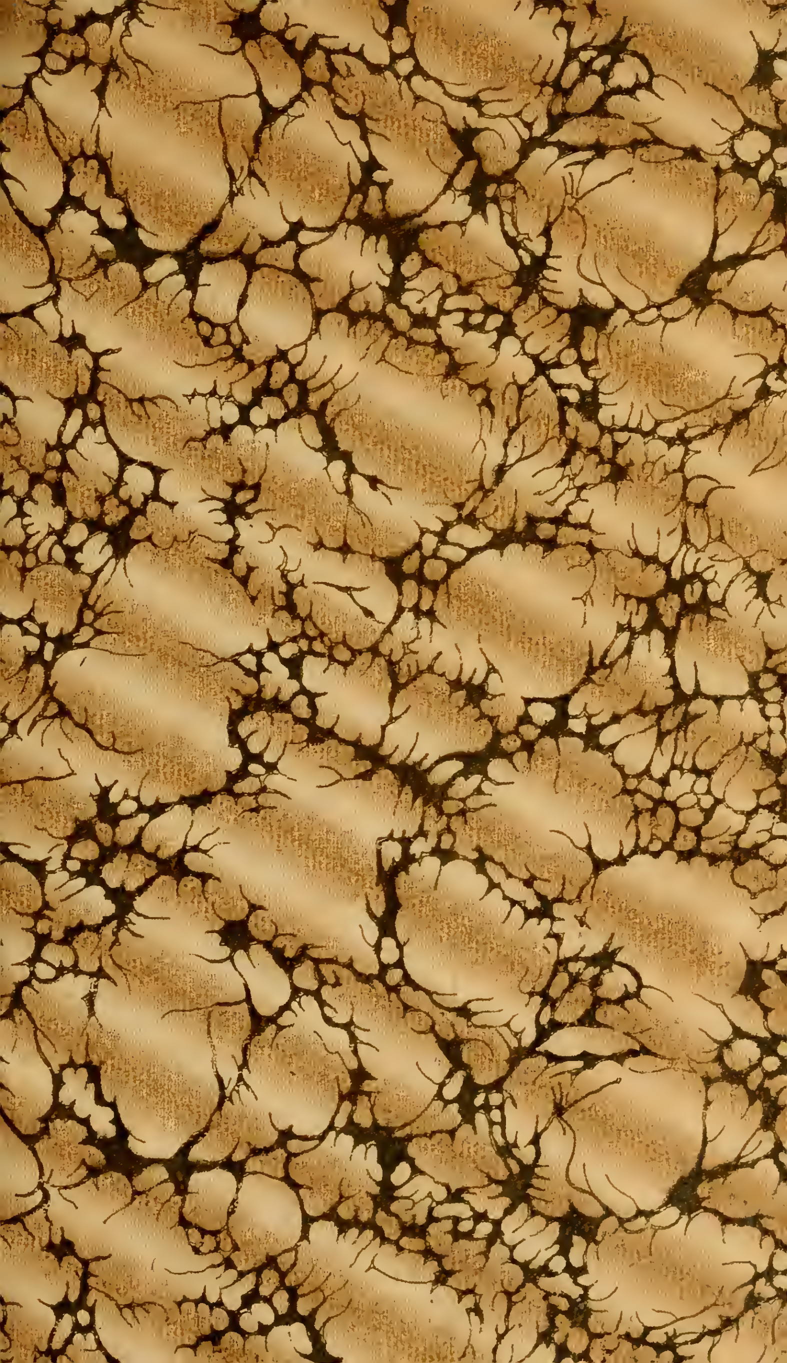







SABLE
COLLECTION
SABLE

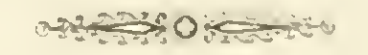
SPLENDEURS ET MISÈRES

DES

COURTISANES.

EN VENTE :

MARIANNE DE SELVIGNIES, par S. Henry Berthoud, 2 v. in-8°.
LOUISE D'AVAREY, par Jules de Saint Félix, 2 vol. in-8°.
LE CAPITAINE LACUZON, par Louis Jousserandot, 2 vol. in-8°.
LE CHATEAU DE RAMSBERG, par mad. Mélanie Waldor, 2 vol. in-8°.
LA REINE DES CARABINES, par Maximilien Perrin, 2 v. in-8°.
HISTOIRE D'UN OURS, par mad. la comtesse Dash, 2 vol. in-8°.
LE CHATEAU D'EPPSTEIN, par Alex. Dumas, 3 vol. in-8°
TYLER LE COUVREUR, par Paul de Kock, 1 vol. in-8°.
JEANNE, par George Sand, 3 vol. in-8°.
LE BÉARNAIS, par Brisset, 2 vol. in-8°.
LES ANNEAUX D'UNE CHAINE, par le vicomte d'Arlincourt, 2 vol. in-8°.
LE FAUX FRÈRE, par Madame Sophie Gay, 2 vol. in-8°.
LE VOILE NOIR, par Jules Lacroix, 2 vol. in-8°.
LE BERGER ROI, par Madame Charlotte de Sor, 2 vol. in-8°.
LE BRIGAND DE LA LOIRE, par Aug. Ricard, 2 vol. in-8°.
UN DÉBUT DANS LA VIE, par M. de Balzac, 2 vol. in-8°.
DAVID SÉCHARD, par M. de Balzac, 2 vol. in-8°.
DANIEL, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8°.
L'HOMME SANS NOM, par Touchard-Lafosse, 2 vol. in-8°.
LA REINE DES VOLEURS, par Jules David, 2 vol. in-8°.



Imprimerie hydraulique de Giroux et Vialat, à St-Denis-du-Port, près Lagny.

SPLENDEURS ET MISÈRES

DES

COURTISANES.



ESTHER.

PAR

M. DE BALZAC.

2.

PARIS,

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Acquéreur du Cabinet de lecture. Collection universelle des meilleurs romans modernes.

1300 volumes in-12. Prix : 750 fr.

Rue Saint-Jacques, 38.

—

1845.

DEUXIÈME PARTIE.

LES PRÉPARATIFS D'UNE LUTTE.

(Suite.)

XXIV.

Jusqu'où la passion conduit!

— *Hâlés fis-en*, dit Nucingen en renvoyant son secrétaire par un geste.

— Pourquoi cet homme est-il dans un hôtel et moi dans un garni.... se disait Contenson. Il a trois fois roué ses créan-

ciers, il a volé, moi je n'ai jamais pris un denier... J'ai plus de talent qu'il n'en a...

— *Gondanson, mon bedid,* dit le baron, *vûs m'affesse garoddé ein pilet te mile vrancs...*

— Ma maîtresse devait à Dieu et au diable...

— *Ti has eine maîtresse?* s'écria Nucingen en regardant Contenson avec envie.

— Je n'ai que soixante-six ans, répondit Contenson en homme que le vice maintenait jeune.

— *Et que vaid-elle?*

— Elle m'aide, dit Contenson. Quand on est voleur, et qu'on est aimé par une honnête femme, ou elle devient voleuse, ou l'on devient honnête homme. Moi, je suis resté mouchard.

— *Ti has pessoin t'archant, tuchurs!* demanda Nucingen.

— Toujours, répondit Contenson en souriant, c'est mon état d'en désirer, comme le vôtre est d'en gagner ; nous pouvons nous entendre : ramassez-m'en, je me charge de le dépenser. Vous serez le puits et moi le seau...

— *Feux-du cagner ein pilet te sainte sante vrancs?*

— Belle question ! mais je suis bête, vous ne me l'offrez pas pour réparer l'injustice de la fortune à mon égard.

— *Di tutte, chez le choins au pilet te mile, ké ti m'has ghibbé : ça vait kinse sante vrancs ke che de tonne.*

— Bien, vous me donnez les mille francs que j'ai pris, et vous ajoutez cinq cents francs...

— *C'esde pien ça*, fit Nucingen en hochant la tête.

— Ça ne fait toujours que cinq cents francs, dit imperturbablement Contenson.

— *A tonner?...* répondit le baron.

— A prendre. Eh! bien, contre quelle valeur monsieur le baron échange-t-il cela?

— *On m'a did qu'il y affait à Baris ein ôme gabaple te tégoufrir la phâme que chaime, et queu tu sais son hatresse..., Envin, ein maîdre en esbionache?*

— C'est vrai...

—*Eh pien! tonne-moi l'hatresse, et ti hâs les saint sante vrancs.*

— Où sont-ils?

— *Les foissi,* reprit le baron en tirant un billet de sa poche.

— Eh! bien, donnez, dit Contenson en tendant la main.

— *Tonnant, tonnant, hâlons foir l'ôme, et ti has l'archant, gar ti bourrais me fendre peaugoub t'atresses à ce brix-là.*

Contenson se mit à rire.

— Au fait, vous avez le droit de penser cela de moi, dit-il en ayant l'air de se gourmander. Plus notre état est canaille, plus il y faut de probité. Mais, voyez-vous, monsieur le baron, mettez six cents francs, et je vous donnerai un bon conseil.

— *Tonne, et vie-toi à ma chenerosité...*

— Je me risque, dit Contenson. En police, voyez-vous, il faut aller sous terre. Vous dites : Allons, marchons!... Vous êtes riche, vous croyez que tout cède à l'argent. L'argent est bien quelque chose. Mais, avec de l'argent, selon les deux ou trois hommes forts de notre partie, on n'a que des hommes. Et il existe des choses,

auxquelles on ne pense point, qui ne peuvent pas s'acheter. On ne soudoie pas le hasard !... Aussi, en bonne police, ça ne se fait pas ainsi. Voulez-vous vous montrer avec moi en voiture ? on peut être rencontré. On a le hasard tout aussi bien pour soi que contre soi.

— *Frai,* dit le baron.

— Dame ! oui monsieur. C'est un fer à cheval ramassé dans la rue qui a mené le Préfet de police à la découverte de la machine infernale. Eh ! bien, quand nous irions ce soir, à la nuit, en fiacre chez monsieur de Saint-Germain, il ne se soucierait pas plus de vous voir entrant chez lui, que vous d'être vu y allant.

— *C'esd chiste,* dit le baron.

— Ah ! c'est le fort des forts, le second du fameux Corentin, le bras droit de Fou-

ché, que d'aucuns disent son fils naturel, il l'aurait eu étant prètre; mais c'est des bêtises : Fouché savait être prêtre, comme il a su être ministre. Eh! bien, vous ne ferez pas travailler cet homme-là, voyez-vous, à moins de dix billets de mille francs... pensez-y... Mais votre affaire sera faite, et bien faite. Ni vu ni connu, comme on dit. Je devrai prévenir monsieur de Saint-Germain, et il nous assignera quelque rendez-vous, dans un endroit où personne ne pourra rien voir ni rien entendre, car il court des dangers à faire de la police pour le compte des particuliers. Mais, que voulez-vous?... c'est un brave homme, le roi des hommes, et un homme qui a essuyé de grandes persécutions, et pour avoir sauvé la France, encore!...

— *Ai pien, di m'egriras* l'hire tu Per-

cher, dit le baron en souriant de cette vulgaire plaisanterie.

— Monsieur le baron ne me graisse pas la patte?... dit Contenson avec un air à la fois humble et menaçant.

— *Chan,* cria le baron à son jardinier, *fa temanter fint vrancs à Cheorche, et abborde-les moi...*

— Si monsieur le baron n'a pas d'autres renseignements que ceux qu'il m'a donnés, je doute cependant que le maître puisse lui être utile.

— *Chen ai t'audres!* répondit le baron d'un air fin.

— J'ai l'honneur de saluer monsieur le baron, dit Contenson en prenant la pièce de vingt francs, j'aurai l'honneur de venir dire à Georges où monsieur devra se trouver ce soir, car il ne faut jamais rien écrire en bonne police.

— *C'edde trolle gomme cez caillarts onte te l'esbrit,* se dit le baron, *c'edde'en bolice, dou gomme tans les avvaires.*

XXV.

Le père des Canquoëlles.

En quittant le baron, Contenson alla tranquillement de la rue Saint-Lazare à la rue Saint-Honoré, jusqu'au café David. Il regarda par les carreaux, et y aperçut un vieillard connu sous le nom du père Canquoëlle.

Le café David, situé rue de la Monnaie au coin de la rue Saint-Honoré, a joui pendant les trente premières années de ce siècle d'une sorte de célébrité, circonscrite d'ailleurs au quartier dit des Bourdonnais. Là se réunissaient les vieux négociants retirés ou les gros commerçants encore en exercice : les Camusot, les Lebas, les Pillerault, les Popinot, quelques propriétaires comme le petit père Molinier. On y voyait de temps en temps le vieux père Guillaume qui y venait de la rue du Colombier. On y parlait politique entre soi, mais prudemment, car l'opinion du café David était le libéralisme. On s'y racontait les cancans du quartier, tant les hommes éprouvent le besoin de se moquer les uns des autres!...

Ce café, comme tous les cafés d'ailleurs, avait son personnage original

dans le père Canquoëlle qui y venait depuis l'année 1811, et qui paraissait être si parfaitement en harmonie avec les gens probes réunis là, que personne ne se gênait pour parler politique en sa présence. Quelquefois ce bonhomme, dont la simplicité fournissait beaucoup de plaisanteries aux habitués, avait disparu pour un ou deux mois; mais ses absences, toujours attribuées à ses infirmités ou à sa vieillesse, car il parut dès 1811 avoir passé l'âge de soixante ans, n'étonnaient jamais personne.

— Qu'est donc devenu le père Canquoëlle?.. disait-on à la dame du comptoir.

— J'ai dans l'idée, répondait-elle, qu'un beau jour nous apprendrons sa mort par les Petites Affiches.

Le père Canquoëlle donnait dans sa

prononciation un perpétuel certificat de son origine, il disait *une estatue, espécialle, le peuble,* et *ture* pour turc. Son nom était celui d'un petit bien appelé Les Canquoëlles, mot qui signifie hanneton dans quelques provinces, et situé dans le département de Vaucluse d'où il était venu. On avait fini par dire Canquoëlle au lieu de des Canquoëlles, sans que le bonhomme s'en fâchât, la noblesse lui semblait morte en 1793, d'ailleurs le fief des Canquoëlles ne lui appartenait pas, il était le un des cadets de sa famille.

Aujourd'hui la mise du père Canquoëlle semblerait étrange; mais, de 1811 à 1820, elle n'étonnait personne. Ce vieillard portait des souliers à boucles en acier à facettes, des bas de soie à raies circulaires, alternativement blanches et bleues, une culotte en pou-de-soie à boucles

ovales pareilles à celles des souliers, quant à la façon, un gilet blanc à broderies, une chemise à jabot plissé dormant, et un vieil habit de drap verdâtre marron à boutons de métal. Sur sa chemise, brillait un médaillon en or où se voyait sous verre un petit temple en cheveux, une de ces adorables petitesses de sentiment qui rassurent les hommes, tout aussi bien qu'un épouvantail effraie les moineaux. La plupart des hommes, comme les animaux, s'effraient et se rassurent par des riens.

La culotte du père Canquoëlle tenait par une boucle qui la serrait selon la mode du dernier siècle. De la ceinture, pendaient parallèlement deux chaînes d'acier composées de plusieurs chaînettes, et terminées par un paquet de breloques. Sa cravate blanche était serrée par derrière au moyen d'une boucle d'or. Enfin sa tête neigeuse

et poudrée se parait encore, en 1816, du tricorne municipal que portait aussi monsieur Try, Président du Tribunal. Ce chapeau, si cher au vieillard, le père Canquoëlle l'avait remplacé depuis peu (le bon homme crut devoir ce sacrifice à son temps) par cet ignoble chapeau rond contre lequel personne n'ose réagir. Une petite queue, serrée dans un ruban, décrivait dans le dos de l'habit une trace circulaire où la crasse disparaissait sous une fine tombée de poudre.

En vous arrêtant au trait distinctif du visage, un nez plein de gibbosités, rouge et digne de figurer dans un plat de truffes, vous eussiez supposé un caractère facile, niais et débonnaire à cet honnête vieillard essentiellement gobe-mouche, et vous en eussiez été la dupe, comme tout le café David, où jamais personne n'avait

vu le front observateur, la bouche sardonique et les yeux froids de ce vieillard dodeliné de vices, calme comme un Vitellius dont le ventre impérial reparaissait palingénésiquement en celui du père Canquoëlle.

En 1818, un jeune Commis-Voyageur, nommé Gaudissart, un habitué du café David, se grisa de onze heures à minuit avec un officier à demi-solde. Il eut l'imprudence de parler d'une conspiration ourdie contre les Bourbons, assez sérieuse et près d'éclater. Il n'y avait plus dans le café que le père Canquoëlle qui semblait endormi, deux garçons qui sommeillaient, et la dame du comptoir. Dans les vingt-quatre heures Gaudissart fut arrêté, la conspiration découverte, deux hommes périrent sur l'échafaud; mais, ni Gaudissart, ni personne ne soup

çonna jamais le brave père Canquoëlle, d'avoir éventé la mèche. On renvoya les garçons, on s'observa pendant un an; mais on s'effraya de la police, de concert avec le père Canquoëlle qui parlait de déserter le café David, tant il avait horreur de la police !...

Contenson entra dans le café, demanda un petit verre d'eau-de-vie, ne regarda pas le père Canquoëlle occupé à lire les journaux ; seulement, quand il eut lampé son verre d'eau-de-vie, il prit la pièce d'or du baron, et appela le garçon en frappant trois coups secs sur le marbre de la table. La dame du comptoir et le garçon examinèrent la pièce d'or avec un soin très injurieux pour Contenson ; mais leur défiance était autorisée par l'étonnement que causait à tous les habitués l'aspect de Contenson.

— Cet or est-il le produit d'un vol ou d'un assassinat?...

Telle était la pensée de quelques esprits forts et clairvoyants qui regardaient Contenson, pardessous leurs lunettes tout en ayant l'air de lire leur journal.

Contenson, qui voyait tout et ne s'étonnait jamais de rien, s'essuya les lèvres avec un foulard où il n'y avait que trois reprises, reçut le reste de sa monnaie, empocha les gros sous dans son gousset dont la doublure, jadis blanche, était aussi noire que le drap du pantalon, et n'en laissa pas un seul au garçon.

— Quel gibier de potence, dit le père Canquoëlle à monsieur Pillerault son voisin.

— Bah! répondit à tout le café monsieur Camusot qui seul n'avait pas

montré le moindre étonnement, c'est Contenson, le bras droit de *chose*.... vous savez, le Garde du commerce. Ces drôles ont peut-être quelqu'un à pincer dans le quartier...

Un quart-d'heure après, le bonhomme Canquoëlle se leva, prit son parapluie, et s'en alla tranquillement.

N'est-il pas nécessaire d'expliquer quel homme terrible et profond se cachait sous l'habit du père Canquoëlle, de même que l'abbé Carlos récelait Vautrin?

Ce méridional, né à Canquoëlle, le petit domaine de sa famille assez honorable d'ailleurs, avait nom Peyrade. Il était venu, lui septième enfant, à pied, à Paris, avec deux écus de six livres dans sa poche, en 1777, à l'âge de dix-sept ans, poussé par les vices d'un tempérament fou-

gueux, par la brutale envie de parvenir qui attire tant de méridionaux dans la capitale, quand ils ont compris que la maison paternelle n'a pas les rentes de leurs passions.

On comprendra toute la jeunesse de Peyrade, en disant qu'en 1782, il était l'un des agents les plus habiles de la Lieutenance-générale de Police, où il fut très estimé par messieurs Lenoir et d'Albert, les deux derniers Lieutenants de Police.

La Révolution n'eut pas de police, elle n'en avait pas besoin. L'espionage fut général, et s'appela civisme. Le Directoire, gouvernement un peu plus régulier que celui du Comité de Salut public, fut obligé de reconstituer une police, et le premier Consul en acheva la création par la Préfecture de police et par le Ministère de la

Police générale. Peyrade possédait les traditions, il créa le personnel de concert avec un homme, appelé Corentin, beaucoup plus fort que Peyrade d'ailleurs, quoique plus jeune, et qui ne fut un homme de génie que dans les souterrains de la Police.

En 1808, les immenses services rendus par Peyrade furent récompensés par sa nomination au poste éminent de Commissaire-Général de Police à Anvers. Dans la pensée de Napoléon, cette espèce de Préfecture de police équivalait à un ministère de la police chargé de la Hollande. Au retour de la campagne de 1809, Peyrade fut enlevé d'Anvers par un ordre du cabinet de l'Empereur, amené en poste à Paris, entre deux gendarmes, et jeté à la Force. Deux mois après, il sortit de prison, cautionné par son ami Corentin,

après avoir toutefois subi, chez le Préfet de police, trois interrogatoires de chacun six heures.

Peyrade devait-il sa disgrâce à l'activité miraculeuse avec laquelle il avait secondé Fouché dans la défense des côtes de la France, attaquées par ce qu'on a, dans le temps, nommé l'expédition de Walcheren, et dans laquelle le duc d'Otrante déploya des capacités dont s'effraya l'Empereur? Ce fut probable dans le temps pour Fouché; mais aujourd'hui que tout le monde sait ce qui se passa dans ce temps au Conseil des ministres convoqué par Cambacérès, c'est une certitude.

Tous, foudroyés par la nouvelle de la tentative de l'Angleterre, qui rendait à Napoléon l'expédition de Boulogne, et surpris sans le maître, alors retranché dans l'île de Lobau où l'Europe le croyait

perdu, les ministres ne savaient quel parti prendre. L'opinion générale fut d'expédier un courrier à l'Empereur; mais Fouché seul osa tracer le plan de campagne qu'il mit d'ailleurs à exécution.

— Agissez comme vous voudrez, lui dit Cambacérès, *mais, moi, qui tiens à ma tête*, j'expédie un rapport à l'Empereur.

On sait quel absurde prétexte prit l'Empereur, à son retour, en plein Conseil d'État, pour disgracier son ministre, et le punir d'avoir sauvé la France sans lui. Depuis ce jour, l'Empereur doubla l'inimitié du prince de Talleyrand, de celle du duc d'Otrante, les deux seuls grands politiques dus à la Révolution, et qui peut-être l'eussent sauvé en 1813.

On prit, pour mettre Peyrade à l'écart, le vulgaire prétexte de concussion : il avait favorisé la contrebande en parta-

geant quelques profits avec le haut commerce. Ce traitement était rude pour un homme qui devait le bâton de maréchal du Commissariat-Général à de grands services rendus. Cet homme vieilli dans la pratique des affaires possédait les secrets de tous les gouvernement depuis l'an 1780, époque de son entrée à la Lieutenance-Générale de police. L'Empereur, qui se croyait assez fort pour créer des hommes à son usage, ne tint aucun compte des représentations qui lui furent faites plus tard en faveur d'un homme considéré comme un des plus sûrs, des plus habiles et des plus fins de ces génies inconnus, chargés de veiller à la sûreté des États.

Peyrade fut d'autant plus cruellement atteint, que, libertin et gourmand, il se trouvait relativement aux femmes dans la

situation d'un pâtissier qui aimerait les friandises. Ses habitudes étaient devenues chez lui la nature même : il ne pouvait plus se passer de bien dîner, de jouer, de mener enfin cette vie de grand seigneur sans faste à laquelle s'adonnent tous les gens de facultés puissantes, et qui se sont fait un besoin des distractions exorbitantes. Puis, il avait jusqu'alors grandement vécu, sans jamais être tenu à représentation, mangeant à même, car on ne comptait jamais ni avec lui ni avec Corentin, son ami. Cyniquement spirituel, il aimait d'ailleurs son état, il était philosophe. Enfin, un espion, à quelque étage qu'il soit dans la machine de la police, ne peut, pas plus qu'un forçat, revenir à une profession dite honnête ou libérale. Une fois marqué, une fois immatriculé, les espions et les condamnés ont pris,

comme les diacres, un caractère indélébile. Il est des êtres auxquels l'état social imprime des destinations fatales.

Pour son malheur, Peyrade s'était amouraché d'une jolie petite fille, un enfant qu'il avait la certitude d'avoir eu lui-même d'une actrice célèbre, à laquelle il rendit un service et qui en fut reconnaissante pendant trois mois. Peyrade, qui fit revenir son enfant d'Anvers, se vit donc sans ressources, dans Paris, avec un secours annuel de douze cents francs accordé par la Préfecture de police, au vieil élève de Lenoir. Il se logea rue des Moineaux, au quatrième, dans un petit appartement de cinq pièces, pour deux cent cinquante francs.

XXVI.

Les mystères de la police.

Si jamais homme doit sentir l'utilité, les douceurs de l'amitié, n'est-ce pas le lépreux moral appelé par la foule un espion, par le peuple un mouchard, par l'administration un agent? Peyrade

et Corentin étaient donc amis comme Oreste et Pylade. Peyrade avait formé Corentin, comme Vien forma David : l'élève surpassa promptement le maître. Ils avaient commis ensemble plus d'une expédition. (*Voir* UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE). Peyrade, heureux d'avoir deviné le mérite de Corentin, l'avait lancé dans la carrière en lui préparant un triomphe. Il força son élève, à se servir d'une maîtresse qui le dédaignait comme d'un hameçon à prendre un homme (*Voir* LES CHOUANS.) Et Corentin avait à peine alors vingt-cinq ans!...

Corentin, resté l'un des généraux dont le Ministre de la police est le Connétable, avait gardé, sous le duc de Rovigo, la place éminente qu'il occupait sous le duc d'Otrante. Or, il en était alors de la Police Générale comme de la Police Judi-

ciaire. A chaque affaire un peu vaste, on passait des forfaits pour ainsi dire avec les trois, quatre ou cinq agents capables. Le ministre, instruit de quelques complots, averti de quelque machination, n'importe comment, disait à l'un des colonels de sa police : — Que vous faut-il pour arriver à tel résultat ?

Corentin répondait, après un mûr examen : — Cinq, dix, vingt, trente, quarante mille francs.

Puis, une fois l'ordre donné d'aller en avant, tous les moyens et les hommes à employer étaient laissés au choix et au jugement de Corentin ou de l'agent désigné. La Police Judiciaire agissait d'ailleurs ainsi pour la découverte des crimes avec Vidocq.

La Police Politique, de même que la Police

Judiciaire, prenait ses instruments principalement parmi les agents connus, immatriculés, habituels, et qui sont comme les soldats de cette force secrète, si nécessaire aux gouvernements, malgré les déclamations des philantropes, ou des moralistes à petite morale. Mais l'excessive confiance due aux deux ou trois généraux de la trempe de Peyrade et de Corentin, impliquait chez eux le droit d'employer des personnes inconnues, toujours néanmoins à charge de rendre compte au ministre; dans les cas graves. Or, l'expérience, la finesse de Peyrade étaient trop précieuses à Corentin, pour qu'il imitât l'ingratitude du gouvernement. La bourasque de 1810 passée, Corentin employa son vieil ami, le consulta souvent et subvint largement à ses besoins. Il trouva moyen de donner environ mille francs par mois à Peyrade.

De son côté, Peyrade rendit d'immenses services à Corentin.

En 1817, Corentin, à propos de la découverte de la conspiration où devait tremper le bonapartiste Gaudissart, essaya de faire réintégrer Peyrade à la Police générale du royaume; mais une influence inconnue écarta Peyrade. Voici pourquoi.

Dans leur désir de se rendre nécessaires, Peyrade et Corentin, à l'instigation du duc d'Otrante, avaient organisé, pour le compte de Louis XVIII, une Contre-Police dans laquelle Contenson et quelques autres agents de cette force furent employés. Louis XVIII mourut, instruit de secrets qui resteront des secrets pour les historiens les mieux informés. La lutte de la Police Générale du royaume et de la Con-

tre-Police du roi, engendra d'horribles affaires.

Ce n'est ici ni le lieu ni l'occasion d'entrer dans des détails à ce sujet, car les Scènes de la Vie parisienne ne sont pas les Scènes de la Vie politique, il suffit de faire apercevoir quels étaient les moyens d'existence de celui qu'on appelait le bonhomme Canquoëlle au café David, et par quels fils il se rattachait au pouvoir terrible et mystérieux de la haute Police.

De 1817 à 1822, Corentin, Peyrade et leurs agents, eurent pour mission d'espionner souvent le ministre lui-même. Ceci peut expliquer pourquoi le Ministère refusa d'employer Peyrade sur qui Corentin, à l'insu de Peyrade, fit tomber les soupçons des ministres, afin d'utiliser son ami, quand sa réintégration lui parut impossible. Les ministres eurent confiance en

Corentin, ils le chargèrent de surveiller Peyrade, ce qui fit sourire Louis XVIII. Corentin et Peyrade restaient alors entièrement les maîtres du terrain.

Contenson, pendant longtemps attaché à Peyrade, le servait encore. Il s'était mis au service du Garde du commerce par les ordres de Corentin et de Peyrade, qui, par suite de cette espèce de fureur qu'inspire une profession exercée avec amour, aimaient à placer leurs plus habiles agents dans tous les endroits où les renseignements pouvaient abonder. D'ailleurs les vices de Contenson, ses habitudes dépravées exigeaient tant d'argent qu'il lui fallait beaucoup d'occasions d'en gagner. Contenson, sans commettre aucune indiscrétion, avait dit au Garde du Commerce qu'il connaissait le seul homme capable de satisfaire le baron de Nucin-

gen. Peyrade était, en effet, le seul agent qui pouvait faire impunément de la police pour le compte d'un particulier.

Louis XVIII mort, Peyrade perdit non seulement toute son importance; mais encore les bénéfices de sa position d'espion ordinaire de Sa Majesté. En se croyant indispensable, il avait continué son train de vie. Les femmes, la bonne chère et le Cercle des Etrangers avaient préservé de toute économie un homme qui jouissait, comme tous les gens taillés pour les vices, d'une constitution de fer. Mais, de 1826 à 1829, près d'atteindre à soixante-dix ans, il enrayait, selon son expression. D'année en année, Peyrade avait vu son bien être diminuant. Il assistait aux funérailles de la police, il voyait avec chagrin le gouvernement de Charles X en abandonner les bonnes traditions. Enfin, de ses-

sion en session, la Chambre rognait les allocations nécessaires à l'existence de la police, en haine de ce moyen de gouvernement, et par parti pris de moraliser cette institution.

— C'est comme si l'on voulait faire la cuisine en gants blancs, disait Peyrade à Corentin.

Corentin et Peyrade apercevaient 1830 dès 1825.

En vieillissant, son amour pour sa fille avait grandi chez Peyrade. Ce fut pour elle qu'il s'était mis sous sa forme bourgeoise, car il voulait marier sa Lydie à quelque honnête homme. Aussi, depuis trois ans surtout, désirait-il se caser, soit à la Préfecture de police, soit à la Direction de la Police Générale du royaume dans quelque place ostensible, avouable.

Il avait fini par inventer une place, dont la nécessité se ferait, disait-il à Corentin, sentir tôt ou tard. Il s'agissait de créer à la Préfecture de police un Bureau dit de renseignements qui serait un intermédiaire entre la Police de Paris proprement dite, la Police Judiciaire et la Police du Royaume, afin de faire profiter la Direction Générale de toutes ces forces disséminées. Peyrade seul pouvait, à son âge, après cinquante ans de discrétion, être l'anneau qui rattacherait les trois polices, être enfin l'archiviste à qui la Politique et la Justice s'adresseraient pour s'éclairer en certains cas.

Peyrade espérait ainsi rencontrer, Corentin aidant, une occasion d'attraper une dot et un mari pour sa petite Lydie. Corentin avait déjà parlé de cette affaire au Directeur-général de la Police du

Royaume, sans parler de Peyrade, et le Directeur Général, un méridional, jugeait nécessaire de faire venir la proposition de la Préfecture.

Au moment où Contenson avait frappé trois coups avec sa pièce d'or sur la table du café, signal qui voulait dire : « J'ai à vous parler, » le doyen des hommes de police était à penser à ce problème.

— Par quel personnage, par quel intérêt faire marcher le Préfet de police actuel ?

Et il avait l'air d'un imbécile, étudiant son *Journal des Débats*.

—Notre pauvre Fouché! se disait-il en cheminant le long de la rue Saint-Honoré, ce grand homme est mort! Nos intermédiaires avec Louis XVIII sont en disgrâce. D'ailleurs, comme me le disait Corentin hier, on ne croit plus à l'agilité

ni à l'intelligence d'un septuagénaire.... Ah ! pourquoi me suis-je habitué à dîner chez Véry, à boire des vins exquis..... à chanter la mère Godichon..... à jouer quand j'ai de l'argent! Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit, comme dit Corentin, il faut encore de l'esprit de conduite! Ce cher monsieur Lenoir m'a bien prédit mon sort, quand il s'est écrié à propos de l'affaire du Collier : — Vous ne serez jamais rien! en apprenant que je n'étais pas resté sous le lit de la fille Oliva.

XXVII.

Le ménage d'un espion.

Si le vénérable père Canquoëlle, car on l'appelait ainsi dans sa maison, était resté rue des Moineaux, au quatrième étage, croyez qu'il avait trouvé dans la disposition du local des bizarreries qui

favorisaient l'exercice de ses terribles fonctions.

Sise au coin de la rue Saint-Roch, sa maison se trouvait ainsi sans voisinage d'un côté. Comme elle était partagée en deux portions au moyen de l'escalier, il existait à chaque étage deux chambres complètement isolées, et ces deux chambres étaient situées du côté de la rue Saint-Roch. Au dessus du quatrième étage s'étendaient des mansardes dont l'une servait de cuisine, et dont l'autre était l'appartement de l'unique servante du père Canquoëlle, une Flamande qui avait nourri Lydie, et nommée Katt.

Le père Canquoëlle avait fait sa chambre à coucher de la première des deux pièces séparées, et son cabinet de la seconde. Un gros mur mitoyen isolait ce cabinet par le fond ; la croisée, qui voyait

sur la rue des Moineaux, faisait face à un mur d'encoignure sans fenêtre, et comme toute la largeur de la chambre de Peyrade les séparait de l'escalier, les deux amis ne craignaient aucun regard, aucune oreille en causant d'affaires dans ce cabinet fait exprès pour leur métier.

Par précaution, Peyrade avait mis un lit de paille, une thibaude et un tapis très épais dans la chambre de la flamande, sous prétexte de rendre heureuse la nourrice de son enfant. De plus, il avait condamné la cheminée du cabinet, en se servant d'un poële dont le tuyau sortait par le mur extérieur sur la rue Saint-Roch. Enfin, il avait tendu sur le carreau plusieurs tapis afin d'empêcher les locataires de l'étage inférieur de saisir aucun bruit. Expert en moyens d'espionnage, il sondait le mur mitoyen, le plafond et le

plancher, une fois par semaine, et les visitait comme un homme qui veut détruire dans ses œufs l'avenir d'une nation d'insectes importuns.

La certitude d'être là, sans témoins, ni auditeurs, avait donc fait choisir ce cabinet à Corentin pour salle de délibération. Dans cette chambre sans aucune apparence, se tramèrent des plans, se prirent des résolutions qui fourniraient d'étranges annales et des drames curieux, si les murs pouvaient parler. Là, s'analysèrent de 1816 à 1823 d'immenses intérêts, là se découvrirent dans leur germe les évènements qui devaient peser sur la France. Là Peyrade et Corentin, aussi prévoyants, mais plus instruits que Bellart, le procureur-général, se dirent : — Si Louis XVIII ne veut pas frapper tel ou tel coup, il exècre donc son frère? il veut donc lui léguer des fautes à faire?

En face de l'appartement si mesquin de Peyrade se trouvait celui de Lydie, composé d'un antichambre, d'un petit salon d'une chambre à coucher et d'un cabinet de toilette. La porte de Lydie, comme celle de la chambre de Peyrade, était munie d'une tôle de quatre lignes d'épaisseur, placée entre deux fortes planches en chêne, armées de serrures et d'un système de gonds qui les rendaient aussi difficiles à forcer que des portes de prison. Aussi, quoique la maison fût une de ces maisons à allée, à boutique et sans portier, comme il ne devrait plus s'en trouver dans Paris, Lydie vivait-elle là sans avoir rien à craindre. La salle à manger, le petit salon, la chambre, dont toutes les croisées conservaient des jardins aériens, malgré les ordonnances de police, se recommandaient par une propreté flamande.

Katt n'avait jamais quitté Lydie, elle l'appelait sa fille. Toutes deux elles allaient à l'église avec une régularité qui donnait du bonhomme Canquoëlle, une excellente opinion à l'épicier royaliste établi dans la maison, au coin de la rue Neuve-Roch, et dont la famille, les garçons, la cuisinière occupaient le premier étage et l'entresol. Au second étage vivait le propriétaire, et le troisième était loué, depuis vingt ans, par un lapidaire. Chacun des locataires avait la clef de la porte bâtarde. L'épicière recevait d'autant plus complaisamment les lettres et les paquets adressés à ces trois paisibles ménages, que le magasin d'épiceries était pourvu d'une boîte aux lettres.

Sans ces détails, les étrangers et ceux même à qui Paris est connu n'auraient pu comprendre le mystère et la tranquillité,

l'abandon et la sécurité qui faisaient de cette maison une exception parisienne. Dès minuit, le père Canquoëlle pouvait ourdir toutes ses trames, recevoir des espions et des ministres, des femmes et des filles, sans que qui que ce soit au monde s'en aperçût.

Peyrade, de qui la flamande avait dit à la cuisinière de l'épicier : « il ne ferait pas de mal à une mouche! » passait pour le meilleur des pères. Il n'épargnait rien pour sa fille. Lydie avait eu Schmuke pour maître de musique; aussi était-elle musicienne à pouvoir composer. Elle savait *laver*, peindre à la gouache, à l'aquarelle. Peyrade dinait tous les dimanches avec sa fille. Ce jour-là, l'espion voulait être exclusivement père et accompagnait sa fille à la messe, il observait peut-être la chrétienté de Sait-Roch.

Religieuse sans être dévote, Lydie faisait ses pâques, et allait à confesse tous les mois. Néanmoins, elle se permettait de temps en temps la petite partie de spectacle. Elle se promenait aux Tuileries quand il faisait beau. Tels étaient tous ses plaisirs, car elle menait la vie la plus sédentaire. Lydie, qui adorait son père, en ignorait entièrement les sinistres capacités, et les occupations ténébreuses. Aucun désir n'avait troublé la vie pure de cette enfant si pure. Svelte, belle comme sa mère, douée d'une voix délicieuse, d'un minois fin encadré par de beaux cheveux blonds, elle ressemblait à ces anges plus mystiques que réels, posés par quelques peintres primitifs au fond de leurs Saintes Familles. Le regard de ses yeux bleus semblait verser un rayon du ciel dans l'âme de celui qu'elle favorisait d'un

coup-d'œil. Sa mise chaste, sans exagération d'aucune mode, exhalait un charmant parfum de bourgeoisie.

Figurez-vous un vieux Satan, père d'un ange, et se rafraîchissant à ce divin contact, vous aurez une idée de Pyrade et de sa fille. Si quelqu'un eût essayé de salir ce diamant, le père aurait inventé, pour l'engloutir, un de ces formidables traquenards où se prirent, sous la Restauration, des malheureux qui portèrent leurs têtes sur l'échafaud. Mille écus par an suffisaient à Lydie et à Katt qu'elle appelait sa bonne.

La porte de Peyrade était ornée d'une ardoise sur laquelle il trouvait de temps en temps de marques bizarres, des chiffres écrits à la craie, et qui avaient pour les initiés des significations très claires, une espèce d'algèbre infernal.

En entrant dans la rue des Moineaux par en haut, Peyrade aperçut Contenson, le dépassa, monta le premier, entendit les pas de son agent dans l'escalier, et l'introduisit avant que la Flamande eût mis le nez à la porte de sa cuisine, car une sonnette que faisait partir une porte à claire-voie, placée au troisième étage où demeurait le lapidaire, avertissait les locataires du troisième et du quatrième, quand il montait quelqu'un pour eux. Il est inutile de dire que, dès minuit, Peyrade cotonnait le battant de cette sonnette.

— Qu'y a-t-il donc de si pressé, Philosophe?

Philosophe était le surnom que Peyrade donnait à Contenson.

— Mais il y a quelque chose, comme dix mille à prendre.

— Qu'est-ce ? politique!

— Non, une niaiserie! Le baron de Nucingen, vous savez, ce vieux voleur patenté, hennit après une femme qu'il a vue au bois de Vincennes, et il faut la lui trouver, ou il meurt d'amour... L'on a fait une consultation de médecins hier, à ce que m'a dit son valet de chambre... Je lui ai déjà soutiré mille francs, sous prétexte de chercher l'infante.

Et Contenson raconta la rencontre de Nucingen et d'Esther, en ajoutant que le baron avait quelques renseignements nouveaux.

— Va, dit Peyrade, nous lui trouverons sa Dulcinée, dis-lui de venir en voiture ce soir aux Champs-Élysées, avenue Gabrielle, au coin de la rue de Marigny.

Peyrade mit Contenson à la porte, et frappa chez sa fille comme il fallait frapper pour être admis. Il entra joyeusement, car le hasard venait de lui jeter un moyen d'avoir enfin la place qu'il désirait. Il se plongea dans un bon fauteuil à la Voltaire; et, après avoir embrassé Lydie au front, il lui dit : — Joue-moi quelque chose?...

Lydie lui joua un morceau écrit pour le piano par Beethowen.

— C'est bien, cela, ma petite biche, dit-il en prenant sa fille entre ses genoux. Sais-tu que nous avons vingt et un ans? Il faut se marier, car notre père a plus de soixante ans...

— Je suis heureuse ici, répondit-elle.

— Tu n'aimes que moi, moi si laid, si vieux... demanda Peyrade?

— Mais qui veux-tu donc que j'aime?

— Je dîne avec toi, ma petite biche, préviens-en Katt. Je songe à nous établir, à prendre une place et à te chercher un mari digne de toi... quelque bon jeune homme, plein de talent, de qui tu puisses être fière un jour...

— Je n'en ai vu qu'un encore qui m'ait plu pour mari...

— Tu en as vu un?... dit Peyrade en cachant son émoi.

— Oui, aux Tuileries, il passait... il donnait le bras à la comtesse de Sérizy...

— Il se nomme?...

— Lucien de Rubempré!... J'étais assise sous un tilleul avec Katt, il y avait à côté de moi deux dames qui se sont dit : « Voilà madame de Sérizy et le beau Lucien de Rubempré... » Moi, j'ai regardé le couple que ces deux dames regardaient.

« Ah! ma chère, a dit l'autre, il y a des femmes qui sont bien heureuses!... On lui passe tout à celle-ci, parce qu'elle est riche, née Ronquerolles, et que son mari a le pouvoir. » — « Mais, ma chère, a répondu l'autre dame, Lucien lui coûte cher... » Qu'est-ce que cela veut dire, papa?

— C'est des bêtises, comme en disent les femmes du monde, répondit Peyrade à sa fille d'un air plein de bonhomie. Peut-être-faisaient-elles allusion à des évènements politiques.

— Enfin, vous m'avez interrogée, je vous réponds. Si vous voulez me marier, trouvez-moi un mari qui ressemble à ce jeune homme-là, ou je reste avec vous...

— Enfant, répondit le père, la beauté chez les hommes n'est pas toujours le signe de la bonté. Les jeunes gens doués

d'un extérieur agréable ne rencontrent aucune difficulté au début de la vie, et ils ne déploient alors aucun talent, ils sont corrompus par les avances que leur fait le monde, et il leur faut payer bien cher plus tard les intérêts de leurs qualités!.. Je voudrais te trouver ce que les bourgeois, les riches et les imbéciles laissent sans secours ni protection...

— Qui? mon père.

— Un homme de talent inconnu, délaissé... un méridional capable de devenir ministre.

XXVIII.

Trois hommes forts aux prises.

Dix heures après, Peyrades, les cheveux lavés et teints (sa poudre était un déguisement), vêtu d'une bonne grosse redingote de drap bleu boutonnée jusqu'au menton, d'un pantalon noir et chaussé

de grosses bottes à fortes semelles, muni d'une carte particulière, marchait à pas lents le long de l'avenue Gabrielle où Contenson déguisé en vieille marchande des quatre saisons l'arrêta devant les jardins de l'Elysée-Bourbon.

— Monsieur Saint-Germain, lui dit Contenson en donnant à son ancien chef son nom de guerre, vous m'avez fait gagner cinq cents *faces* (francs); mais si je suis venu me poster là, c'est pour vous dire que le damné baron, avant de me les donner, est allé prendre des renseignements à *la maison* (la Préfecture).

— J'aurai besoin de toi, sans doute, répondit Peyrade, vois les Numéros 7, 10 et 21, nous pouvons employer ces hommes-là sans qu'on s'en aperçoive, ni à la Police, ni à la Préfecture.

Contenson alla se replacer auprès de

la voiture où monsieur de Nucingen attendait Peyrade.

— Je suis Peyrade, dit le meridional au baron en s'élevant jusqu'à la portière.

— *He! pien, mondez afec moi,* répondit le baron qui donna l'ordre de marcher au pas vers l'arc de Triomphe de l'Étoile.

— Vous êtes allé à la Préfecture, monsieur le baron, ce n'est pas bien?... Peut-on savoir ce que vous avez dit à monsieur le Préfet, et ce qu'il vous a répondu? demanda Peyrade,

— *Affant te tonner sainte sant vrans à ein trôle gomme Gondanzon, ch'édais pien aisse te saffoir s'il les affait cagnés... Chai zimblement tidde au brevet de bolice que che zoubhaiddais ambloyer ein achent ti nom te Beyratte à l'étrencher ten*

eine mission tèligade, et si che bouffais affoir en loui eine gonffiansse ilimidée... Le brevet m'a rébonti que visse édiez ein tes plis habiles ômes ed tes plis onêdes. C'esde tutte l'avvaire.

— Monsieur le baron veut-il maintenant me dire de quoi il s'agit ?

Quand le baron eut expliqué longuement et verbeusement dans son affreux patois de juif polonais et sa rencontre avec Esther, et le cri du chasseur qui se trouvait derrière la voiture, et ses vains efforts, il conclut en racontant ce qui s'était passé la veille chez lui, le sourire échappé à Lucien de Rubempré, la croyance de Bianchon et de quelques dandies, relativement à une accointance entre l'inconnue et ce jeune homme.

— Écoutez, monsieur le baron, vous

me remettrez d'abord dix mille francs en à-compte sur les frais, car il s'agit de vivre pour vous dans cette affaire, et il ne faut rien négliger pour vous trouver cette femme. Ah! vous êtes pincé!

— *Ui, che zuis binzé...*

— S'il faut davantage, je vous le dirai, baron, fiez-vous à moi, reprit Peyrade. Je ne suis pas, comme vous pouvez le croire, un espion... J'étais en 1807, commissaire-général de police à Anvers, et maintenant que Louis XVIII est mort, je puis vous confier que, pendant sept ans, j'ai dirigé sa contre-police... On ne marchande donc pas avec moi. Vous comprenez-bien, monsieur le baron, qu'on ne peut pas faire le devis des consciences à acheter avant d'avoir étudié une affaire. Soyez sans inquiétude, je réussirai. Ne croyez pas que vous me satisferez avec

une somme quelconque, je veux autre chose pour récompense...

— *Bourfu que ce ne soid bas ein royaume?...* dit le baron.

— C'est moins que rien pour vous.

— *Çà me fa!*

— Vous connaissez les Keller.

— *Peaucoub...*

— François Keller est le gendre du comte de Gondreville, et le comte de Gondreville a dîné chez vous hier avec son gendre.

— *Ki tiaple a bu fus tire...* s'écria le baron. — *Ce sera Chorche ki bafarte tuchurs* se dit à lui-même monsieur de Nucingen.

Peyrade se mit à rire et le banquier conçut alors d'étranges soupçons sur son domestique.

— Le comte de Gondreville est tout à fait en position de m'obtenir une place que je désire avoir à la Préfecture de police, et sur la création de laquelle le préfet aura, sous quarante-huit heures, un mémoire, dit Peyrade en continuant. Demandez la place pour moi, faites que le comte de Gondreville veuille se mêler de cette affaire en y mettant de la chaleur, et vous reconnaîtrez ainsi le service que je vais vous rendre. Je ne veux de vous que votre parole, car si vous y manquiez, vous maudiriez tôt ou tard le jour où vous êtes né... foi de Peyrade...

— *Che fus tonne ma barole t'honner te vaire le bossible...*

— Si je ne faisais que le possible pour vous, ce ne serait pas assez.

— *Hé pien! chachirai vrangement.*

—Franchement... Voilà ce que je veux, dit Peyrade.

— *Vrangement*, répéta le baron. *U foullez-vus que che fus remedde.*

— Au bout du pont Louis XVI.

— *Au ponte de la Jampre*, dit le baron à son valet de pied qui vint à la portière après qu'il eut tiré le cordon.

— *Che fais tonc affoir mon ingonnie...*, se dit le baron en s'en allant.

— Quelle bizarrerie, se disait Peyrade en retournant à pied au Palais-Royal où il se proposait d'essayer de tripler les dix mille francs, pour commencer la dot de Lydie. Me voilà obligé d'examiner les petites affaires du jeune homme dont un seul regard a ensorcelé ma fille... C'est sans doute un de ces hommes qui ont *l'œil à femmes* se dit-il en employant une des

expressions du langage particulier qu'il avait fait à son usage, et dans lesquelles ses observations, celles de Corentin se résumaient par des mots où la langue était souvent violée, mais, par cela même, énergiques et pittoresques.

En rentrant chez lui, le baron de Nucingen ne se ressemblait pas à lui-même, il étonna ses gens et sa femme, en leur montrant une face colorée, animée ; enfin, il était gai.

— Gare à nos actionnaires, dit du Tillet à Rastignac.

On prenait le thé dans le petit salon de Delphine de Nucingen, au retour de l'Opéra.

— *Ui*, reprit en souriant le baron, qui saisit la plaisanterie de son compère, *chébroufe l'enfie te vaie tes avvairres...*

— Vous avez donc vu votre inconnue? demanda madame de Nucingen.

— Non, répondit-il, *che n'ai que l'esboir te la droufer...*

— Aime-t-on jamais sa femme ainsi?... s'écria madame de Nucingen.

— Quand vous l'aurez à vous, dit du Tillet au baron, vous nous ferez souper avec elle, car je suis bien curieux d'examiner la créature qui a pu vous rendre aussi jeune que vous l'êtes.

— *C'esde eine cheffe-d'œiffre te la gréation,* répondit le vieux banquier.

— Il va se faire attraper comme un mineur, dit Rastignac à l'oreille de Delphine.

— Bah! il gagne bien assez d'argent pour...

— Pour en rendre un peu, n'est-ce

pas, dit du Tillet en interrompant la baronne.

Nucingen se promenait dans le salon comme si ses jambes le gênaient.

— Voilà le moment de lui faire payer vos dettes, dit Rastignac à l'oreille de la baronne.

En ce moment même, l'abbé venu rue Taitbout pour faire ses dernières recommandations à Europe, qui devait jouer le principal rôle dans la comédie inventée pour tromper le baron de Nucingen, était accompagné jusqu'au boulevard par Lucien, assez inquiet de voir ce demi-démon si parfaitement déguisé que lui-même n'avait pu le reconnaître qu'à sa voix.

— Où diable as-tu trouvé une femme plus belle qu'Esther?

— Mon petit, çà ne se trouve pas à Paris... Ces teints-là ne se fabriquent pas en France.

— C'est-à-dire que tu m'en vois étourdi... La Vénus Callipyge n'est pas si bien faite ! On se damnerait pour elle... Mais, où l'as-tu prise?...

— C'est la plus belle fille de Londres. Elle a tué son amant dans un accès de jalousie, et ivre peut-être aussi de *gin*... L'amant était un misérable, et la police de Londres est si heureuse d'en être débarassée, que l'on a presque fermé les yeux sur le départ de cette créature pour Paris, où elle restera le temps d'oublier l'affaire... La drôlesse a été très bien élevée, c'est la fille d'un ministre, elle parle le français comme si c'était sa langue maternelle. Elle ne sait et ne pourra jamais sa-

voir à quoi elle sert rue Taitbout. On lui a dit que si elle te plaisait, elle pourrait te faire manger des millions; mais que tu étais jaloux comme un tigre, et on lui a donné le programme de l'existence d'Esther. Elle ne connaît pas ton nom.

— Mais si Nucingen la préférait à Esther...

— Ah ! t'y voilà venu... s'écria l'abbé, tu as peur aujourd'hui de ne pas voir s'accomplir ce qui t'effrayait tant hier. Sois tranquille, cette fille est blonde, blanche et a les yeux bleus. Elle est le contraire de notre ex-juive, et il n'y a que les yeux d'Esther qui puissent remuer un Nucingen. Tu ne pouvais pas cacher un laideron, que diable! Quand cette poupée aura joué son rôle, je l'enverrai, sous la

conduite d'une personne sûre, à Rome ou à Madrid où elle fera des passions, et peut-être sa fortune.

— Puisque nous ne l'avons que pour peu de temps, dit Lucien, j'y retourne...

— Va, mon fils, amuse-toi. Demain, tu auras un jour de plus. Moi, j'attends quelqu'un que j'ai chargé de savoir ce qui se passe chez le baron de Nucingen.

— Qui?

— La maîtresse de son valet de chambre, car enfin faut-il savoir si nous avons raison d'avoir peur!

A minuit, le chasseur d'Esther trouva l'abbé sur le pont des Arts, l'endroit le plus favorable à Paris pour se dire deux mots qui ne doivent pas être entendus.

Le chasseur regarda d'un côté, pendant que l'abbé regardait de l'autre.

— Le baron est allé ce matin à la Préfecture de police, de quatre heures à cinq heures, dit le chasseur, et il s'est vanté ce soir de trouver la femme qu'il a vue au bois de Vincennes, on la lui a promise...

— Nous serons observés! dit Jacques Collin, mais par qui?...

— On s'est déjà servi du Garde du Commerce.

— Ce serait un enfantillage, répondit l'abbé. Nous n'avons que la brigade de sûreté, la Police Judiciaire à craindre, et du moment où elles ne marchent pas, nous pouvons marcher, nous!...

— L'ordre?... dit le chasseur.

— Vous sortirez tous les soirs à dix heu-

res, et vous irez bon train au bois de Vincennes, dans les bois de Meudon et de Ville-d'Avray, répondit l'abbé. Si quelqu'un vous observe ou vous suit, laisse-toi faire, sois liant, causant, corruptible, tu parleras de la jalousie de Lucien qui est fou de *madame*, et qui, surtout, ne veut pas qu'on sache dans le monde qu'il a une maîtresse de ce genre-là...

— Suffit !

Voilà par quels évènements trois hommes, aussi forts que l'étaient chacun dans leur sphère le baron de Nucingen, Jacques Collin et Peyrade, arrivèrent à se trouver aux prises sur le même terrain et à déployer leur génie dans une lutte où chacun allait combattre pour sa passion ou pour ses intérêts sans connaître ses adversaires. Ce fut un de ses combats igno-

rés, mais terribles, où il se dépense en talent, en haine, en irritations, en marches et contremarches, en ruses, autant de puissance qu'il en faut pour édifier une fortune.

XXIX.

Nucingen sur le point d'être heureux s'adonne à la toilette.

Hommes et moyens, tout fut secret du côté de Peyrade, que son ami Corentin seconda dans cette expédition, une niaiserie pour eux. Ainsi, l'histoire est muette à ce sujet, comme elle est muette sur les

véritables causes de bien des révolutions.

Cinq jours après l'entrevue de monsieur de Nucingen avec Peyrade aux Champs-Élysées, un matin, un homme d'une cinquantaine d'années, doué de cette figure de blanc de céruse que se font les diplomates, habillé de drap bleu, d'une tournure assez élégante, ayant presque l'air d'un ministre, descendit d'un cabriolet splendide en en jetant les guides à son domestique. Il demanda si le baron de Nucingen était visible au valet qui se tenait sur une banquette du péristyle et qui lui en ouvrit respectueusement la magnifique porte en glaces.

— Le nom de monsieur?... dit le domestique.

— Dites à monsieur le baron que je

viens de l'Avenue Gabrielle, répondit Corentin. S'il a du monde, gardez-vous bien de prononcer ce nom-là tout haut.

Une minute après, le valet revint et conduisit Corentin dans le cabinet du baron, par les appartements intérieurs.

— Monsieur le baron, dit Corentin, après avoir échangé son regard impénétrable et un salut convenable de part et d'autre avec le banquier, je viens pour...

— *Pien,* fit le baron en allant pousser les verroux aux deux portes.

— La maîtresse de monsieur Lucien de Rubempré demeure rue Taitbout, dans l'ancien appartement de mademoiselle de Bellefeuille, l'ex-maîtresse de monsieur de Grandville, le Procureur-Général.

— *Ah! si brès te moi!* s'écra le baron, *gomme c'esd trôle.*

— Je n'ai pas de peine à croire que vous soyez fou, de cette magnifique personne, elle m'a fait plaisir à voir, reprit Corentin. Lucien est si jaloux de cette fille, qu'il lui défend de se montrer, et il est bien aimé d'elle ; car, depuis quatre ans qu'elle a succédé à la Bellefeuille, et dans son mobilier et dans son état, jamais les voisins, ni le portier ni les locataires de la maison n'ont pu l'apercevoir. L'infante ne se promène que la nuit. Quand elle part, les stores de la voiture sont baissés, et madame est voilée. Lucien n'a pas seulement des raisons de jalousie, pour cacher cette femme : il doit se marier à Clotilde de Grandlieu, et il est le favori *intime actuel* de madame de Sérizy. Naturellement, il tient et à sa maîtresse d'apparat et à sa fiancée. Ainsi, vous êtes maître de la position:

Luien sacrifiera son plaisir à ses intérêts et à sa vanité. Vous êtes riche, il s'agit probablement de votre dernier bonheur : soyez généreux. Vous arriverez à vos fins par la femme de chambre. Donnez une dizaine de mille francs à la soubrette, elle vous cachera dans la chambre à coucher de sa maîtresse ; et, pour vous ça, vaut bien çà !

Aucune figure rhéthorique ne peut peindre le débit saccadé, net, absolu de Corentin. Le baron regardait cet homme en manifestant de l'étonnement, une expression qu'il avait depuis longtemps défendue à son visage impassible.

— Je viens vous demander cinq mille francs pour Peyrade, qui a laissé tomber cinq de vos billets de banque, un petit malheur ! reprit Corentin avec le plus haut ton du commandement. Peyrade connaît

trop bien son Paris pour faire des frais d'affiches : il a compté sur vous. Mais ceci n'est pas le plus important, dit Corentin en se reprenant de manière à ôter à la demande d'argent toute gravité. Si vous ne voulez pas avoir du chagrin dans vos vieux jours, obtenez à Peyrade la place qu'il vous a demandée. Vous pouvez la lui faire obtenir facilement. Le Directeur-Général de la Police du royaume a dû recevoir hier une note à ce sujet. Il ne s'agit que d'en faire parler au Préfet de police par Gondreville. Hé ! bien, dites à Malin, comte de Gondreville qu'il s'agit d'obliger un de ceux qui l'ont su débarrasser de messieurs de Simeuse, et il marchera...

— Voici monsieur, dit le baron en prenant cinq billets de mille francs et les présentant à Corentin.

— La femme de chambre a pour bon ami un grand chasseur nommé Paccard, qui demeure rue de Provence chez un carrossier, et qui se loue comme chasseur à ceux qui se donnent des airs de prince. Vous arriverez à la femme de chambre de madame Van-Bogseck par Paccard, qui aime assez les liqueurs...

Évidemment cette confidence, élégamment jetée en Post-Scriptum, était le prix des cinq mille francs.

Le baron cherchait à deviner à quelle race appartenait Corentin, en qui son intelligence lui disait assez qu'il se trouvait plutôt un artiste en espionnage qu'un espion; mais Corentin resta pour lui, ce qu'est, pour un archéologue une inscription à laquelle il manque au moins les trois quarts des lettres.

— *Gomment se nomme la phâme te jampre?* demanda-t-il.

— Eugénie, répondit Corentin qui salua le baron et sortit.

Le baron de Nucingen, transporté de joie, abandonna ses affaires, ses bureaux, et remonta chez lui dans l'heureux état où se trouve un jeune homme de vingt ans qui a en perspective un premier rendez-vous avec une première maîtresse. Le baron prit tous les billets de mille francs de sa caisse particulière, une somme avec laquelle il aurait pu faire le bonheur d'un village, cinquante-cinq mille francs! et les mit à même, dans la poche de son habit.

La prodigalité des millionnaires ne peut se comparer qu'à leur avidité pour le gain ; dès qu'il s'agit d'un caprice, d'une passion, l'argent n'est plus rien pour

eux : il leur est en effet plus difficile d'avoir des caprices que de l'or. Une jouissance est la plus grande rareté de cette vie rassasiée, pleine des émotions que donne les grands coups de la Spéculation, et sur lesquelles ces cœurs secs se sont blasés.

Un des plus riches capitalistes de Paris, connu d'ailleurs pour ses bizarreries, rencontre un jour, sur les boulevards, une petite ouvrière excessivement jolie. Accompagnée de sa mère, cette grisette donnait le bras à un jeune homme d'un habillement assez équivoque. A la première vue, le millionnaire devient amoureux de cette Parisienne, il la suit chez elle, il y entre ; il se fait raconter cette vie mélangée de bals chez Mabille, de jours sans pain, de spectacles, et de travail ; il s'y intéresse, et laisse cinq billets de mille francs, sous une pièce de cent

sous : une générosité timbrée. Le lendemain, son tapissier vient prendre les ordres de la grisette, meuble un appartement qu'elle choisit, y dépense une vingtaine de mille francs. L'ouvrière se livre à des espérances fantastiques, elle habille convenablement sa mère, elle se flatte de pouvoir placer son amant dans les bureaux d'une Compagnie d'Assurance. Elle attend... un, deux jours ; puis une... et deux semaines. Elle se croit obligée d'être fidèle, elle s'endette. Le capitaliste appelé en Hollande, avait oublié l'ouvrière; il n'alla pas une seule fois dans le Paradis où il l'avait mise, et d'où elle retomba en boutique.

Nucingen ne jouait pas, Nucingen ne protégeait pas les arts, Nucingen n'avait aucune fantaisie, il devait donc se jeter dans sa passion pour Esther avec un

aveuglement sur lequel compta l'abbé.

Après son déjeûner, le baron fit venir Georges, son valet de chambre, et lui dit d'aller rue Taitbout, prier mademoiselle Eugénie, la femme de chambre de madame Van Bogseck, de passer dans ses bureaux pour une affaire importante.

— *Du la guedderas,* ajouta-t-il, *et du la veras monder tans ma jampre, en lui tisant que sa vordine esd vaidde.*

Georges eut mille peines à décider Europe-Eugénie à venir. Madame, lui dit-elle, ne lui permettait jamais de sortir, elle pouvait perdre sa place, etc., etc. Aussi Georges fit-il sonner haut ses mérites aux oreilles du baron, qui lui donna cinq louis.

— Si madame sort cette nuit, sans elle, dit Georges à son maître dont les yeux

reluisaient comme des escarboucles, elle viendra sur les dix heures.

— *Pon! ti fientras m'habiler à neiff eires... me goîver; gar che feusse êdre auzi pien que bossiple... Che grois que che gombaraîdrai teffant ma maîdresse : u l'archante ne seraid bas l'archante...*

De midi à une heure, le baron teignit ses cheveux et ses favoris. A neuf heures, le baron, qui prit un bain avant le dîner, fit une toilette de marié : il se parfuma, s'adonisa si bien, que madame de Nucingen, avertie de cette métamorphose, se donna le plaisir de venir voir son mari.

— Mon Dieu! dit-elle, êtes-vous ridicule!... Mais mettez donc une cravate de satin noir à la place de cette cravate blanche qui fait paraître vos favoris encore plus durs. Et, d'ailleurs, c'est *Em-*

pire, c'est vieux bonhomme, vous donnez l'air d'un Conseiller au Parlement. Otez donc vos boutons en diamant qui valent chacun cent mille francs, elle vous les demanderait, vous ne pourriez pas les refuser ; et pour les offrir, autant les mettre à mes oreilles.

Le pauvre financier, frappé de la justesse des remarques de sa femme, lui obéissait en rechignant.

— *Ritiquile! ritiquile!... Che ne fous ai chamais tidde que visse édiez ritiquile quand vis vis meddiez te fodre miex pir fodre bedit mennesier de Rastignac.*

— Je l'espère bien que vous ne m'avez jamais trouvée ridicule. Suis-je femme à faire de pareilles fautes d'orthographe dans une toilette? Voyons, tournez-vous!..... Boutonnez votre habit jusqu'en haut,

comme faisait le dernier duc de Richelieu. Enfin tâchez de vous rendre jeune.

— Monsieur, dit Georges, voici mademoiselle Eugénie.

— *Attieu, montame...* s'écria la banquier.

Il reconduisit sa femme jusqu'au delà des limites de leurs appartements respectifs, pour être certain qu'elle n'écouterait pas la conférence.

XXX.

Déceptions.

En revenant, il prit par la main Europe, et l'amena dans sa chambre avec une sorte de respect ironique.

— *Hè picn! ma bedide, vous êdes pien hèreize, gar vis êtes au serfice te la blis*

cholie phume de l'inifers... Fodre fordine êd graidde, si vis foulez barler pir moi, êdre tans mes cindereds.

— C'est ce que je ne ferais pas pour dix mille francs, s'écria Europe. Vous comprenez, monsieur le baron, que je suis avant tout une honnête fille...

— *Vi. Che gomde pien bayer fodre onêdedé. C'ed ce q'on abbèle, tans le gommerce, la guriosidé.*

— Ensuite, ce n'est pas tout, dit Europe. Si monsieur ne plaît pas à madame, et il y a de la chance, elle se fâche, je suis renvoyée, et ma place me vaut mille francs par an.

— *Le gabidal te mile vrancs ed te fint mile vrancs, et si che fus les tonne, fus ne berterez rien.*

— Ma foi, si vous le prenez sur ce ton à, mon gros père, dit Europe, ça change

furieusement la question. Où sont-ils?...

— *Foissi*, répondit le baron en montrant un à un les billets de banque.

Il regarda chaque éclair que chaque billet faisait jaillir des yeux d'Europe, et qui révélait une concupiscence à laquelle il s'attendait.

— Vous payez la place, mais l'honnêteté, la conscience?...

— *La gonscience, ne faud bas la blace*; *mais, meddons saint mille vrants te plis*, dit-il en ajoutant cinq billets de mille francs.

—Non, vingt mille pour la conscience, et cinq mille pour la place, si je la perds...

—*Gomme fus futrez*...dit-il en ajoutant les cinq billets. *Mais pir les cagner, il vaut me gager tans la jampre te da maîdresse bentand la nouid, quante elle sera séle*...

— Si vous voulez m'assurer de ne jamais dire qui vous a introduit, j'y consens. Mais je vous préviens d'une chose : madame est forte comme un Turc, elle vous houspillera de la bonne façon ; elle aime monsieur de Rubempré comme une folle, et vous lui remettriez un million en billets de banque, vous ne lui feriez pas commettre une infidélité... Quand elle va se promener dans les bois avec monsieur, il est rare que monsieur reste à la maison, elle y est allée ce soir, je puis donc vous cacher dans ma chambre. Si madame revient seule, je vous viendrai chercher : vous vous tiendrez dans le salon, je ne fermerai pas la porte de la chambre, et le reste... Dame ! le reste, çà vous regarde...

— *Che te tonnerai les fint-sainte mile vrancs tans le salon... tonnant, tonnant.*

— Ah ! dit Europe, vous n'êtes pas plus défiant que çà ?... Excusez du peu...

— *Ti auras pien tes ogassion te me garodder... Ni verons gonnaissance...*

— Eh ! bien, soyez rue Taitbout à minuit; mais prenez alors trente mille francs sur vous. L'honnêteté d'une femme de chambre se paie, comme les fiacres, beaucoup plus cher, passé minuit.

— *Bar britence, che te tonnerai ein pon sur la Panque...*

— Non, non, dit Europe, des billets, ou rien ne va...

A une heure du matin, le baron de Nucingen caché dans la mansarde où couchait Europe, était en proie à toutes les anxiétés d'un homme en bonne fortune. Il vivait, son sang lui semblait bouillant à ses orteils.

— *Che chouissais moralement pire blis te sant [mile égus!* dit-il à du Tillet en lui racontant cette aventure.

Il écouta les moindres bruits de la rue, il entendit à deux heures du matin la voiture de sa maîtresse dès le boulevard. Son cœur battit quand la grande porte tourna sur ses gonds : il allait donc revoir la céleste, l'ardente figure d'Esther!... Il reçut dans le cœur le bruit du marche-pied et le claquement de la portière. L'attente du moment suprême l'agitait plus que s'il se fût agi de perdre sa fortune.

— *Ha!* s'écria-t-il, *c'esde fifre ça!*

Un quart d'heure après, Europe monta.

— Madame est seule, descendez.... Surtout, ne faites pas de bruit, gros éléphant!

— *Cros élevant !* répéta-t-il en riant et marchant comme sur des barres de fer rouge.

Europe allait en avant, un bougeoir à la main.

— *Diens, gondes-les,* dit le baron en tendant à Europe les billets de banque quand il fut dans le salon.

Europe prit les trente billets d'un air sérieux, et sortit en enfermant le banquier. Nucingen alla droit dans la chambre, où il trouva la belle Anglaise qui lui dit : — Serait-ce toi, Lucien ?...

— *Non, pelle envant,* s'écria Nucingen qui n'acheva pas.

Il resta stupide en voyant une femme qui n'avait absolument rien d'Esther.

— Ah çà ! d'où venez-vous ?... qui êtes

vous?... dit l'Anglaise en sonnant sans que les sonnettes fissent aucun bruit.

— *Chai godonné les sonneddes, mais n'ayez boind beurre..... che fais m'en aller... Foilla drende mile vrans te cheddés tans l'eau. Fous êdes pien la maîdresse te mennesier Licien te Ripembré ?*

— Un peu, mon neveu, dit l'Anglaise. *Mais ki ed-dû, doi?* fit-elle en imitant le parler de Nucingen.

— *Ein ôme pien addrabé!...* répondit-il piteusement.

— *Esd-on addrabé pir afoir fu eine cholie phâme?* demanda-t-elle en plaisantant.

— *Bermeddez-moi te fis enfoyer temain ein barure, bir fus rabbeler le paron ti Nichenguenne.*

— *Gonnais bas!.....* fit-elle en riant

comme une folle; mais ta parure sera bien reçue, mon gros.

— *Fis le gonnaîdrez ! Attiè, montame. Fis êdes un morzo te roi ; mais je ne soui qu'ein bofre panquier te soixante ans bassés, et fis m'affez vaide combrentre gompien la phâme que ch'aime a te buissance, buisque fodre paudé sirhimaine n'a bas pi me la vaire ûplier...*

— *Tiens, ce èdre chentile ze que fis me tides là*, répondit l'Anglaise.

— *Ze n'esd bas si chentile que zelle qui me l'einsbire...*

— Vous parliez de *drande* mille francs... à qui les avez-vous donnés ?

— *A fodre fâme te jampre...*

L'Anglaise sonna, Europe n'était pas loin.

— Oh! s'écria Europe, un homme dans la chambre de madame, et qui n'est pas monsieur!... Quelle horreur!

— Vous a-t-il donné trente mille francs pour y être introduit?...

— Non, madame, nous ne les valons pas...

Et Europe se mit à crier au voleur d'une si dure façon, que le banquier effrayé gagna la porte, d'où Europe le fit rouler par les escaliers..

— Gros scélérat, lui cria-t-elle, vous me dénoncez à ma maitresse! Au voleur!...

L'amoureux baron au désespoir put regagner sans avanie sa voiture qui stationnait sur le boulevard; mais il ne savait plus à quel espion se vouer.

— Est-ce que par hasard, madame vou-

drait m'ôter mes profits?... dit Europe en revenant comme une furie vers l'Anglaise.

— Je ne sais pas les usages de France, dit l'Anglaise.

— Mais c'est que je n'ai qu'un mot à dire à monsieur pour faire mettre madame à la porte demain, répondit insolemment Europe.

— *Cedde zagrée fâme te jampre,* dit le baron à Georges qui demanda naturellement à son maître s'il était content, *m'a gibbé drande mile vrancs... mais c'esd de ma vôde, ma drès crande vôde!...*

— Ainsi la toilette de monsieur ne lui a pas servi. Diable! Je ne conseille pas à monsieur de prendre pour rien ses pastilles à l'ambre...

— *Chorche, je meurs de tesesboir... Chai vroit... Chai de la classe ô cuer... Plis d'Esder, mon hami.*

XXXI.

L'abbé gagne la première manche.

Deux jours après cette scène, que la jeune Europe venait de dire beaucoup plus plaisamment qu'on ne peut la raconter, car elle y ajouta sa mimique, l'abbé déjeûnait en tête-à-tête avec Lucien.

— Il ne faut pas, mon petit, que la police, ni personne mette le nez dans nos affaires, lui dit-il à voix basse en fumant chacun leur cigare. C'est mal sain. J'ai trouvé un moyen audacieux, mais infaillible de faire tenir tranquille notre baron et ses agents. Tu vas aller chez madame de Sérizy, tu seras très gentil pour elle. Tu lui diras, dans la conversation, que, pour être agréable à Rastignac qui depuis longtemps a trop de madame de Nucingen, tu consens à lui servir de manteau pour cacher une maîtresse. Monsieur de Nucingen, devenu très amoureux de la femme que cache Rastignac, s'est avisé d'employer la police pour t'espionner, toi, bien innocent des roueries de ton compatriote et dont les intérêts, chez les Grandlieu pourraient être compromis. Tu prieras la comtesse

de te donner l'appui de son mari, qui est Ministre d'État, pour aller à la Préfecture de police. Une fois là, devant monsieur le Préfet, plains-toi en homme politique et qui va bientôt faire du gouvernement. Les plus belles mécaniques font des taches d'huile ou crachent. Ne te fâches que tout juste. N'en veux pas au préfet; mais engage-le à surveiller son monde, et plains-le d'avoir à gronder ses gens. Plus tu seras doux, gentilhomme, plus le préfet sera terrible contre ses agents. Nous serons alors tranquilles, et pourrons faire revenir Esther, qui doit brâmer comme les daims dans la forêt.

Le Préfet d'alors était un ancien magistrat. Les anciens magistrats font des préfets de police beaucoup trop jeunes. Imbus du Droit, à cheval sur la Légalité, leur main n'est pas leste à l'arbitraire que né-

cessite assez souvent une circonstance critique où l'action de la Préfecture doit ressembler à celle d'un pompier chargé d'éteindre un feu. En présence du Vice-Président du Conseil-d'État, le Préfet reconnut à la Police plus d'inconvéniens qu'elle n'en a, déplora les abus, et se souvint alors de la visite que monsieur de Nucingen lui avait faite et des renseignements qu'il avait demandés sur Peyrade. Le préfet, tout en promettant de réprimer les excès auxquels se livraient les agents, remercia Lucien de s'être adressé directement à lui.

De belles phrases sur la Liberté Individuelle, sur l'inviolabilité du Domicile furent échangés entre le Ministre et le Préfet, à qui monsieur de Sérizy fit observer que si les grands intérêts du royaume exigeaient de secrètes illégalités, le crime

commençait à l'application de ces moyens d'État aux intérêts privés.

Un matin, au moment où Peyrade allait au café David, un gendarme habillé en bourgeois l'acosta dans la rue.

— J'allais chez vous, lui dit-il à l'oreille, j'ai ordre de vous amener à la Préfecture.

Peyrade prit un fiacre, et monta, sans faire la moindre observation, en compagnie du gendarme.

Le Préfet de police traita Peyrade comme s'il eût été le dernier argousin du bagne, en se promenant dans une allée du petit jardin de la Préfecture de Police qui, dans ce temps, s'étendait le long du Quai des Orfèvres.

— Ce n'est pas sans raison, monsieur,

que, depuis 1809, vous avez été mis en dehors de l'administration... Ne savez-vous pas à quoi vous nous exposez et vous vous exposez vous-même?...

La mercuriale fut terminée par un coup de foudre. Le préfet annonça durement au pauvre Peyrade que non-seulement son secours annuel était supprimé, mais encore qu'il serait, lui, l'objet d'une surveillance spéciale.

Le vieillard reçut cette douche de l'air le plus calme du monde : il n'y a rien d'immobile et d'impassible comme un homme foudroyé. Peyrade avait perdu tout son argent au jeu. Le père de Lydie comptait sur sa place, et il se voyait sans autre ressource que les aumônes de son ami Corentin.

— J'ai été Préfet de police, je vous

donne complètement raison, dit tranquillement le vieillard au fonctionnaire qui fit un haut-le-corps. Mais permettez-moi, sans vouloir en rien m'excuser, de vous faire observer que vous ne me connaissez point. Vos paroles sont : ou trop sévères pour l'ancien Commissaire Général de police en Hollande, ou pas assez sévères pour un simple mouchard.

Le préfet gardait le silence.

— Seulement, monsieur le préfet, souvenez-vous de ce que je vais avoir l'honneur de vous dire. Sans que je me mêle en rien de *votre police* ni de ma justification, vous aurez l'occasion de voir que, dans cette affaire, il y a quelqu'un qu'on trompe : en ce moment, c'est moi; plus tard, vous direz : c'était moi !

Et il salua le préfet qui resta pensif pour cacher son étonnement.

Le vieillard revint chez lui, les bras et les jambes cassés, saisi d'une rage froide contre le baron de Nucingen. Cet épais financier pouvait seul avoir trahi un secret concentré entre Peyrade et Corentin. Le vieillard accusa le banquier de vouloir se dispenser du paiement, une fois le but atteint. Une seule entrevue lui avait suffi pour deviner les astuces du plus astucieux des banquiers.

— Il liquide avec tout le monde, même avec nous ; mais je me vengerai, se disait le bon homme. Je n'ai jamais rien demandé à Corentin, je lui demanderai de m'aider à me venger de cette stupide caisse. Sacré baron ! tu sauras de quel bois je me chauffe, en trouvant un matin ta fille déshonorée... Mais aime-t-il sa fille ?

Le soir de cette catastrophe qui ren-

versait les espérances de ce vieillard, il avait pris dix ans de plus. En causant avec son ami Corentin, il entremêlait ses doléances de larmes arrachées par la perspective de l'avenir qu'il avait réservé à sa fille, son idole, sa perle, son offrande à Dieu !

— Nous suivrons cette affaire, lui disait Corentin. Il faut savoir d'abord si le baron est ton délateur. Avons-nous été sages en nous appuyant de Gondreville?... Ce vieux Malin nous doit trop, pour ne pas essayer de nous engloutir; aussi, fais-je surveiller son gendre Keller, un niais en politique et très capable de tremper dans quelque conspiration tendant à renverser la branche aînée, au profit de la branche cadette... Demain, je saurai ce qui se passe chez Nucingen, s'il a vu sa maîtresse, et d'où nous vient ce coup de ca-

veçon... Ne te désoles pas. D'abord, le préfet ne restera pas longtemps en place... Le temps est gros de révolutions, et les révolutions, c'est notre eau trouble.

Un sifflement particulier retentit dans la rue.

— C'est Contenson, dit Peyrade qui mit une lumière sur la fenêtre, il y a quelque chose qui m'est personnel.

Un instant après, le fidèle Contenson, comparaissait devant les deux gnômes de la police qu'il révérait à l'égal de deux génies.

— Qu'y a-t-il, dit Corentin.

— Du nouveau! Je sortais du 113 où j'ai tout perdu. Que vois-je sous les galeries?... Georges! Ce garçon est renvoyé par le baron qui le soupçonne d'être un mouchard.

— Voilà l'effet d'un sourire qui m'est échappé, dit Peyrade.

— Oh ! tout ce que j'ai vu de désastres causés par des sourires !... dit Corentin.

— Sans compter ceux que causent les coups de cravache, dit Peyrade en faisant allusion à l'affaire Simeuse. Mais, voyons, Contenson, qu'arrive-t-il?

— Voici ce qui arrive, reprit Contenson. J'ai fait jaser Georges en lui faisant payer des petits verres d'une infinité de couleurs, il en est gris, et moi je dois être comme un alambic ! Notre baron est allé rue Taitbout, bourré de pastilles du sérail. Il y a trouvé la belle femme que vous savez. Mais une bonne farce : cette Anglaise n'est pas son *ingonnie !*... Et il a dépensé trente mille francs pour séduire la femme de chambre, une bêtise. Çà se

croit grand parce que ça fait de petites choses avec de grands capitaux ! Il est revenu dans un état à faire pitié. Le lendemain, Georges, pour faire son bon apôtre, a dit à son maître : — Pourquoi monsieur se sert-il de gens de sac et de corde, si monsieur voulait s'en rapporter à moi, je lui trouverais l'inconnue, la description que monsieur m'en a faite me suffit... — Va, lui dit le baron, je te récompenserai bien! Georges m'a raconté tout cela, entremêlé de détails les plus saugrenus. Mais... l'on est fait à recevoir la pluie ! Le lendemain, le baron reçut une lettre anonyme où on lui disait quelque chose comme : « Monsieur de Nucingen se meurt d'amour pour une inconnue, il a déjà dépensé beaucoup d'argent en pure perte; s'il veut se trouver ce soir, à minuit, au bout

du pont de Neuilly, et monter dans la voiture derrière laquelle sera le chasseur du bois de Vincennes, en se laissant bander les yeux, il verra celle qu'il aime... Comme sa fortune peut lui donner des craintes sur la pureté des intentions de ceux qui procèdent ainsi, monsieur le baron peut se faire accompagner de son fidèle Georges, il n'y aura d'ailleurs qu'une seule personne dans la voiture. » Le baron y va, sans rien dire à Georges, avec Georges. Tous deux se laissent bander les yeux et couvrir la tête d'un voile. Le baron reconnaît le chasseur. Deux heures après, la voiture, qui marchait comme une voiture à Louis XVIII, (que Dieu aye son âme! il se connaissait en police, ce Roi-là!) arrête au milieu d'un bois. Le baron, à qui l'on ôte son bandeau, voit dans une voiture arrêtée, son inconnue

qui, psit!... disparaît aussitôt. Et la voiture, même train de Louis XVIII, le ramène au pont de Neuilly, où il retrouve sa voiture. On avait mis dans la main de Georges un petit billet ainsi conçu : — Combien monsieur le baron donne-t-il pour être mis en rapport avec son inconnue? Georges donne le petit billet à son maître, et le baron, ne doutant pas que Georges ne s'entendît ou avec moi, ou avec vous, monsieur Peyrade, pour l'exploiter, a mis Georges à la porte. En v'là un imbécile de banquier? il ne fallait renvoyer Georges qu'après avoir eu l'inconnue.

— Georges a vu la femme?... dit Corentin.

— Oui, dit Contenson.

— Eh! bien? s'écria Peyrade, comment est-elle?

— Oh ! répondit Contenson, il ne m'en a dit qu'un mot : un vrai soleil de beauté !...

— Nous sommes joués par des drôles plus forts que nous, s'écria Peyrade, e qui vont vendre cette femme-là bien cher au baron.

— *Ya, mein Herr !* répondit Contenson. Aussi en apprenant que vous aviez reçu des giroflées à la Préfecture, ai-je fait jaser Georges.

— Je voudrais bien savoir qui m'a roulé ? dit Peyrade, nous mesurerions nos griffes !

— Faut faire les cloportes, dit Contenson.

— C'est ça, dit Peyrade, nous glisser dans les fentes, écouter, attendre...

— Nous allons étudier ça, s'écria Corentin, je n'ai rien à faire. Tiens-toi sage, toi, Peyrade! Obéissons toujours à monsieur le préfet...

— Monsieur de Nucingen est bon à saigner, fit observer Contenson.

— La dot de Lydie était pourtant là, dit Peyrade à l'oreille de Corentin.

— Contenson, viens nous-en, laissons dormir notre père... ade!... Adieu.

— Monsieur, dit Contenson à Corentin sur le pas de la porte, quelle drôle d'opération de change aurait fait le bonhomme: marier sa fille avec le prix de... Ah! ah! l'on ferait de ce sujet une jolie pièce, *et morale*, intitulée LA DOT D'UNE JEUNE FILLE.

— Ah! quelles oreilles tu as?... dit Corentin à Contenson. Sois au fait, re-

prit-il en s'en allant avec lui par les rues, de tout ce qui se passera chez monsieur de Nucingen, à propos de l'inconnue... ne gros... ne finasse pas.... — regarde si les cheminées fument. Un homme comme le baron de Nucingen n'est pas heureux incognito.

Cette affaire était excessivement importante pour Corentin. Si le baron n'avait pas trahi Peyrade, qui donc pouvait avoir instruit le Préfet de Police? Il s'agissait pour Corentin de savoir s'il n'existait pas de faux-frères parmi ses hommes...

Il se disait en se couchant, ce que se disait aussi Peyrade : — Qui donc a eu intérêt à se plaindre au préfet?..... A qui cette femme appartient-elle?

Tout en s'ignorant les uns les autres, l'abbé, Peyrade et Corentin se rappro-

chaient, sans le savoir. Esther, Nucingen et Lucien allaient nécessairement être enveloppés dans la lutte déjà commencée, et que l'amour-propre particulier aux gens de police rendait terrible.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

LA MONNAIE D'UNE BELLE FILLE.

XXXII.

Faux abbé, faux billets, fausses dettes, faux amour.

Grâce à l'adresse d'Europe, la partie la plus menaçante des soixante mille francs de dettes qui pesaient sur Esther et sur Lucien, fut acquittée ; et la confiance des créanciers ne fut même pas ébranlée.

Lucien et l'abbé purent respirer pendant un moment. Comme deux bêtes fauves poursuivies qui lappent un peu d'eau au bord de quelque marais, ils purent continuer à cotoyer les précipices, le long desquels l'homme fort conduisait l'homme faible ou au gibet ou à la fortune.

— Aujourd'hui, dit le faux prêtre à sa créature, nous jouons le tout pour le tout; mais heureusement les cartes sont *bizeautées.*

Pendant quelque temps, Lucien fut assidu, par ordre, auprès de madame de Sérizy; il ne voulait pas être soupçonné d'avoir une maîtresse. Il trouva d'ailleurs, dans le plaisir d'être aimé, dans l'entraînement d'une vie mondaine, une force d'emprunt pour s'étourdir. Il obéissait à mademoiselle Clotilde de Grand-

lieu, en ne la voyant plus qu'au Bois, ou aux Champs-Élysées.

Le lendemain du jour où Esther fut enfermée dans la maison du Garde, l'être problématique et terrible qui pesait sur le cœur de cette charmante créature, vint lui proposer de signer en blanc trois papiers timbrés, aggravés de ces mots tortionnaires : *Accepté pour soixante mille francs*, sur le premier.

Accepté pour cent vingt mille francs, sur le second.

Accepté pour cent vingt mille francs, sur le troisième.

En tout, trois cent mille francs d'acceptations. En mettant *bon pour*, vous faites un simple billet. Le mot *accepté* constitue la lettre de change, et vous soumet à la contrainte par corps.

— Il s'agit, dit l'abbé, de tirer Lucien d'embarras, nous avons soixante mille francs de dettes, et avec ces trois cent mille francs, nous nous en tirerons peut-être.

L'abbé antidata de six mois les lettres de change, et les fit tirer sur Esther par un *homme incompris de la police correctionnelle*, qui, s'était lui-même banni de France, et dont le domicile fut mis à Francfort, la ville des banquiers.

Esther, en vertu de l'anecdote sur Ninon, pouvait passer pour être la fidèle dépositaire d'une portion de la fortune de ce célèbre escroc, qui d'ailleurs se recommandait par de charmantes manières, et par un train magnifique. Un endos en blanc rendit Carlos Herréra maître de ces valeurs. Ce faux n'avait aucun dan-

ger, du moment où soit mademoiselle Esther, soit quelqu'un pour elle, pouvait ou devait payer.

L'homme incompris avait eu pour associé un petit banquier excessivement véreux, pour employer l'expression du Commerce, un de ces gens décidés à faire fortune; mais... légalement. Cet homme, le vrai dépositaire, restait nanti de sommes importantes appartenant au banqueroutier qui le commanditait. Tout cela se fait à Paris : on méprise un homme, on n'en méprise pas l'argent.

L'abbé, parfaitement déguisé, se rendit chez ce faiseur d'affaires, et le pria de prêter son nom au recouvrement de cette somme. Le faiseur, surpris de ne pas avoir eu toute la confiance de l'exilé, qui, dit-il, avait mis ses œufs dans plu-

sieurs paniers, consentit; mais il acquitta les valeurs pour ne pas en être responsable. L'abbé choisit un huissier sur lequel il pouvait compter, et le chargea d'obtenir des jugements en règle contre Esther.

— On paiera, dit-il à l'huissier, c'est une affaire d'honneur.

L'abbé fit représenter mademoiselle Esther, pour que les jugements fussent contradictoires. L'huissier, prié d'agir poliment, mit sous enveloppe tous les actes de procédure, vint saisir lui-même le mobilier, rue Taitbout, où il fut reçu par Europe. La contrainte par corps une fois dénoncée, Esther fut ostensiblement sous le coup de trois cent et quelques mille francs de dettes indiscutables.

Avant d'entamer la question de ces

cent mille écus destinés à faire sentinelle à la porte de la chambre à coucher, l'abbé se promit de faire payer, au préalable, cent mille autres francs à monsieur de Nucingen. Voici comment. Par ses ordres Asie se posa, vis à vis de l'amoureux baron, en vieille femme au courant des affaires de la belle inconnue.

Jusqu'à présent, les peintres de mœurs ont mis en scène beaucoup d'usuriers; mais on a oublié l'usurière, la madame *la Ressource* d'aujourd'hui, personnage excessivement curieux, appelée décemment marchande à la toilette, et qu'allait jouer la féroce Asie à qui l'abbé trouva le physique de l'emploi.

— Tu t'appelleras *madame de Saint-Estève,* lui dit-il.

L'abbé ne fit pas en ceci, de grands frais d'invention. Ce vaudeville des fausses dettes se joue, à Paris, très souvent. Il y existe des *sous*-Gobseck, des *sous*-Gigonnet qui, moyennant une prime, se prêtent à ce *calembourg,* car ils en plaisantent. Tout, en France, se fait en riant. On rançonne ainsi, soit des parents récalcitrants, soit des passions qui lésineraient; mais qui tous devant une nécessité flagrante ou quelque prétendu déshonneur, *s'exécutent.* Maxime de Trailles avait usé très souvent de ce moyen, renouvelé des comédies du vieux répertoire. Seulement, l'abbé, qui voulait sauver et l'honneur de sa robe et celui de Lucien, avait eu recours à un faux, sans aucun danger; mais assez souvent pratiqué, pour qu'en ce moment la Justice s'en émeuve: il se tient, dit-on, une Bourse des effets faux, aux environs

du Palais-Royal, où, pour trois francs, on vous donne une signature.

L'abbé voulut voir Asie habillée. Elle vint en robe de damas à fleurs, provenant de rideaux décrochés à quelque boudoir saisi, ayant un de ces châles de Cachemire passé, usé, invendable qui finissent leur vie au dos de ces femmes. Elle portait une collerette en dentelles magnifiques, mais éraillées, et un affreux chapeau, mais elle était chaussée en souliers de peau d'Irlande, sur le bord desquels sa chair faisait l'effet d'un bourrelet de soie noire à jour.

— Et la boucle de ma ceinture, dit-elle en montrant une orfèvrie suspecte que repoussait son ventre de cuisinière. Hein! quel genre? Et mon tour?... comme il m'enlaidit gentiment.

—Sois mielleuse d'abord, lui dit l'abbé. Sois craintive presque, défiante comme une chatte; et, fais surtout rougir le baron d'avoir employé la police, sans néanmoins trembler devant les agents. Enfin, donne à entendre *à la pratique,* en termes plus ou moins clairs, que tu défies toutes les polices du monde de savoir où se trouve la belle. Cache tes traces... Quand le baron t'aura donné le droit de lui frapper sur le ventre en l'appelant : — Gros corrompu! deviens insolente et fais-le aller comme un laquais.

Menacé de ne plus revoir l'entremetteuse, s'il se livrait au moindre espionnage, Nucingen alla voir Asie en allant à la Bourse à pied, mystérieusement, dans un misérable entre-sol de la rue Neuve-Saint-Marc, un appartement prêté, par qui? le baron ne pût jamais obtenir

la moindre lumière à ce sujet.. Ces boueux sentiers, combien de fois les millionnaires amoureux les ont-ils cotoyés, et avec quels délices! les pavés de Paris le savent. Madame Saint-Estève fit arriver, d'espérance en désespoir, en relayant l'un par l'autre, le baron à vouloir être mis au courant de tout ce qui concernait l'inconnue, *à tout prix!...*

Pendant ce temps, l'huissier marchait, et marchait d'autant mieux que ne trouvant aucune résistance chez Esther, il agissait dans les délais légaux, sans perdre un jour.

Lucien, conduit par l'abbé, visita cinq ou six fois la récluse. Le féroce conducteur de ces machinations avait jugé ces entrevues nécessaires pour empêcher Es-

ther de dépérir, car elle était passée à l'état de capital. Au moment de quitter la maison du garde, il amena Lucien et la pauvre courtisane au bord d'un chemin désert, à un endroit d'où l'on voyait Paris, et où personne ne pouvait les entendre.

Tous trois, ils s'assirent au soleil levant, sur un tronçon de peuplier abattu devant ce paysage, un des plus magnifiques du monde, et qui embrasse le cours de la Seine, Montmartre, Paris, Saint-Denis.

— Mes enfants, dit l'abbé, votre rêve est fini. Toi, ma petite, tu ne reverras plus Lucien ; ou, si tu le vois, tu dois l'avoir connu, il y a cinq ans, pendant quelques jours seulement.

— Voilà donc ma mort arrivée, dit-elle sans verser une larme.

— Eh ! voilà cinq ans que tu es malade, reprit l'abbé. Suppose-toi poitrinaire, et meurs sans nous ennuyer de tes élégies. Mais tu vas voir que tu peux encore vivre, et très bien ! Laisse-nous, Lucien, va cueillir des *sonnets*, dit-il en lui montrant un champ à quelques pas d'eux.

Lucien jeta sur Esther un regard mendiant, un de ces regards propres à ces hommes faibles et avides, pleins de tendresse dans le cœur et de lâcheté dans le caractère.

Esther lui répondit par un signe de tête qui voulait dire : — Je vais écouter le bourreau, pour savoir comment je dois

poser ma tête sous la hache, et j'aurai le courage de bien mourir.

Ce fut si gracieux, et, en même temps si plein d'horreur, que le poète pleura. Esther courut à lui, le serra dans ses bras, but cette larme, et lui dit : — Sois tranquille ! un de ces mots qui se disent avec les gestes et les yeux, avec la voix du délire.

L'abbé se mit à expliquer nettement, sans ambiguité, souvent avec d'horribles mots propres, la situation critique de Lucien, sa position à l'hôtel de Granlieu, sa belle vie s'il triomphait, et enfin la nécessité pour Esther de se sacrifier à ce magnifique avenir.

— Que faut-il faire? s'écria-t-elle fanatisée.

— M'obéir aveuglement, dit l'abbé. Vous allez devenir ce qu'est Tullia, Florine et Mariette, vos anciennes amies, la maîtresse d'un homme riche que vous n'aimerez pas. Vous avez eu quatre ans de paradis, on peut vivre avec de pareils souvenirs...

— Je vous obéirai, répondit-elle en essuyant un larme dans le coin de ses yeux, ne vous inquiétez pas du reste! Vous l'avez dit : mon amour est une maladie mortelle.

— Ce n'est pas tout, reprit l'abbé, il faut rester belle. A vingt-deux ans et demi, vous êtes à votre plus haut point de beauté, grâce à votre bonheur. Enfin, redevenez surtout la Torpille. Soyez espiègle, dépensière, rusée, sans pitié pour le millionnaire que je vous

livre. Ecoutez ! il a été sans pitié pour bien du monde, il s'est engraissé des fortunes de la veuve et de l'orphelin. Vous serez la Vengeance!... Asie viendra vous prendre en fiacre, et vous serez à Paris ce soir. Si vous laissiez soupçonner vos liaisons depuis cinq ans avec Lucien, autant vaudrait lui tirer un coup de pistolet dans la tête. On vous demandera ce que vous êtes devenue, vous répondrez que vous avez été enmenée en voyage par un Anglais excessivement jaloux. Vous avez eu jadis assez d'esprit pour bien *blaguer*, retrouvez tout cet esprit-là...

Avez-vous vu jamais un radieux cerf-volant, ce géant des papillons de l'Enfance, tout chamarré d'or, planant dans les cieux?... Les enfants oublient un moment la corde, un passant la coupe, le

météore *donne une tête*, en langage de collège, et tombe avec une effrayante rapidité. Telle Esther en entendant l'abbé.

XXXIII.

Cent mille francs placés en Asie.

Depuis huit jours, le gros Nucingen allait marchander la livraison de celle qu'il aimait, tous les matins, entre une heure et deux, dans l'entre-sol de la rue Neuve-Saint-Marc, où trônait Asie entre les plus

belles parures vendues par les femmes de chambre des plus belles femmes de Paris, et arrivées à cette phase horrible où les robes ne sont plus des robes et ne sont pas encore des haillons.

D'irritations en irritations et de dix mille en dix mille, le banquier était arrivé à soixante mille francs. Mais après une nuit agitée, après avoir reconnu combien Esther portait de désordre dans ses idées, et après avoir réalisé des gains inattendus à la Bourse, il vint un matin avec l'intention de lâcher les cent mille francs demandés par Asie, mais il voulait lui soutirer une foule de renseignements.

— Tu te décides donc, mon gros farceur, lui dit Asie en lui tapant sur l'épaule.

La familiarité la plus déshonorante est

le premier impôt que ces sortes de femmes prélèvent sur les passions effrenées ou sur les misères qui se confient à elles ; elles ne s'élèvent jamais à la hauteur du client, elles le font asseoir côte à côte sur leur tas de boue. Asie, comme on le voit, obéissait admirablement à son maître.

— *Il le vaud pien*, dit Nucingen.

—Et tu n'es pas volé, répondit Asie, on on a vendu des femmes plus cher. De Marsay a payé Coralie soixante mille francs. Celle que tu veux a coûté cent mille francs de première main; mais pour toi, vois-tu, vieux corrompu, c'est une affaire de convenance.

— *Mèz û ed-elle ?*

— Ah! tu la verras. Je suis comme toi : donnant, donnant! Ah! çà, mon cher, *ta passion* a fait des folies. Ces jeunes filles,

ça n'est pas raisonnable. La princesse est en ce moment une belle de nuit...

— *Eine pelle...*

— Allons, vas-tu pas faire le jobard ?.. Elle a le Garde du Commerce à ses trousses. Je lui ai prêté, moi, cinquante mille francs...

— *Finte-sinte ! tis tonc ?* s'écria le banquier.

— Parbleu, vingt-cinq pour cinquante, çà va sans dire, répondit Asie. Cette femme-là, faut lui rendre justice, c'est la probité même ! Elle n'avait plus que sa personne, elle m'a dit : Ma petite madame Saint-Estève, je suis poursuivie, il n'y a que vous qui puissiez m'obliger, donnez-moi vingt mille francs et je vous les hypothèque sur mon cœur... oh ! elle a du cœur. Il n'y a que moi qui sache où elle est.

Une indiscrétion me coûterait mes vingt mille francs... Auparavant, elle demeurait rue Taitbout. Avant de s'en aller de là,— son mobilier était saisi.... — rapport aux frais! — Ces gueux d'huissiers!...—Vous savez, vous qui êtes un fort de la Bourse. — Eh! bien, pas bète, elle a loué pour deux mois son appartement à une belle anglaise, une femme superbe qu'avait ce petit chose.... Rubempré pour amant, et il en était si jaloux qu'il la faisait promener la nuit... Mais, comme on va vendre le mobilier, l'Anglaise a déguerpi d'autant plus qu'elle était trop chère pour un petit criquet comme Lucien...

— *Vus vaides la panque,* dit Nucingen.

— En nature, dit Asie. Je prête aux jolies femmes, ça rend, car on escompte deux valeurs à la fois.

Asie s'amusait *à charger* le rôle des revendeuses à la toilette qui sont bien âpres ; mais plus patelines, plus douces, et qui justifient leur commerce par des raisons pleines de beaux motifs. Asie se posa comme ayant perdu ses illusions, deux amants, ses enfants ; et montra, de temps en temps, des reconnaissances au Mont-de-Piété pour prouver combien son commerce comportait de mauvaises chances. Elle se donna pour gênée, endettée, elle fut si naïvement hideuse que le baron finit par y croire.

— *Eh! pien, si che lâge les sante mile, où la ferrai-che?*

— Mon gros père, tu viendras ce soir, avec ta voiture, par exemple en face le Gymnase. C'est le chemin. Tu t'arrêteras au coin de la rue Sainte-Barbe. Je serai là en vedette, nous irons trouver mon

hypothèque à cheveux noirs!.. oh! elle a de beaux cheveux, mon hypothèque!... En ôtant son peigne, elle se trouve à couvert comme sous un pavillon. Mais si tu te connais aux chiffres, tu m'as l'air assez jobard sur le reste, je te conseille de bien cacher la petite, car on te la fourre à Saint-Pélagie, et vivement, le lendemain, si on la trouve... et... on la cherche.

— *Ne bourraid-on boind rageder les pilets ?*... dit le banquier.

— L'huissier les a... Mais il n'y a pas mèche. L'enfant a evu une passion et a mangé un dépôt... Ah! dam! c'est jeune, vingt-deux ans...

—*Pon, pon ch'arrancherai ça,* dit Nucingen en prenant son air finaud. *Il ède pien endentu que che serai son brodecdère...*

— Eh ! grosse bête, c'est ton affaire de te faire aimer par elle, et tu as bien assez de moyens pour acheter un semblant d'amour qui vaille le vrai. Je te remets ta princesse entre les mains, elle est tenue de te suivre, je ne m'inquiète point du reste ; mais elle est habituée au luxe, aux plus grands égards Ah ! mon petit, c'est une femme bien comme il faut... Sans cela, lui aurais-je donné quinze mille francs...

— *Eh ! pien, c'esd tidde. A ce soir !*

Le baron recommença la toilette nuptiale qu'il avait déjà faite; mais, cette fois, avec la certitude du succès. A neuf heures, il trouva l'horrible femme au rendez-vous, et la prit dans sa voiture.

— *U?* dit le baron.

— Où, fit Asie, rue de la Perle, au

Marais, une adresse de circonstance : la perle est dans la boue.

Arrivés là, la fausse madame Sainte-Estève dit à Nucingen avec un affreux sourire : — Nous allons faire quelques pas à pied, je ne suis pas assez sotte pour avoir donné la véritable adresse.

— *Ti benses à tutte*, répondit Nucingen.

— C'est mon état, répliqua-t-elle.

Asie conduisit Nucingen, rue Barbette, où, dans une maison garnie, tenue par un tapissier du quartier, il fut introduit au quatrième étage.

En apercevant dans une chambre mesquinement meublée, Esther mise en ouvrière et travaillant à un ouvrage de broderie, le millionnaire pâlit. Au bout

d'un quart d'heure, pendant lequel Asie eut l'air de chuchotter avec Esther, à peine ce jeune vieillard put-il parler.

— *Montemisselle,* dit-il enfin à la pauvre fille, *aurez-fûs la pondé té m'accebder gomme fodre brodecdère ?...*

— Mais il le faut bien, monsieur, dit Esther dont les deux yeux laissèrent échapper deux grosses larmes qui roulèrent le long de ses joues...

— *Ne bleurez boind. Che feux fus rentre la plis herèse te duddes les phâmes... Laissez-fûs seulement aimer bar moi... fus ferrez...*

— Ma petite, monsieur est raisonnable, dit Asie, il sait bien qu'il a soixante ans passés, il sera bien indulgent. Enfin, mon bel ange, c'est un père que je t'ai

trouvé... — Faut lui dire ça, dit Asie à l'oreille du banquier surpris. On ne prend pas des hirondelles en leur tirant des coups de pistolet. Venez par ici?

Asie emmena Nucingen dans la pièce voisine.

— Vous savez nos petites conventions? lui dit-elle.

Nucingen tira de la poche de son habit un portefeuille, et compta les cent mille francs, que l'abbé, caché dans un cabinet, attendait avec une vive impatience, et que la cuisinière lui porta.

— Voilà cent mille francs que notre homme place en Asie, maintenant nous allons lui en faire placer en Europe, dit dit l'abbé à sa confidente quand ils furent sur le palier.

Il disparut après avoir donné ses instructions à la Malaise qui rentra dans l'appartement où Esther pleurait à chaudes larmes. L'enfant, comme un criminel condamné à mort, s'était fait un roman d'espérance; mais l'heure fatale avait sonné.

— Mes chers enfants, dit Asie, où allez-vous aller?... car le baron de Nucingen...

Esther regarda le banquier célèbre en laissant échapper un geste d'étonnement, admirablement joué.

— *Ui, mon envand, che suis le paron te Nichinguenne...*

— Le baron de Nucingen ne va pas, ne peut pas rester dans un chenil pareil. Écoutez-moi?... Votre ancienne femme de chambre Eugénie...

— *Icheni!...* s'écria le baron, *te la rie Daidpoud...*

— Eh! bien, oui, la gardienne judiciaire des meubles, reprit Asie, et qui a loué l'appartement à la belle Anglaise...

— *Ah! je combrents!* dit le baron.

— L'ancienne femme de chambre de madame, reprit respectueusement Asie en désignant Esther, vous recevra très bien ce soir, et jamais le Garde du Commerce ne s'avisera de la venir chercher dans son ancien appartement qu'elle a quitté depuis trois mois...

— *Barvait! barvait!* s'écria le baron. *T'aillers, che gonnais les Cartes ti Gommerce, et che zais tes baroles bir les vaire tisbaraîdre...*

— Vous aurez dans Eugénie une fine

mouche, dit Asie, c'est moi qui l'ai donnée à madame...

— *Che la gonnais,* s'écria le millionnaire en riant. *Ichénie m'a gibbé drende mille vrans ....*

Esther fit un geste d'horreur.

— *Oh ! bar ma rôde,* reprit le baron, *che gourais abrès fûs...*

Et il raconta le quiproquo auquel avait donné lieu la location de l'appartement à une Anglaise.

— Eh ! bien, voyez-vous, madame?... dit Asie, Eugénie ne vous a rien dit de cela, la rusée ! Mais madame y est bien habituée, dit-elle au baron, gardez-la tout de même.

Asie reprit Nucingen à part, et lui dit : — Avec cinq cents francs par mois à

Eugénie, qui fait sa pelote, vous saurez tout ce que fera madame; donnez-la lui pour femme de chambre, car Eugénie sera d'autant mieux à vous qu'elle vous a déjà carrotté... Rien n'attache plus les femmes à un homme que de le carotter. Mais tenez Eugénie en bride, elle fait tout pour de l'argent, cette fille-là, c'est une horreur!...

— *Et doi?...*

— Moi, fit Asie, je me rembourse.

Nucingen, cet homme si profond, avait un bandeau sur les yeux, il se laissa faire comme un enfant. La vue de cette candide et adorable Esther, essuyant ses yeux, et tirant, avec la décence d'une jeune vierge, les points de sa broderie, rendait à ce vieillard amoureux les sensations qu'il avait éprouvées au bois de

Vincennes : il eût donné la clef de sa caisse! il se sentait jeune, il avait le cœur plein d'adoration, il attendait qu'Asie fût partie pour pouvoir se mettre aux genoux de cette madone de Raphaël.

— *Foulez-fous fenir rie Daidpoud!...* dit-il.

— Où vous voudrez, monsieur, dit-elle en se levant.

— *I vis foudrez!* répéta-t-il avec ravissement. *Fus êdes ein anche tescentû ti ciel! et que ch'aime comme si ch'édais ein bedid cheune ôme quoique ch'aie tes gefeux cris...*

— Ah! vous pouvez bien dire blancs, car ils sont d'un trop beau noir pour n'être que gris, dit Asie.

— *Fa-t'en, filaine fenteusse te chair*

himaine! Tû as ton archente, ne baffe plis sir cedde flêir t'amûr! s'écria le banquier en se remboursant de toutes les insolences qu'il avait supportées.

— Vieux polisson, tu me payeras cette phrase-là... lui dit Asie.

XXXV.

Une première nuit.

Nucingen donna le bras à Esther, il l'emmena comme elle se trouvait, et la mit dans sa voiture avec plus de respect peut-être qu'il n'en aurait eu pour la belle duchesse de Maufrigneuse.

— *Vis haurez ein pel éguipache, le blis choli te Baris,* disait Nucingen pendant le chemin. *Toud ce que le lixe a te blis jarmant fis endourera. Eine reine ne sera bas blis rîche que fus. Vis serez resbecdée gomme eine viancée t'Allemeigne : che fous feux lipre... Ne bleurez boint. Egoudez?... Che vis aime fériddaplement t'amure pur. Chagune te fos larmes me prise le cuer...*

— Aime-t-on d'amour une femme qu'on achète?.,. demanda d'une voix délicieuse la pauvre fille.

— *Choséffe ha pien édé fenti bar ses vrères à cause de sa chantilesse. C'esd tans la Pible. T'uillers, tans l'Oriende, on agêde les phâmes léchidimes.*

Arrivée rue Taitbout, Esther ne put revoir sans des impressions douloureuses

le théâtre de son bonheur. Elle resta sur un divan, immobile, étanchant ses larmes, une à une, sans entendre un mot des folies que lui baragouinait le banquier : il se mit à ses genoux, elle l'y laissa sans lui rien dire, lui abandonnant ses mains quand il les prenait ; mais ignorant, pour ainsi dire, de quel sexe était la créature qui lui réchauffait les pieds que Nucingen trouva froids.

Cette scène de larmes brûlantes semées sur la tête du baron, et de pieds à la glace réchauffés par lui, dura de minuit à deux heures du matin.

— *Ichenie,* dit enfin le baron en appelant Europe, *optenez tonc te fodre maidresse qu'elle se gouche...*

— Non, s'écria Esther en se dressant

sur ses jambes comme un cheval effarouché, jamais ici !...

— Tenez, monsieur, je connais madame, elle est douce et bonne comme un agneau, dit Europe au banquier. Seulement, il ne faut pas la heurter, il faut toujours la prendre de biais... Elle a été si malheureuse ici ! — Le mobilier est bien usé ! — Laissez-lui suivre ses idées ? —Arrangez-lui, là, bien gentiment, quelque joli hôtel. — Peut-être qu'en voyant tout nouveau autour d'elle, elle sera dépaysée, elle vous trouvera peut-être mieux... et sera d'une douceur angélique. Oh ! madame n'a pas sa pareille ! —Et comme elle sait s'habiller !... Eh ! bien, si c'est cher, un homme en a, comme on dit, pour son argent. Ici, toutes ses robes sont saisies, sa toilette est donc arriérée de trois mois. — Et, elle est bonne, voyez-vous

et tendre que moi, je l'aime, et c'est ma maîtresse ! — Mais soyez juste?... — une femme comme elle se voir au milieu de meubles saisis. Et pour qui? pour un garnement qui l'a rouée..... Pauvre petite femme ! elle n'est plus elle-même.

— *Esder... Esder...* disait le baron, *gouchez-fis, mon anche?*

Esther pleurait.

— *Eh! si c'edde moi qui fous vais beur, che resderai sir ce ganabé...* s'écria le baron que l'amour le plus pur enflammait.

— Hé ! bien, répondit Esther en prenant la main du baron et la lui baisant avec un sentiment de reconnaissance qui fit venir aux yeux de ce Loup-cervier quelque chose assez semblable à une larme, je vous en saurai gré...

Et elle se sauva dans sa chambre en s'y enfermant.

— *Il y a quéque chausse t'inexblicaple là tetans...* se disait Nucingen en s'asseyant sur le canapé... *Que tira-d-on chèze moi ?.... ma foidire ed tuchurs là... Foissi piendôd le chour... Gomme montame te Nichiguenne se moqueraid te moi, si chamais êle saffaid gommand chai bassé cedde nouid...*

Il alla coller son oreille à la porte de la chambre en se trouvant un peu trop niaisement couché.

— *Esder !....*

Aucune réponse.

— *Mon Tié! elle bleure tuchurs !. .* se dit-il en revenant s'étendre sur le canapé.

Dix minutes environ après le lever du soleil, le baron de Nucingen, qui s'était endormi de ce mauvais sommeil pris par force et dans une position gênée, sur un divan, fut éveillé en sursaut par Europe.

— Ah ! mon Dieu ! madame, criait-elle, des soldats !... des gendarmes, la justice. On veut vous arrêter.

Au moment où Esther ouvrit sa porte et se montra mal enveloppée de sa robe de chambre, les pieds nus dans ses pantouffles, ses cheveux en désordre, belle à faire damner l'ange Raphaël, la porte du salon vomit un flot de boue humaine qui roula sur dix pattes, vers cette céleste fille posée comme un ange dans un tableau de religion flamand.

Un homme s'avança. Contenson, l'af-

freux Contenson mit sa main sur l'épaule moite d'Esther.

— Vous êtes mademoiselle Esther Van... dit-il.

Europe, d'un revers appliqué sur la joue de Contenson, l'envoya d'autant mieux mesurer ce qu'il lui fallait de tapis pour se coucher, qu'elle lui donna dans les jambes ce coup sec, si connu de ceux qui pratiquent l'art dit *de la savate.*

— Arrière, cria-t-elle, on ne touche pas à ma maîtresse.

— Elle m'a cassé la jambe! criait Contenson en se relevant, on me la paiera...

Sur la masse des cinq recors vêtus comme des recors, gardant leurs chapeaux affreux sur leurs têtes plus affreu-

ses encore, et offrant des têtes de bois d'acajou veiné où les yeux louchaient, où les nez manquaient, où les bouches grimaçaient, se détacha le Garde du Commerce vêtu plus proprement que ses hommes, mais le chapeau sur la tête, la figure à la fois doucereuse et rieuse.

— Mademoiselle, je vous arrête, dit-il à Esther. Quant à vous, ma fille, dit-il à Europe, toute rébellion serait punie, et toute résistance est inutile.

Le bruit des fusils dont les crosses tombèrent sur les dalles de la salle à manger et de l'antichambre en annonçant que le Garde était doublé de la Garde, appuya ce discours.

— Et pourquoi m'arrêter?... dit innocemment Esther.

— Et nos petites dettes?... répondit le Garde du Commerce.

— Ah! c'est vrai, s'écria Esther. Laissez-moi m'habiller.

— Malheureusement, mademoiselle, il faut que je m'assure si vous n'avez aucun moyen d'évasion dans votre chambre, dit le Garde du Commerce.

Tout cela se fit si rapidement que le baron n'avait pas encore eu le temps d'intervenir.

—*Eh ! pien, je sis à cede hire cine fenteuse de chair himaine, paron de Nichinguenne!...* s'écria la terrible Asie en se glissant à travers les recors jusqu'au divan où elle feignit de découvrir le banquier.

— *Filaine trolesse!* s'écria Nucingen

Et le roi des Loups-cerviers se dressa dans toute sa majesté financière, il se jeta entre Esther et le Garde du Commerce qui lui ôta son chapeau, à un cri de Contenson.

— Monsieur de Nucingen !...

Au geste que fit le Garde du Commerce, les recors évacuèrent l'appartement en se découvrant tous avec respect. Contenson seul resta.

— Monsieur le baron paye-t-il ?... demanda le Garde qui avait son chapeau à la main.

— *Je baye,* répondit-il, *mais angore vaud-il saffoir de guoi il s'achit.*

— Trois cent deux mille francs, frais liquidés, mais l'arrestation n'est pas comprise.

— *Drois sante mille vrans,* s'écria le baron. — *C'esde ein reffeille drop chère pir ein ôme qui a bassé la nuid sir ein gânabé,* ajouta-t-il à l'oreille d'Europe.

— Cet homme est-il bien le baron de Nucingen? dit Europe au Garde du commerce en commentant son doute par un geste que mademoiselle Dupont, la dernière soubrette du Théâtre-Français, eut envié.

— Oui, mademoiselle, dit le Garde.

— Oui, répondit Contenson.

— *Che rébont t'elle,* dit le baron au Garde, *laissez-moi lui tire ein mode.*

Esther et son vieil amoureux entrèrent dans la chambre, à la serrure de laquelle le Garde trouva nécessaire d'appliquer son oreille.

— *Che fus ame, blis que ma fie, Esder ; mais, birquoi tonner à fos gréanciers te l'archant qui seraïd invinimente miéx tans fodre birse. Halez an brison, che me vais vord te rageder ces sante mile égus afec sante mile vrancs, et fus aurez teux sante mile vrancs pir fus...*

— Ce système, lui cria le Garde, est inutile. Le créancier n'est pas amoureux de mademoiselle, il veut plus que tout, depuis qu'il sait que vous êtes épris d'elle.

— *Fitu pedad*, s'écria Nucingen, *ti ne sais ce que du tis : che te tonne, a doi, fint pir sant zi du vais l'avvaire...*

— Impossible, monsieur le baron.

— Comment, monsieur, vous auriez le cœur, dit Europe en intervenant, de laisser aller ma maîtresse en prison ?.....

Mais voulez-vous mes gages, mes économies.

— Ah! ma pauvre fille, s'écria Esther, je ne te connaissais pas.

Esther serra Europe dans ses bras, et Europe se mit à fondre en larmes.

—*Cheu baye*, dit piteusement le baron en tirant un petit portefeuille.

Il y prit un de ces petits carrés de papier imprimés que la Banque de France donne aux banquiers, et sur lesquels ils n'ont plus qu'à remplir les sommes en chiffres et en toutes lettres pour en faire des mandats payables au porteur.

— Ce n'est pas la peine, monsieur le baron, dit le Garde du Commerce, j'ai ordre de ne recevoir mon payement qu'en espèces, d'or ou d'argent; mais, à cause

de vous , je me contenterai de billets de banque...

— *Tarteiflle!* s'écria le baron, *mondrez-moi tonc les didres.*

— Contenson, dit le Garde.

Contenson présenta trois dossiers couverts en papier bleu, que le baron prit en regardant Contenson, auquel il dit à l'oreille : — *Ti hauraid vaide eine meyeur churnée en m'aferdissant.*

— Et, vous savais-je ici, monsieur le baron... répondit l'espion sans se soucier d'être ou non entendu du Garde du Commerce. Vous avez bien perdu en ne me continuant pas votre confiance. On vous carotte, ajouta-il en haussant les épaules.

— *C'esde frai*.... se dit le baron. *Ah! ma bedide*, s'écria-t-il en voyant les let-

tres de change, et s'adressant à Esther, *fus edes la fictime dein famez goquin...*

— Hélas! oui, dit la pauvre Esther.

— *Si chaffais sî... chaurais vaid eine obbosition andre fos mains.*

— Vous perdez la tête, monsieur le baron, dit le Garde, il y a un tiers porteur.

—*Ui*, reprit-il, *il y a ein diers bordeir...*

— Monsieur le baron veut-il écrire un mot à son caissier, dit le Garde, je vais y envoyer Contenson, et renverrai mon monde, l'heure s'avance, et tout le quartier saurait...

— *Fa Gondanson!...* cria Nucingen. *Mon gaissier temeure au goin te la rie des Madurins et te l'Argade. Foissi ein mode affin qu'il ale ghès ti Dilet ou chès les Keller*

tans le gas où nus n'aurions bas sante mil égus, gar nodre archant ed dude à la Panque... — *Habilés-fous, mon anche,* dit-il à Esther, *fous êdes lipre. Les fielles phâmes,* s'ecria-t-il en regardant Asie, *sonte blis tanchereusses que les cheûnes...*

— Je vais aller faire rire le créancier, lui dit Asie, et il me donnera de quoi m'amuser aujourd'hui. — *Zan rangune monnesier la paron...* ajouta la mulâtresse en faisant une horrible révérence.

Le Garde reprit les titres, des mains du baron et resta seul avec lui au salon où, une demi-heure après, le caissier vint suivi de Contenson. Esther reparut alors dans une toilette improvisée et ravissante. Quand les fonds eurent été comptés par le Garde du commerce, le baron voulut examiner les titres; mais Esther

s'en saisit par un geste de chatte et les porta dans son secrétaire. Le Garde s'en alla suivi de Contenson ; mais, sur le boulevard, Asie, qui le guettait, arrêta le Garde.

— L'huissier et le créancier sont là dans un fiacre, ils ont soif ! lui dit-elle.

Contenson put alors apercevoir les yeux de l'abbé, distinguer un peu la forme du front, il prit le numéro du fiacre, tout en paraissant totalement étranger à ce qui se passait ; Asie et Europe l'intriguaient au dernier point : il pensait que le baron était victime de gens excessivement habiles, avec d'autant plus de raison que le Garde du commerce, en réclamant ses soins, avait été d'une discrétion étrange. Le croc en jambe d'Europe n'avait

pas d'ailleurs frappé Contenson seulement au tibia.

— *C'est eine pien belle phâme,* disait le caissier à son maître en sortant de la rue Taitbout, *mais ele goûde pien cher à monnessière le paron.*

— *Cartez-moi le segrête,* dit le baron qui avait aussi demandé le secret à Contenson et au Garde du Commerce.

L'abbé renvoya l'huissier, le paya généreusement et dit au fiacre en le payant : — Palais-Royal, au perron!

— Ah! le mâtin, se dit Contenson, il y a quelque chose!....

L'abbé traversa le Palais-Royal, prit un autre fiacre sur la place, et lui dit : — Passage de l'Opéra, du côté de la rue Pinon.

Un quart d'heure après, il entrait rue Taitbout, chez Esther, qui lui dit : —Voilà les fatales pièces!..

Le faux Espagnol prit, les titres les examina, puis il alla les brûler au feu de la cuisine.

— Le tour est fait! s'écria-t-il en montrant les trois cent deux mille francs roulés en un paquet qu'il tira de la poche de sa redingote. Ça et les cent mille francs d'Asie nous permettent d'agir.....

— Mon dieu ! mon dieu! s'écria la pauvre Esther.

— Mais, imbécile, dit le féroce calculateur, sois ostensiblement la maîtresse de Nucingen, et tu pourras voir Lucien s'il devient l'ami de Nucingen, je ne te dé-

fends pas d'avoir une *re*passion pour lui !..

Esther aperçut une faible clarté dans sa vie ténébreuse, elle respira.

XXXV.

Quelques clartés.

—Europe, ma fille, dit l'abbé en emmenant cette créature dans un coin du boudoir où personne ne pouvait surprendre un mot de cette conversation, je suis content de toi.

Europe releva la tête, regarda cet homme avec une expression qui changea tellement son visage flétri, que le témoin de cette scène, Asie qui veillait à la porte, se demanda si l'intérêt par lequel il tenait Europe, pouvait surpasser en profondeur celui par lequel elle se sentait rivée à lui.

— Ce n'est pas tout, ma fille, quatre cent mille francs ne sont rien pour moi... Paccard te remettra une facture d'argenterie qui monte à trente mille francs et sur laquelle il y a des à-comptes reçus, mais notre orfèvre a fait des frais. Notre mobilier, saisi par lui, sera sans doute affiché demain. Va voir cet homme qui demeure rue de l'Arbre-Sec, il te donnera des reconnaissances du Mont-de-Piété pour dix mille francs. Tu comprends : Esther s'est fait faire de l'ar-

genterie, elle ne l'a pas payée, et l'a mise *en plan*. Elle sera menacée d'une plainte en escroquerie. Donc, il faudra donner trente mille francs à l'orfèvre et dix mille francs au Mont-de Piété pour r'avoir l'argenterie. Total: quarante-trois mille francs avec les frais. Cette argenterie est pleine d'alliage, le baron la renouvellera, nous lui rechipperons là sept mille francs. Vous devez... quoi? pour deux ans à la couturière...

— Six mille francs, répondit Europe.

— Eh! bien, si madame Auguste veut être payée et conserver la pratique, elle devra faire un mémoire de trente mille francs depuis quatre ans. Même accord avec la marchande de modes. Le bijoutier, le juif de la rue Saint-Avoie, te prêtera des reconnaissances : nous lui de-

vrons vingt-cinq mille francs, et nous aurons eu six mille francs de nos bijoux du Mont-de-Piété. Nous rendrons les bijoux au bijoutier, car il y aura moitié pierres fausses ; aussi le baron ne doit-il pas trop les regarder. Enfin tu dois faire *cracher* encore cent cinquante mille francs au baron, d'ici à huit jours...

— Madame devra m'aider un petit peu, répondit Europe, elle reste-là comme une hébétée...

— Si Esther tombait dans le bégueulisme, tu m'en préviendrais, dit l'abbé. Nucingen lui doit un équipage et des chevaux, elle voudra choisir et acheter tout elle-même. Ce sera le marchand de chevaux et le carrossier du loueur où est Paccard que vous choisirez. Nous aurons

là d'admirables chevaux, très chers, qui boiteront un mois après.

— On pourrait tirer six mille francs au moyen d'un mémoire de parfumeur, dit Europe.

— Oh ! fit-il, allez doucement, de concessions en concessions : Nucingen n'a passé que le bras dans la machine, il nous faut la tête. J'ai besoin, outre tout cela, de cinq cent mille francs...

— Vous pourrez les avoir, répondit Europe. Madame s'adoucirait pour ce gros imbécile vers six cent mille, et lui en demanderait quatre cents pour le bien aimer...

— Écoute ceci, ma fille, dit l'abbé?... Le jour où je toucherai les derniers cent mille francs, il y aura pour toi vingt mille francs...

— A quoi cela peut-il me servir, dit Europe.

— Tu pourras retourner à Valenciennes, acheter un bel établissement, et devenir honnête femme, si tu peux, répliqua l'abbé.

—Retourner à Valenciennes!... Y pensez-vous, monsieur?... s'écria Europe.

Europe était née à Valenciennes. Fille de tisserands très pauvres, et envoyée à sept ans dans une filature, l'Industrie moderne avait abusé de ses forces physiques, de même que le Vice l'avait dépravée avant le temps. Corrompue à douze ans, mère à treize ans, elle s'était attachée à des êtres profondément dégradés. Témoin d'un assassinat, elle avait comparu, comme témoin d'ailleurs, devant la Cour d'Assises. Vaincue à seize ans

par un reste de probité, par la terreur que cause la Justice, elle fit condamner l'accusé, par son témoignage, à dix ans de travaux forcés. Ce criminel, un de ces repris de justice dont l'organisation implique de terribles vengeances, avait dit en pleine audience à cet enfant : — Dans dix ans, comme à présent, Modeste (Europe s'appelait Modeste Servien), je reviendrai pour *te terrer !*

Le Président de la Cour essaya bien de rassurer Modeste Servien en lui promettant l'appui, l'intérêt de la Justice ; mais la pauvre enfant fut frappée d'une si profonde terreur, qu'elle tomba malade, et resta près d'un an à l'hôpital.

La Justice est un être de raison, représentée par une collection d'individus sans cesse renouvelés, dont les bonnes

intentions et les souvenirs sont, comme eux, excessivement ambulatoires. Les Parquets, les juges ne peuvent rien prévenir en fait de crimes, ils sont inventés pour les accepter tout faits. Sous ce rapport, une police préventive serait un bienfait pour un pays ; mais le mot Police effraie aujourd'hui le législateur qui ne sait plus distinguer entre ces mots : *Gouverner*, — *Administrer*, — *faire les lois*, car il veut tout absorber, comme s'il pouvait agir.

Le forçat devait toujours penser à sa victime et se venger, alors que la Justice ne songerait plus ni à l'un ni à l'autre.

Modeste qui comprit, instinctivement, en gros, si vous voulez, son danger, quitta Valenciennes, et vint à dix-huit ans à Paris pour s'y cacher. En deux ans,

elle fit quatre métiers, dont le meilleur fut celui de comparse à un petit théâtre. Elle fut rencontrée par Paccard à qui elle raconta ses malheurs. Paccard, le bras droit de Jacques Collin, son Giafar, son Séïde, parla de Modeste à son maître, et quand le maître eut besoin d'un esclave, il dit à Modeste : — Si tu veux me servir comme on doit servir le diable, je te débarrasserai de Durut !

Durut était le forçat, l'épée de Damoclès suspendue au dessus de la tête de Modeste Servien.

Sans ces détails, beaucoup de critiques auraient trouvé l'attachement d'Europe un peu fantastique, et personne n'aurait compris le coup de théâtre que l'abbé allait produire.

— Oui, ma fille, tu pourras retourner à Valenciennes. Tiens, lis!...

Et il lui tendit le journal de la veille en lui montrant du doigt l'article suivant :

Toulon. — *Hier, a eu lieu l'exécution de Jean-François Durut... Dès le matin, etc.*

Modeste lâcha le journal, ses jambes se dérobèrent sous le poids de son corps, elle retrouvait la vie.

— Tu le vois, j'ai tenu ma parole. Il a fallu quatre ans pour faire tomber la tête de Durut en l'attirant dans un piège..... Eh! bien, achève ici mon ouvrage, et tu te trouveras à la tête d'un petit commerce dans ton pays, riche de vingt mille francs.

Europe reprit le journal, et lut avec

des yeux pétillans tous les détails que les journaux donnent, sans se lasser, sur l'exécution des forçats, depuis vingt ans : le spectacle imposant, l'aumônier qui a toujours converti le patient, le vieux criminel qui exhorte ses ex-collègues, l'artillerie braquée, les forçats agenouillés, puis les réflexions banales qui ne changent rien au régime des bagnes où grouillent dix-huit mille crimes.

— Il faut réintégrer Asie au logis, dit l'abbé.

Asie s'avança, ne comprenant rien à lapantomime d'Europe.

— Pour la faire revenir cuisinière ici, vous commencerez par servir au baron un dîner comme il n'en aura jamais mangé, reprit l'abbé ; puis vous lui direz qu'Asie a perdu tout son argent au jeu, et

s'est remise en maison. Nous n'aurons pas besoin de chasseur, Paccard sera cocher, les cochers ne quittent pas leur siége où ils ne sont guères accessibles, l'espionage l'atteindra moins là. D'ailleurs, il aura une perruque, un tricorne en gros feutre galonné, ça le changera.

— Nous allons avoir des domestiques avec nous?... dit Asie.

— Nous aurons d'honnêtes gens, répondit l'abbé.

— Tous têtes faibles! répliqua la mulâtresse.

— Si le baron loue un hôtel, Paccard a un ami capable d'être concierge, reprit l'abbé. Il ne nous faudra plus qu'un valet de pied et une fille de cuisine, vous pourrez bien surveiller deux étrangers...

Au moment où l'abbé allait sortir, Paccard se montra.

— Restez, il y a du monde dans la rue, dit-il.

Ce mot si simple fut effrayant. L'abbé monta dans la chambre d'Europe, et y resta jusqu'à ce que Paccard fût venu le chercher avec une voiture de louage qui entra dans la maison. L'abbé, baissa les stores, et fut mené d'un train à déconcerter toute espèce de poursuite. Arrivé au faubourg Saint-Antoine, il se fit descendre à quelques pas d'une place de fiacre où il se rendit à pied, et rentra quai Malaquais, en échappant ainsi aux *curieux*.

— Tiens, enfant! dit-il à Lucien en lui montrant quatre cent billets de mille francs, voici, j'espère, un à-compte sur

le prix de la terre de Rubempré. Nous allons en risquer cent mille. On vient de lancer les Omnibus, les Parisiens vont se prendre à cette nouveauté-là. Dans trois mois, nous triplerons ce capital. Je connais l'affaire : on donnera des dividendes superbes pris sur le capital pour faire mousser les actions, une idée à la Nucingen. En refaisant la terre de Rubempré, nous ne payerons pas tout sur-le-champ. Tu vas aller trouver des Lupeaulx, et tu le prieras de te recommander lui-même à un avoué nommé Desroches, un drôle futé que tu iras voir à son Étude, tu lui diras d'aller à Rubempré, d'étudier le terrain, et tu lui promettras vingt mille francs d'honoraires, s'il peut, en t'achetant pour huit cent mille francs de terres autour des ruines du château, te constituer trente-cinq mille livres de rente.

— Comme tu vas! Tu vas! tu vas!

— Je vais toujours. Ne plaisantons point. Tu t'en iras mettre cent mille écus sur les bons du Trésor, afin de ne pas perdre d'intérêts, et tu peux les laisser à Desroches, il est aussi honnête homme que madré... Cela fait : cours à Angoulême, obtiens de ta sœur et de ton beau-frère qu'ils prennent sur eux un petit mensonge officieux. Tes parents peuvent dire t'avoir donné six cent mille francs pour faciliter ton mariage avec Clotilde de Grandlieu : çà n'est pas déshonorant.

— Nous sommes sauvés! s'écria Lucien ébloui.

— Toi! reprit l'abbé; mais encore, ne le seras-tu qu'en sortant de Saint-Thomas-

d'Aquin avec Clotilde pour femme...

— Que crains-tu?...

— Il y a des curieux à ma piste... Il faut que j'aie l'air d'un vrai prêtre!...

XXXV.

Profits et pertes.

— *Chai pien beur,* dit à son caissier le baron de Nucingen en rentrant chez lui, *t'affoir vaid eine vichu gambagne... Pah! nus raddraberons ça...*

— *Le malheir esd que mennesèr le Paron s'esd avviché...*

— *Ui, ma maidresse an didre toid êdre tans cine bosission tigne te moi...*

Une fois chez lui, le baron, sûr d'avoir tôt ou tard Esther, redevint le grand financier qu'il était. Il reprit si bien la direction de ses affaires, que son caissier, le lendemain en le trouvant à six heures dans son cabinet, vérifiant des valeurs, se frotta les mains.

— *Técitement, mennesier le Paron a vaid eine égonomie la nuid ternière,* dit-il avec un sourire d'Allemand, moitié fin, moitié niais.

Si les gens riches à la manière du baron de Nucingen ont plus d'occasions que les autres de perdre de l'argent, ils ont aussi plus d'occasions d'en gagner, alors même qu'ils se livrent à leurs folies.

Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer la

politique financière de la fameuse Maison Nucingen ; mais il n'est pas inutile de faire observer que de si considérables fortunes ne s'acquièrent point, ne se constituent point, ne s'agrandissent point, ne se conservent point au milieu des révolutions commerciales, politiques et industrielles de notre époque, sans qu'il y ait d'immenses pertes de capitaux, ou, si vous voulez, des impositions frappées sur les intérêts de tout le monde. Mais ces coups de Jarnac échappent aux lois, par la raison qui eût fait de Frédéric II un Jacques Collin, un Mandrin, si, au lieu d'opérer sur les provinces à coups de batailles, il eût travaillé dans la contrebande ou sur les valeurs mobilières.

Forcer les états européens à emprunter à vingt ou à dix pour cent, gagner ces dix pour cent avec les capitaux du

public, rançonner en grand les Industries en s'emparant des matières premières, toutes ces batailles d'écus gagnées constituent la haute politique de l'argent. Certes, il s'y rencontre, comme pour le conquérant, des risques; mais il y a si peu de gens en position de livrer de tels combats, que les moutons n'ont rien à y voir. Ces grandes choses se passent entre bergers. Aussi, comme les *exécutés* (le terme consacré dans l'argot de la Bourse) sont coupables d'avoir voulu trop gagner, prend-on généralement très peu de part aux malheurs causés par les combinaisons des Nucingen.

Qu'un spéculateur se brûle la cervelle, qu'un agent de change prenne la fuite, qu'un notaire emporte les fortunes de cent ménages, ce qui est pis que de tuer

un homme ; qu'un banquier liquide, toutes ces catastrophes sont oubliées à Paris en quelques mois, et bientôt couvertes par l'agitation marine de cette grande cité.

Les fortunes colossales des Jacques-Cœur, des *Médici*, des Ango de Dieppe, des *Auffredi* de la Rochelle, des *Fugger*, des *Tiepolo*, des *Corner* furent jadis loyalement conquises par des priviléges dus à l'ignorance où l'on était des provenances de toutes les denrées précieuses ; mais, aujourd'hui, les clartés géographiques ont pénétré les masses. Aussi toute fortune rapidement faite est-elle ou l'effet d'un hasard, d'une découverte, ou le résultat d'un vol légal.

Perverti par de scandaleux exemples, le bas commerce a répondu, surtout

depuis dix ans, à la perfidie des conceptions du haut commerce par des attentats odieux sur les matières premières. Partout où la chimie est pratiquée, on ne boit plus de vin, et l'industrie vinicole succombe. On vend du sel falsifié pour échapper au fisc. Les tribunaux sont effrayés de cette improbité générale, et le commerce français est en suspicion devant le monde entier. Le mal vient de la Loi Politique, elle a proclamé le règne de l'argent, et le succès devient alors la raison suprême d'une époque athée. Aussi la corruption des sphères élevées, malgré des résultats éblouissants d'or et leurs raisons spécieuses, est-elle. infiniment plus hideuse que les corruptions ignobles et quasi personnelles des sphères inférieures, dont quelques détails servent de comique, terrible si vous

voulez, à cette Scène. On a banni du théâtre les éléments du comique. On ne laisserait pas jouer Turcaret aujourd'hui, car Turcaret est devenu souverain. Dès lors la comédie se raconte!

Durant cette matinée, au milieu des allées et venues des audiences, des ordres donnés, des conférences de quelques minutes, qui font du cabinet de Nucingen une espèce de Salle des Pas Perdus financière, un de ses agents de change lui annonça la disparition d'un membre de la Compagnie, un des plus habiles, un des plus riches, Jacques Falleix, frère de Martin Falleix, et le successeur de Jules Desmarets,

Jacques Falleix, était l'agent-de-change en titre de la Maison de Nucingen. De

concert avec du Tillet et les Keller, le baron avait aussi froidement conjuré la ruine de cet homme, que s'il se fût agi de tuer un mouton pour la Pâque.

— *Il ne bouffaid bus dennir...* répondit tranquillement le baron.

Jacques Falleix avait rendu d'énormes services à l'agiotage. Dans une crise, quelques mois auparavant, il avait, *sauvé la place,* en manœuvrant avec audace. Mais demander de la reconnaissance aux loups-cerviers, n'est-ce pas vouloir attendrir en hiver les loups de l'Ukraine !

— Pauvre homme ! répondit l'agent-de-change, il se doutait si peu de ce dénouement-là, qu'il avait meublé, rue Saint-Georges, une petite maison

pour sa maîtresse; il y a dépensé cent-cinquante mille francs en peinture, en mobilier. Il aimait tant madame du Val-Noble!... Voilà une femme obligée de quitter tout cela... Tout y est dû.

— *Pon, pon,* se dit Nucingen, *foilà pien le gas te rebarer mes berdes te cede nuid... Il n'a rienne bayé?* demanda-t-il à l'agent-de-change.

— Eh! répondit l'agent, quel est le fournisseur mal appris qui n'eût pas fait crédit à Jacques Falleix? Il paraît qu'il y a une cave exquise. Par parenthèse, la maison est à vendre, il comptait l'acheter, le bail est à son nom : quelle sottise! Argenterie, mobilier, vins, voiture, chevaux, tout va devenir une valeur de la masse, et qu'est-ce que les créanciers en auront?

— *Fennez temain,* dit Nucingen, *chaurai édé foir dout cela, et zi l'on ne téclare boind te falite, qu'on arranche les avvaires à l'amiaple, che vus charcherai t'ovvrir cine brix résonnaple te ce mobilier, en brenant le pail...*

— Ça pourra se faire très bien, dit l'agent de change, allez-y ce matin, vous trouverez l'un des associés de Faleix avec les fournisseurs qui voudraient se créer un privilège; mais la Valnoble a leurs factures au nom de Falleix.

Le baron de Nucingen envoya sur-le-champ un de ses commis chez son notaire, Jacques Falleix lui avait parlé de cette maison qui valait tout au plus soixante mille francs, il voulut être im-immédiatement propriétaire, afin d'en exercer le privilége à raison des loyers.

Le caissier vint savoir si son maître perdait quelque chose à la faillite de Falleix.

— *Au gondraire, che fais raddraber sante mile vrans, gar ch'aurai la bedide maison gue ce bofre tiaple te Valeix brébarait à sa maîdresse tebuis un an. Chaurai le doute, en ovvrand cinquante mile vrans aux gréanciers, et maîdre Gartot, mon nodaire, fa affoir mes ortres pir la méson, gar le brobriédaire ed chêné!... Che le saffais, mais che n'affais blis la dêde à moi. Tans beu, ma tiffine Esder habidera ein bedid balai... Valeix m'y ha menn é, c'esde eine merfeille, et à teux bas d'ici... Ça me fa gomme ein cant.*

La faillite de Faleix forçait le baron d'aller à la Bourse; mais il lui fut impos-

sible de quitter la rue Saint-Lazare, sans passer par la rue Taitbout :il souffrait déjà d'être resté treize heures sans Esther, il aurait voulu la garder à ses côtés. Le gain qu'il comptait faire avec les dépouilles de son agent-de-change, lui rendait la perte des quatre cent mille francs déjà dépensés, excessivement légère à porter. Enchanté d'annoncer à *son anche* sa translation de la rue Taitbout à la rue Saint-George, où elle serait chez elle, où des souvenirs ne s'opposeraient plus à leur bonheur, les pavés lui semblaient doux aux pieds, il marchait en jeune homme dans un rêve de jeune homme.

Au détour de la rue des Trois-Frères, le baron vit venir à lui Europe la figure renversée.

— *U fas-ti !* dit-il.

— Hé ! monsieur, j'allais chez vous... Vous aviez bien raison hier ! Je conçois maintenant que la pauvre madame devait se laisser mettre en prison pour quelques jours. Mais, les femmes se connaissent-elles en finance?... Quand les créanciers de madame ont su qu'elle était revenue chez elle, tous ont fondu sur nous comme sur une proie... Hier, à sept heures du soir, monsieur, on est venu apposer d'affreuses affiches pour vendre son mobilier samedi... Mais ceci n'est rien.... Madame, qui est tout cœur, a voulu, dans le temps, obliger ce monstre d'homme, vous savez ! et, pour l'empêcher soi-disant de se brûler la cervelle, elle a mis au Mont-de-Piété toute son argenterie, ses bijoux qui n'étaient pas payés. En apprenant qu'elle avait donné quelque chose hier à un créancier, tous sont venus lui faire une scène... On

la menace de la police correctionnelle... Elle fond en larmes, elle parle d'aller se jeter à la rivière...

— *Si che fais fous foir, attieu la Birse!* s'écria Nucingen. *Ed ile ed imbossiple que che n'y ale bas, gar ch'y cagnerai queque chausse pir elle... Fa la galmer, che bayerai ses teddes, ch'irai la foir à quadre heires. Mais Jchénie, tis-lui qu'elle même ein beu...*

—Comment, un peu, mais beaucoup!... Tenez, monsieur, il n'y a que la générosité pour gagner le cœur des femmes... Certainement, vous auriez économisé peut-être une centaine de mille francs en la laissant aller en prison. Eh! bien, vous n'auriez jamais eu son cœur..... Comme elle me le disait : — Eugénie, il a

été bien grand, bien large... C'est d'une belle âme.

— *Elle a ditte çà, Ichénie!...* s'écria le baron.

— Oui, monsieur, à moi-même.

— *Diens, foissi caint louis...*

— Merci ; mais elle pleure en ce moment, elle pleure autant que sainte Madeleine a pleuré pendant un mois... Celle que vous aimez est au désespoir, et pour des dettes qui ne sont pas les siennes.

— *Elles sont duttes gomme çà! S'ancacher! Et l'on ne s'encache chamais..... Qu'èle ne zigne plus rien! Che baye, mais si elle tonne angore eine zignadire...che...*

Mon Tié, che né augun bouffoir sur èle... Che fais me mèdre à la dêde de ses bedides affres... Fa, fa la gonsoler..?, et lû tire que tans ein mois elle habidera ein bedid balai.

— Vous avez fait, monsieur le baron, des placements à gros intérêts dans le cœur d'une femme! Tenez..... je vous trouve rajeuni!... moi qui ne suis que la femme de chambre. Eh! bien, vous verrez ce que ça rapporte. D'abord, je l'ai dit à madame, elle serait la dernière des dernière, *une traînée*, si elle ne vous aimait pas, car vous la retirez d'un enfer..... Une fois qu'elle n'aura plus de soucis, vous la connaîtrez. Entre nous, je puis vous l'avouer, la nuit où elle pleurait tant, que voulez-vous?... on tient à l'estime d'un homme qui nous aime, elle

n'osait pas vous dire tout cela. Elle voulait se sauver…

— *Se soffer!* s'écria le baron… *Mais la Birse, la Birse. Fa, fa, che n'andre boint. Mais, que je la voye à la venêdre… sa fue me tonnera du cuer…*

Esther sourit assez tristement à monsieur de Nucingen, quand il passa devant la maison, et il s'en alla pesamment, en se disant : — *Céde ein anche!*

XXXVII.

Explications nécessaires.

Vers deux heures et demie, Esther avait fini de s'habiller comme quand elle attendait Lucien, elle était délicieuse; et en la voyant ainsi, Modeste lui dit en regardant à la fenêtre : — Voilà monsieur !

La pauvre fille se précipita croyant voir Lucien et vit Nucingen passant devant la maison.

— Oh! quel mal tu me fais, dit-elle.

— Il n'y avait que ce moyen-là de vous donner l'air de faire attention à un pauvre vieillard qui va payer vos dettes, répondit Europe, car enfin elles vont être toutes payées.

— Quelles dettes ? s'écria la pauvre fille.

— Celles que monsieur l'abbé a faites à madame.

— Comment, voici près de quatre cent trente mille francs...

— Vous en avez encore pour cent cin-

quante mille francs, mais il a très bien pris tout cela, le baron... il va vous tirer d'ici, vous donner *ein bedid balai*... Ma foi, vous n'êtes pas malheureuse... A votre place, puisque vous tenez cet homme là, quand vous aurez satisfait monsieur l'abbé, je me ferais donner une maison et des rentes. Madame est certes la plus belle femme que j'aie vue, et la plus engageante, mais la laideur vient si vite. J'ai été fraîche et belle, et me voilà. J'ai vingt ans et demi, trois ans de moins que madame, je parais avoir dix ans de plus... une maladie suffit... Eh! bien, quand on a une maison à Paris, et des rentes, on ne craint pas de finir dans la rue...

Esther n'écoutait plus Europe-Eugénie-Modeste Servien.

La volonté d'un homme qui avait le génie de la corruption l'avait donc replongée dans la boue avec la même force dont il avait usé pour l'en retirer. Ceux qui connaissent l'amour dans son infini savent qu'on n'en éprouve pas les plaisirs sans en accepter les vertus. Depuis le bal de l'Opéra, depuis la scène de son taudis rue de Langlade, Esther avait complètement oublié son ancienne vie, elle avait jusqu'alors vécu très vertueusement, cloîtrée dans sa passion. Aussi, pour ne pas rencontrer d'obstacle, ce savant corrupteurs avait-il le talent de tout préparer de manière à ce que la pauvre fille poussée par son dévouement, n'eût plus qu'à donner son consentement à des fripponeries consommées ou sur le point de se consommer. En révélant la supériorité de ce corrupteur, cette finesse indique le

procédé par lequel il avait soumis Lucien... Créer des nécessités terribles, se charger de creuser la mine, la remplir de poudre, et au moment critique, dire au complice : fais un signe de tête! tout saute !

Autrefois, Esther, imbue de la morale particulière aux courtisanes, trouvait toutes ces gentillesses si naturelles qu'elle n'estimait une de ses rivales que par ce qu'elle savait faire dépenser à un homme. Les fortunes détruites sont les chevrons de ces créatures. L'abbé comptait sur les souvenirs d'Esther, et il ne s'était pas trompé... Ces ruses de guerre, ces stratagèmes, mille fois employés, non-seulement par ces femmes, mais encore par les dissipateurs dans bien des occasions, ne troublaient pas l'esprit d'Esther.

Non, elle ne sentait que sa dégradation. Elle aimait Lucien, elle devenait la maîtresse en titre du baron de Nucingen, tout était là pour elle.

Que le faux Espagnol prît l'argent des arrhes, que Lucien élevât l'édifice de sa fortune avec les pierres du tombeau d'Esther, qu'elle coûtât plus ou moins de billets de mille francs au vieux banquier, qu'Europe en extirpât quelques centaines de mille francs par des moyens plus ou moins ingénieux, rien de tout cela n'occupait cette fille amoureuse; mais voici le cancer qui lui rongeait le cœur:

Elle s'était vue pendant cinq ans, blanche comme un ange, elle aimait, elle était heureuse, elle n'avait pas commis la moindre infidélité. Ce bel amour Pur allait être sali. Son esprit n'oppo-

sait pas ce contraste de sa belle vie inconnue, à sa vie future. Ceci n'était en elle ni calcul, ni poésie, elle éprouvait un sentiment indéfinissable et d'une puissance infinie. De blanche, elle devenait noire ; de pure, impure ; de noble, ignoble. Hermine par sa propre volonté, l'infidélité ne lui semblait pas supportable. Aussi, lorsque le baron l'avait menacée de son amour, l'idée de se jeter par la fenêtre lui était-elle venue à l'esprit. Lucien enfin était aimé absolument, et comme il est extrêmement rare que les femmes aiment un homme. Les femmes qui disent aimer, qui souvent aiment le plus, dansent, valsent, coquetent avec d'autres hommes, se parent pour le monde ; mais Esther avait accompli sans qu'il y eût sacrifice les miracles du véritable amour. Elle avait aimé Lucien pendant cinq ans,

comme aiment les actrices et les courtisanes qui, roulées dans les fanges et les impuretés, ont soif des noblesses, des dévouements du véritable amour et qui en pratiquent alors *l'exclusivité* , car il faut faire un mot pour rendre une idée si peu mise en pratique. Les nations disparues, la Grèce , Rome et l'Orient ont toujours sequestré la femme, et la femme qui aime devrait se séquestrer d'elle-même. On peut donc concevoir qu'en sortant du palais fantastique où cette fête, ce poème s'était accompli, pour entrer dans le *bedid balai* d'un vieillard, Esther fût saisie d'une sorte de maladie morale. Poussée par une main de fer, elle avait eu de l'infamie jusqu'à mi-corps avant d'avoir pu réfléchir; mais, depuis deux jours, elle réfléchissait, et se sentait un froid mortel au cœur.

A ces mots : finir dans la rue!... elle se leva brusquement et dit : — Finir dans la rue?... non, plutôt finir dans la Seine...

— Dans la Seine?... Et monsieur Lucien?...

Ce seul mot fit rasseoir Esther sur son fauteuil où elle resta les yeux attachés à une rosace du tapis.

A quatre heures, Nucingen trouva son ange plongé dans cet océan de réflexions, de résolutions sur lequel flottent les esprits femelles, et d'où elles sortent par des mots incompréhensibles pour ceux qui n'y ont pas navigué de conserve.

— *Terittès fòdre vrond..... ma pelle,* lui dit le baron en s'asseyant auprès d'elle... *Fur n'aurez blis te teddes... che*

m'endanterai affec Ichénie, et tans ein mois, fus guidderez cède abbardement pir andrer tans ein bedid balai... Oh ! la cholie mainne, tonnez que che la pèse...

Esther laissa prendre sa main comme un chien donne la pate.

— *Ah fus tonnez la menne, mais bas le cuer... et cède le cuer que chème...*

Ce fut dit avec un accent si vrai, que la pauvre Esther tourna ses yeux sur ce vieillard avec une expression de pitié qui le rendit quasi fou.

— Pauvre homme, dit-elle, il aime.

En entendant ce mot sur lequel il se méprit, le baron pâlit, son sang pétilla dans ses veines, il respirait l'air du ciel.

A son âge, les millionaires paient une semblable sensation d'autant d'or qu'une femme en demande.

— *Che fus âme audant que chème ma fille...* dit-il, *et che sant là,* reprit-il en mettant sa main sur son cœur, *que che ne beux bas vus foir audrement que hireise.*

— Si vous vouliez n'être que mon père, je vous aimerais bien, je ne vous quitterais jamais, et vous vous apercevriez que je ne suis pas une femme mauvaise, ni vénale, ni intéressée, comme j'en ai l'air en ce moment...

— *Fus affez vaid tes bedides vollies* reprit le baron, *gomme duttes les cholies phames, foillà tut. Ne barlons blis te celâ : nodre meddier, à nus, ed te cagner te l'archant pir vus... Soyez hireise : che feux*

pien edre fodre bère bentant queque churs, gar che gombrends qu'il vaud fus aggoutimer à ma bofre gargasse.

— Vrai!... s'écria-t-elle en se levant et sautant sur les genoux de Nucingen, lui passant la main autour du cou, et se tenant à lui.

— *Frai*, répondit-il.

Elle l'embrassa sur le front, car elle crut à une transaction impossible : rester pure et voir Lucien!... Elle calina si bien le banquier que la Torpille reparut. Elle ensorcela le vieillard qui promit de rester père pendant vingt jours. Ces vingt jours étaient nécessaires à l'acquisition et à l'arrangement de la maison rue Saint-Georges.

Une fois dans la rue, et en revenant chez lui, le baron se disait : — *Che sui ein chopard !*

En effet, en présence d'Esther, il devenait enfant ; mais, loin d'elle, il reprenait sa peau de loup-cervier, absolument comme le Joueur redevient amoureux d'Angélique quand il n'a plus un liard.

— *Eine temi million et n'affoir bas engore sî ceu qu'ede sa champe, c'ede être bar drob pêde; mès bersonne hireisement n'an saura rien,* se disait-il cinq jours après.

Et il prenait de belles résolutions d'en finir avec une femme qu'il avait achetée si cher ; puis, quand il se trouvait en présence d'Esther, il passait à réparer la sot-

tise de son début furieux, tout le temps qu'il avait à lui donner.

— *Che ne beux bas,* lui disait-il le dix-huitième jour, *èdre le Bère Edernel !...*

XXXVIII.

Deux amours extrêmes aux prises.

Au commencement du mois de décembre 1829, à la veille d'installer Esther dans le petit hôtel de la rue Saint-Georges, le baron pria du Tillet d'y amener Florine, afin de voir si tout était en harmo-

nie avec la fortune de Nucingen, si ces mots *un bedid balai* avaient été réalisés par les artistes chargés de rendre cette volière digne de l'oiseau.

Toutes les inventions trouvées par le luxe, avant la Révolution de 1830, faisaient de cette maison, un chef-d'œuvre de bon goût: Grindot l'architecte y avait vu comme un programme de son talent de décorateur. L'escalier refait en marbre, les stucs, les étoffes, les dorures sobrement appliquées, les moindres détails comme les grands effets, surpassaient tout ce que le siècle de Louis XV a laissé dans ce genre à Paris.

— Voilà mon rêve ! çà et la vertu, dit Florine en souriant. Et pour qui fais-tu ces dépenses ? demanda-t-elle à Nucigenn.

Est-ce une vierge qui s'est laissé tomber du ciel?

— *C'ed eine phâme qui y remonde,* répondit le baron.

—Une manière de te poser en Jupiter, répliqua l'actrice. Et quand la verra-t-on?

— Oh! le jour où l'on pendra la crémaillère, s'écria du Tillet.

— *Bas affant!...* dit le baron.

— Il faudra joliment se brosser pour ce jour-là, reprit Florine. Oh! les femmes donneront-elles du mal à leurs couturières et leurs coiffeurs, pour cette soirée-là... Et quand?...

— *Che ne suis bas le maidre.*

— En voilà une *de* femme... oh! comme je voudrais la voir...

— *Et moi auzi,* répliqua naïvement le baron.

— Comment, la maison, la femme, les meubles, tout sera neuf...

— Même le banquier, dit du Tillet, car mon ami me semble bien jeune.

— Mais, il faudra l'être, dit Florine.

Huit jours après, tout le monde parlait à Paris de la passion de Nucingen et de sa maison.

Le pauvre baron affiché, moqué, pris d'une rage facile à concevoir, mit alors dans sa tête un vouloir de financier d'accord avec la furieuse passion qu'il se sentait au cœur. Il désirait en pendant la crémaillère, pendre aussi l'habit du père

noble et toucher le prix de tant de sacrifices.

Toujours battu par la Torpille, il se résolut à traiter l'affaire de son mariage par correspondance, afin d'obtenir d'elle un engagement chirographaire : les banquiers ne croient qu'aux lettres de change.

Il se leva, dans un des derniers jours de cette année, de bonne heure, s'enferma dans son cabinet et se mit à composer la lettre suivante, écrite en bon français ; car, s'il le prononçait mal, il l'orthographiait très bien.

« Chère Esther, fleur de mes pensées
« et seul bonheur de ma vie, quand je
« vous ai dit que je vous aimais comme
« j'aime ma fille, je vous trompais et me

« trompais moi-même. Je voulais seule-
« ment vous exprimer ainsi la sainteté de
« mes sentiments qui ne ressemblent à
« aucuns de ceux que les hommes ont
« éprouvés, d'abord parce que je suis un
« vieillard, puis parce que je n'avais jamais
« aimé. Je vous aime tant que si vous me
« coûtiez ma fortune, je ne vous en aime-
« rais pas moins. Soyez juste. La plupart
« des hommes n'aurait pas vu, comme
« moi, un ange en vous. Je n'ai jamais
« jeté les yeux sur votre passé. Je vous
« aime à la fois comme j'aime ma fille Au-
« gusta qui est mon unique enfant, et
« comme j'aimerais ma femme si ma
« femme avait pu m'aimer. Si le bonheur
« est la seule absolution d'un vieillard
« amoureux, demandez-vous si je ne
« joue pas un rôle ridicule? J'ai fait
« de vous la consolation, la joie de

« mes vieux jours. Vous savez bien
« que jusqu'à ma mort vous serez aussi
« heureuse qu'une femme peut l'être,
« et vous savez bien aussi qu'après
« ma mort, vous serez assez riche pour
« que votre sort fasse envie à bien
« des femmes. Dans toutes les affaires
« que je fais depuis que j'ai eu le bon-
« heur de vous parler, votre part se pré-
« lève, et vous avez un compte dans la
« Maison Nucingen. Dans quelques jours,
« vous entrez dans une maison qui, tôt
« ou tard, sera la vôtre, si elle vous plaît.
« Voyons? y recevrez-vous encore votre
« père, en m'y recevant, ou serais-je
« enfin heureux?...

« Pardonnez-moi de vous écrire si
« nettement, mais quand je suis près
« de vous, je n'ai plus de courage, et

« je sens trop que vous êtes ma maî-
« tresse. Je n'ai pas l'intention de vous
« offenser, je veux seulement vous dire
« combien je souffre et combien il est
« cruel à mon âge d'attendre, quand
« chaque jour m'ôte des espérances et
« des plaisirs. La délicatesse de ma con-
« duite est d'ailleurs une garantie de la
« sincérité de mes intentions. Ai-je ja-
« mais agi comme un créancier? Vous
« êtes comme une citadelle, et je ne suis
« pas un jeune homme. Vous répon-
« dez à mes doléances qu'il s'agit de
« votre vie, et vous me le faites croire
« quand je vous écoute ; mais ici je re-
« tombe en de noirs chagrins, en des
« doutes qui nous déshonorent l'un et
« l'autre. Vous m'avez semblé aussi
« bonne, aussi candide que belle ; mais
« vous vous plaisez à détruire mes con-

« victions, jugez-en? Vous me dites que « vous avez une passion dans le cœur, « une passion impitoyable, et vous re- « fusez de me confier le nom de celui « que vous aimez... Est-ce naturel? Vous « avez fait d'un homme assez fort, un « homme d'une faiblesse inouïe... Voyez « où j'en suis arrivé? je suis obligé de « vous demander quel avenir vous ré- « servez à ma passion, après deux mois.

« Encore faut-il que je sache quel rôle « jouerais-je à l'inauguration de votre « hôtel? L'argent n'est rien pour moi, « quand il s'agit de vous; je n'aurai pas « la sottise de m'en faire un mérite à vos « yeux; mais si mon amour est sans bor- « nes, ma fortune est limitée, et je n'y « tiens que pour vous. Eh! bien, si en « vous donnant tout ce que je possède, « je pouvais, pauvre, obtenir votre af-

« fection, j'aimerais mieux être pauvre
« et aimé de vous, que riche et dédaigné.
« Vous m'avez si fort changé, ma chère
« Esther, que personne ne me reconnaît
« plus : j'ai payé dix mille francs un ta-
« bleau de Joseph Bridau, parce que
« vous m'avez dit qu'il était homme de
« talent et méconnu ; je donne à tous les
« pauvres que je rencontre cinq francs
« en votre nom. Eh ! bien, que demande
« le pauvre vieillard qui se regarde
« comme votre débiteur, quand vous lui
« faites l'honneur d'accepter quoique ce
« soit?... il ne veut qu'une espérance, et
« quelle espérance, grand Dieu ! n'est-ce
« pas plutôt la certitude de ne jamais avoir
« de vous que ce que ma passion en pren-
« dra ! Mais le feu de mon cœur aidera
« vos charitables tromperies. Vous me
« voyez prêt à subir toutes les conditions

« que vous mettrez à mon bonheur, à
« mes rares plaisirs; mais au moins di-
« tes-moi que le jour où vous prendrez
« possession de votre maison, vous ac-
« cepterezle cœur et la servitude de ce-
« lui qui se dit pour le reste de ses
« jours ,

« Votre esclave,

FRÉDÉRIC DE NUCINGEN. »

— Eh ! il m'ennuie, s'écria Esther redevenue courtisane.

Elle prit du papier à poulet et écrivit tant que le papier put la contenir, la celèbre phrase, devenue proverbe à la gloire de Scribe : *Prenez mon ours !*

Un quart d'heure après, un remords la

la prit, et elle écrivit la lettre suivante :

« Monsieur le baron,

« Ne faites pas la moindre attention à
« la lettre que vous avez reçue de moi,
« j'étais revenue à la folle nature de ma
« jeunesse ; pardonnez-la donc, monsieur,
« une pauvre fille qui doit être une es-
« clave.

« Je n'ai jamais mieux senti la bas-
« sesse de ma condition que depuis le
« jour, où je fus livrée. Vous avez payé,
« je me dois. Il n'y a rien de plus sacré que
« les dettes de déshonneur. Je n'ai pas
« le droit de liquider, en me jetant dans
« la Seine. On peut toujours payer une
« dette en cette affreuse monnaie qui

« n'est bonne que d'un côté : vous me trou-
« verez donc à vos ordres. Je veux payer
« dans une seule nuit toutes les sommes
« qui sont hypothéquées sur ce fatal mo-
« ment, et j'ai la certitude qu'une heure
« de moi vaut des millions, avec d'au-
« tant plus de raison que ce sera la seule,
« la dernière. Après, je serai quitte, et
« pourrai sortir de la vie. Une honnête
« femme a des chances de se relever
« d'une chute; mais, nous autres, nous
« tombons trop bas. Aussi ma résolution
« est-elle si bien prise que je vous prie
« de garder cette lettre en témoignage
« de la cause de la mort de celle qui se
« dit pour un jour,

« Votre servante,

« ESTHER. »

Cette lettre partie, Esther eut un re-

gret, et dix minutes après, elle écrivit la troisième lettre que voici :

« Pardon, cher baron, c'est encore
« moi. Je n'ai voulu ni me moquer de
« vous, ni vous blesser, je veux seule-
« ment vous faire réfléchir sur ce simple
« raisonnement : si nous restons ensem-
« ble dans les relations de père à fille,
« vous aurez un plaisir faible, mais du-
« rable ; si vous exigez l'exécution du
« contrat, vous me pleurerez. Je ne veux
« plus vous ennuyer : le jour que vous
« aurez choisi le plaisir au lieu du bon-
« heur, sera sans lendemain pour moi.

« Votre fille,

« ESTHER. »

A la première lettre, le baron entra dans une de ces colères froides qui peu-

vent tuer les millionnaires, il se regarda dans la glace et sonna.

— *Un pain de bieds*... cria-t-il à son nouveau valet de chambre.

Pendant qu'il prenait le bain de pieds, la seconde lettre vint, il la lut, et tomba sans connaissance. On le porta dans son lit.

Quand le financier revint à lui, madame de Nucingen, assise au pied du lit, lui dit : — Cette fille a raison ! pourquoi voulez-vous acheter l'amour?... Voyons votre lettre?

Le baron donna les divers brouillons qu'il avait faits, madame de Nucingen les lut en souriant. La troisième lettre arriva.

— C'est une fille étonnante ! s'écria la baronne après avoir lu la lettre.

— *Que vaire? matame?*

— Attendre !...

—*Addentre,* reprit-il, *la nadure est imbidoyable...*

— Tenez, mon cher, dit la baronne, vous avez fini par être excellent pour moi, je vais vous donner un bon conseil?...

— *Tu edes eine ponne phâme...* dit-il, *vaides des teddes, che les baye...*

— Ce qui vous est arrivé à la réception des lettres de cette fille touche plus une femme que des millions dépensés, ou que toutes les lettres, tant belles

soient-elles ; tâchez qu'elle l'apprenne indirectement, vous la posséderez peut-être, et n'ayez aucun scrupule, elle n'en mourra point...

Madame de Nucingen ignorait entièrement la *nature-fille*.

XXXVIX.

Traité de paix entre l'Asie et la maison Nucingen.

— *Gomme montame ti Nichinguenne a te l'esbrit,* se dit le baron, quand sa femme l'eut laissé seul.

Mais plus le banquier admira la finesse du conseil que la baronne venait de lui

donner, moins il devinait la manière de s'en servir; et non-seulement il se trouvait stupide, mais encore il se le disait à lui-même.

La stupidité de l'homme d'argent, quoique devenue quasi-proverbiale, n'est cependant que relative. Il en est des facultés de notre esprit, comme des aptitudes de notre corps. Le danseur a sa force aux pieds, le forgeron a la sienne dans les bras; le fort de la halle s'exerce à porter des fardeaux, le chanteur travaille son larynx, et le pianiste ses doigts. Un banquier s'habitue à combiner les affaires, à les étudier, à faire mouvoir les hommes, comme un vaudevilliste se dresse à combiner des pièces, à étudier des sujets, à faire mouvoir des personnages. On ne doit pas plus demander au baron de Nu-

cingen l'esprit de conversation, qu'on ne doit exiger les images du poète chez le mathématicien. Combien se rencontre-t-il par époque de poètes qui soient prosateurs, et spirituels dans le commerce de la vie, à la manière de madame Cornuel. Buffon était lourd, Newton n'a pas aimé, lord Byron n'a guère aimé que lui-même, Rousseau fut sombre et quasi-fou, Lafontaine était distrait. Egalement distribuée, la force humaine produit les sots, ou la médiocrité partout ; inégale, elle produit ces disparates auxquels on donne le nom de Génie, et qui, s'ils étaient visibles paraîtraient des difformités. La même loi régit le corps : une beauté parfaite est presque toujours accompagnée de froideur ou de sottise. Que Pascal soit un grand géomètre et un grand écrivain, que Beaumarchais soit un grand homme d'af-

faires, que Zamet soit homme d'esprit; ces rares exceptions confirment le principe de la spécialité des intelligences. Dans la sphère des intérêts privés, le banquier déploie donc autant d'esprit, d'adresse, de finesse, de qualités qu'un habile diplomate dans celle des intérêts nationaux. Sorti de son cabinet, s'il était remarquable, un banquier serait alors un grand homme. Nucingen, multiplié par le prince de Ligne, par Fontenelle ou par Diderot est une formule humaine presque impossible, et qui cependant s'est appelée Périclès, Aristote, Voltaire et Napoléon, car l'Empereur avait du charme, il était instruit et très spirituel.

Monsieur de Nucingen, purement banquier, sans aucune invention hors de ses calculs comme la plupart des banquiers,

ne croyait qu'aux valeurs certaines. En fait d'art, il avait le bon sens de recourir, l'or à la main, aux experts en toute chose, prenant le meilleur architecte, le meilleur chirurgien, le plus fort connaisseur en tableaux, en statues, le plus habile avoué dès qu'il s'agissait de bâtir une maison, de surveiller sa santé, d'une acquisition de curiosités ou d'une terre.

Mais, comme il n'existe pas d'expert-juré pour les intrigues, ni de connaisseur en passion, le banquier est très mal mené quand il aime, et très embarrassé dans le manège de la femme. Nucingen n'inventa donc rien mieux que ce qu'il avait déjà fait : donner de l'argent à un Frontin quelconque, mâle ou femelle, pour agir et penser à sa place. Madame Sainte-Estève pouvait seule exploiter le moyen trouvé par la baronne. Le banquier re-

gretta bien amèrement de s'être brouillé avec l'odieuse marchande à la toilette. Néanmoins, confiant dans le magnétisme de sa caisse et dans les calmants signés Garat, il sonna son valet de chambre, et lui dit de s'enquérir, rue Neuve-Saint-Marc, de cette horrible veuve, en la priant de venir. A Paris, les extrêmes se rencontrent par les passions. Le vice y soude perpétuellement le riche au pauvre, le grand au petit. L'impératrice y consulte mademoiselle Lenormand, le grand seigneur y trouve toujours un Ramponneau de siècle en siècle.

Le nouveau valet de chambre revint deux heures après.

— Monsieur le baron, dit-il, madame Saint-Estève est ruinée

— *Ah! dant miè!* dit le baron joyeusement. *Che la diens.*

— La brave femme est, à ce qu'il paraît, un peu joueuse, reprit le valet. De plus, elle se trouve sous la domination d'un petit comédien des théâtres de la banlieue, que, par décence, elle fait passer pour son filleul. Il paraît qu'elle est excellente cuisinière, elle cherche une place.

— *Zes tiaples de chénies sipaldernes ont dous tix manières te cagner te l'archant ed touze manières te le tébenser,* se dit le Baron sans se douter qu'il se rencontrait avec Panurge.

Il renvoya son domestique à la recherche de madame Saint-Estève, qui ne vint que le lendemain.

Questionné par Asie, le nouveau valet de chambre apprit à cet espion femelle les terribles résultats des lettres écrites par la maîtresse de monsieur le baron.

— Monsieur doit bien aimer cette femme-là, dit en terminant le valet de chambre, car il a failli mourir. Moi, je lui donnais le conseil de n'y pas retourner, il se verrait bientôt cajolé. Une femme qui coûte à monsieur le baron, déjà cinq cent mille francs, dit on, sans compter ce qu'il vient de dépenser dans le petit hôtel de la rue Saint-Georges; mais cette femme-là veut de l'argent, et rien que de l'argent! En sortant de chez monsieur, madame la baronne lui disait en riant: — Si cela continue, cette fille-là me rendra veuve.

— Diable, répondit Asie, il ne faut jamais tuer la poule aux œufs d'or!

— Monsieur le baron n'espère plus qu'en vous, dit le valet de chambre.

— Ah! c'est que je me connais à faire marcher les femmes!...

— Allons, entrez, dit le valet de chambre en s'humiliant devant cette puissance occulte.

— Eh! bien, dit la fausse Saint-Estève en entrant d'un air humble chez le malade, monsieur le baron éprouve donc de petites contrariétés?... Que voulez-vous, tout le monde est atteint par son faible. Moi aussi, j'ai évu des malheurs. En deux mois, la roue de fortune a drôlement tourné! me voilà cherchant une place... Nous n'avons été raisonnables, ni l'un ni l'autre. Si monsieur le baron voulait me placer en qualité de cuisinière chez madame Esther, il aurait en moi la plus dé-

vouée des dévouées, et je lui serais bien utile pour surveiller Eugénie et madame.

— *Il ne s'achit boint te cela,* dit le baron. *Che ne buis barfenir à èdre le maidre, et che suis mené gomme...*

— Une toupie, reprit Asie, mais vous avez fait aller les autres, papa?.. Le ciel est juste...

— *Chiste,* reprit le baron. *Che ne t'ai bas vait fenir pir endentre te la morale...*

— Bah! mon fils, un peu de morale ne gâte rien. C'est le sel, pour nous autres, comme le vice pour les dévots. Esther vous tient. Voyons, avez-vous été généreux? vous avez payé ses dettes...

— *Ui !*

— C'est bien, vous avez dégagé ses effets; mais soyez juste? elle n'a rien.

— *Che lu brebare cin sirbrise ric, Sainte-*

Chorche... elle le said... dit le baron. *Mais che ne feux pas èdre ein chopart...*

— Eh ! bien, quittez-la...

— *Chai beur qu'elle ne me laisse hâler..* s'écria le baron.

— Et nous en voulons pour notre argent ! mon fils, répondit Asie. Écoutez? Nous en avons carotté de ces millions au public, on dit que vous en possédez vingt-cinq. Eh ! bien, il faut en lâcher un...

— *Che le lâgerais pien*, répondit le baron, *mais che ne l'aurais bas plisdôd lâgé, qu'on en temantera ein segond.*

— Oui, je comprends, répondit Asie, vous ne voulez pas dire B, de peur d'aller jusqu'au Z ! Esther est honnête fille, cependant...

— *Drès honêde file!* s'écria le banquier, *ele feud pien s'éczéguder, mais gomme on s'aguidde t'eine tedde.*

— Enfin, elle ne veut pas être votre maîtresse, elle a de la répugnance. Et, je le conçois, l'enfant a toujours obéi à ses fantaisies. Quand on n'a connu que de charmants jeunes gens, on se soucie peu d'un vieillard... Vous n'êtes pas beau, vous êtes gros comme Louis XVIII, et un peu bêtât. Eh! bien, si vous ne regardez pas à six cent mille francs, dit Asie, elle deviendra pour vous tout ce que vous voulez qu'elle soit...

— *Ziz sante mile vrancs!*... s'écria le baron en faisant un léger sursaut. *Esder me goûde eine milion, téchâ!...*

— Le bonheur vaut bien seize cent

mille francs, mon gros corrompu! Vous connaissez des hommes, dans ce temps-ci, qui certainement ont mangé plus d'un et de deux millions avec leurs maîtresses. Je connais même des femmes qui ont coûté la vie, et pour qui l'on a craché sa tête dans un panier... Vous savez, ce médecin qui a empoisonné son ami?... il voulait la fortune pour faire le bonheur d'une femme...

— *Ui, che le zais, mais si che suis amûreusse, che ne suis pas pêde, izi, ti moins, gar quant che la fois, che lui tonnerais mon bordefeille...*

— Écoutez, monsieur le baron, vous avez été assez rincé comme ça! Aussi vrai que je me nomme Sainte-Estève, dans le commerce, je prends votre parti.....

— *Pien!... che te régombenserai...*

— Je le crois, car je vous ai montré que je savais me venger. D'ailleurs, sachez le, papa?... dit-elle en lui jetant un regard effroyable, j'ai les moyens de vous souffler madame Esther, comme on mouche une chandelle. Et je la connais! quand elle vous aura donné le bonheur, elle vous sera plus nécessaire encore qu'elle ne vous l'est en ce moment. Vous m'avez bien payé, vous vous êtes fait tirer l'oreille, mais enfin vous avez financé; moi j'ai rempli mes engagements, pas vrai?... Eh! bien, tenez, je vais vous proposer un marché, moi!

— *Foyons.*

— Vous me placez cuisinière chez madame, vous me prenez pour dix ans, j'ai

mille francs de gages, vous payez les cinq dernières années d'avance : un denier à Dieu, quoi ! Une fois chez madame, je saurai la déterminer aux concessions suivantes. Par exemple, vous lui ferez arriver une toilette délicieuse de chez madame Auguste qui connaît les goûts et les façons de madame, et vous donnez des ordres pour que le nouvel équipage soit à la porte à quatre heures. Après la Bourse, vous montez chez elle, et vous allez faire une petite promenade au bois de Boulogne. Eh ! bien, cette femme dit ainsi qu'elle est votre maîtresse... elle s'engage au vu et au su de tout Paris... — Cent mille francs... — Vous dînerez avec elle, (je sais faire ces dîners-là) vous la menez au spectacle, aux Variétés, à l'avant scène, et tout Paris dit alors : — Voilà le gros Nucingen avec

sa maîtresse... tout çà sera compris dans les premiers cent mille francs... En huit jours, en vous conduisant ainsi, vous aurez fait bien du chemin.

— *C'hurai bayé sant mile vrancs...*

— Dans la seconde semaine madame se décidera, poussée par ces préliminaires, à quitter son petit appartement et à s'installer dans l'hôtel. Elle a revu le monde, elle a retrouvé ses anciennes amies, elle voudra briller, elle fera les honneurs de son palais!... C'est dans l'ordre. Encore cent mille francs! Dam! vous êtes chez vous, Esther est compromise! elle est à vous. Reste une bagatelle dont vous faites le principal, gros éléphant! — Ouvre-t-il des yeux, ce gros monstre-là?... — Eh! bien, je m'en charge : quatre cent mille!... Ah! pour

ça, mon gros, tu ne les lâches que le lendemain... Est-ce de la probité ?... J'ai plus de confiance en vous que vous n'en avez en moi. Si je décide madame à se montrer comme votre maîtresse, à se compromettre, à prendre tout ce que vous lui offrirez, et peut-être aujourd'hui, vous me croirez bien capable de l'amener à partager votre amour. Et c'est difficile, allez !...

— *Et birquoi?*

— Elle a le cœur plein d'amour, *razibus*, comme vous dites, vous autres, reprit Asie. Elle se croit une reine de Saba parce qu'elle s'est lavée dans les sacrifices qu'elle a faits à son amant, une idée que ces femmes-là se fourrent dans la tête! Faut être juste, c'est beau! Elle mourrait de chagrin de vous appartenir, je n'en serais pas étonnée; mais ce qui

me rassure, moi, je vous le dis, pour vous donner du cœur, il y a chez elle un bon fond de courtisane...

Le baron écoutait Asie dans un profond silence et avec admiration : — *Ti has,* dit-il enfin, *le chénie te la gorrhibtion, gomme chai le chique te la Panque.*

— Est-ce dit, mon bichon?... reprit Asie.

—*Fa pire cinquande mile vrancs, au lieu de sante mile !... Et che tonnerai cint cent mile, le lentemain te mon driomphe.*

— Eh! bien, je vais aller travailler, répondit Asie. Ah! vous pouvez venir! MONSIEUR, reprit Asie avec respect, trouvera déjà madame douce comme un dos de chatte, et peut-être disposée à lui être agréable.

— *Fa, fa, ma ponne,* dit le banquier en se frottant les mains. Et, après avoir souri à cette affreuse mulâtresse, il se dit: *Gomme on a réson t'afoir paugoup t'archant!...*

Et il sauta hors de son lit, alla dans ses bureaux et reprit le maniement de ses immenses affaires, le cœur gai.

XL.

Une Abdication.

Rien ne pouvait-être plus funeste à Esther que le parti pris par Nucingen. La pauvre courtisane défendait sa vie, en se défendant contre l'infidélité. L'abbé appelait *bégueulisme*, cette défense si

naturelle. Or, Asie alla, non sans employer les précautions usitées en pareil cas, apprendre à l'abbé la conférence qu'elle venait d'avoir avec le baron, et tout le parti qu'elle en avait tiré.

La colère de cet homme fut comme lui, terrible. Il vint aussitôt en voiture, les stores baissés, chez Esther en faisant entrer la voiture sous la porte. Il était encore presque blanc quand il monta. Il se présenta devant la pauvre fille, elle le regarda, elle se trouvait debout, elle tomba sur un fauteuil.

— Qu'avez-vous, monsieur?... lui dit-elle en tressaillant de tous ses membres.

— Laisse-nous, Europe! dit-il à la femme de chambre.

Esther regarda cette fille comme un enfant aurait regardé sa mère, de qui quelqu'assassin le séparerait avant de le tuer.

— Savez-vous où vous enverrez Lucien? reprit-il quand ils se trouvèrent seuls.

— Où?... demanda-t-elle d'une voix faible en se hasardant à regarder cet homme.

— D'où je viens, ma chère?

Elle vit tout rouge en regardant l'homme.

— Des galères! ajouta-t-il à voix basse.

Esther ferma les yeux, ses jambes s'allongèrent, ses bras pendirent, elle devint blanche. Le faux abbé sonna, Modeste vint.

— Fais-lui reprendre connaissance, dit-il froidement, je n'ai pas fini.

Il se promena dans le salon en attendant.

Modeste-Europe fut obligée de venir prier monsieur de porter Esther sur son lit, et il la prit avec une facilité qui prouvait sa force athlétique. Il fallut aller chercher ce que la pharmacie a de plus violent pour rendre Esther au sentiment de ses maux. Une heure après, elle était en état d'écouter ce cauchemar vivant, assis au pied du lit, le regard fixe éblouissant comme deux jets de plomb fondu.

— Mon petit ange, reprit-il, Lucien se trouve entre une vie splendide, honorée, heureuse, digne, et le trou plein d'eau, de vase et de cailloux où il allait se jeter

quand je l'ai rencontré. La maison de Grandlieu lui demande une terre d'un million avant de lui obtenir le titre de marquis, et de lui donner Clotilde de Grandlieu. Grâce à vous, Lucien vient d'acquérir le manoir paternel, le vieux château de Rubempré qui n'a pas coûté grand chose, trente mille francs; mais son avoué, par d'heureuses négociations, a fini par y joindre pour un million de propriétés sur lesquelles on a payé trois cent mille francs. Le château, les frais, les primes à ceux qu'on a mis en avant pour déguiser l'opération aux gens du pays, ont absorbé le reste. Nous avons bien, il est vrai, cent mille francs dans les affaires qui, d'ici à quelques mois, vaudront deux à trois cent mille francs; mais il restera toujours quatre cent mille francs à payer... Dans trois jours, Lucien revient d'Angou-

lême où il est allé, car il ne doit pas être soupçonné d'avoir trouvé sa fortune en cardant vos matelas!...

— Oh! non, dit-elle.

— Je vous le demande, est-ce le moment d'effrayer le baron?... Vous avez failli le tuer avant-hier! Il s'est évanoui comme une femme en lisant votre seconde lettre. Vous avez un fier style?... S'il était mort, que devenions-nous?... Quand Lucien sortira de Saint-Thomas-d'Aquin, gendre du duc de Grandlieu, si vous voulez entrer dans la Seine... Eh! bien, mon amour, je vous offre la main pour faire le plongeon ensemble?... C'est une manière d'en finir. Mais réfléchissez donc un peu?... Ne vaudrait-il pas mieux vivre en se disant à toute heure : cette brillante fortune, cette heureuse famille, car il aura

des enfants (*des enfants!*... avez-vous pensé jamais au plaisir de passer les mains dans la chevelure de ses enfants?...)

Esther ferma les yeux et frissonna doucement.

— En voyant l'édifice de ce bonheur, on se dit : voilà mon œuvre.

Il se fit une pause pendant laquelle ces deux êtres se regardèrent.

— Voilà ce que j'ai tenté de faire d'un désespoir qui se jetait à l'eau, reprit l'abbé!... Suis-je un égoïste, moi?... Voilà comme l'on aime! On ne se dévoue ainsi que pour les Rois, mais je l'ai sacré roi, Lucien! On me riverait pour le reste de mes jours à mon ancienne chaîne, il me semble que je pourrais

y rester tranquille en me disant : — *Il* est au bal, *il* est à la cour. Mon âme et ma pensée triomphent. Vous êtes une misérable femelle, vous aimez en femelle !... Mais l'amour chez une courtisane devrait être, comme chez tous les êtres dégradés, un moyen de devenir mère, en dépit de la nature qui vous frappe d'infécondité ! Si jamais on retrouvait sous la peau de l'abbé Carlos, le condamné que j'étais auparavant, savez-vous ce que je ferais pour ne pas compromettre Lucien ?...

Esther attendit dans une sorte d'anxiété.

— Eh ! bien, je mourrais comme les nègres, en avalant ma langue. Et vous, avec vos simagrées, vous indiquez ma trace... Que vous avais-je demandé ?... de reprendre la jupe de la Torpille, pour six mois, pour six semaines, et de vous en

servir pour pincer un million. Lucien ne vous oubliera jamais!... Les hommes n'oublient pas l'être qui se rappelle à leur souvenir par le bonheur dont on jouit tous les matins en se réveillant toujours riche... Lucien a commencé par aimer Coralie, elle meurt, il n'avait pas de quoi la faire enterrer. Il n'a pas fait comme vous tout-à-l'heure, il ne s'est pas évanoui, quoique poète... Il a écrit six chansons gaillardes, et il en a eu trois cents francs avec lesquels il a pu payer le convoi de Coralie. J'ai ces chansons là, je les sais par cœur?... Eh! bien, composez vos chansons: soyez gaie, folle. Soyez charmante! Vous m'avez entendu! ne m'obligez plus à parler... Baisez papa. Adieu...

Quand, une demi-heure après, Europe entra chez sa maîtresse, elle la trouva devant un crucifix, agenouillée dans la

pose que le plus religieux des peintres a donnée à Moïse devant le buisson d'Horeb pour en peindre la profonde et entière adoration devant Jehova ! Esther avait dit ses prières !... Elle renonçait à sa belle vie, à l'honneur qu'elle s'était fait, à sa gloire, à ses vertus, à son amour...

Elle se leva.

— Oh ! madame, vous ne serez jamais plus ainsi !... s'écria Modeste Servien stupéfaite de la sublime beauté d'Esther.

Elle tourna promptement la psyché pour que la pauvre fille pût se voir.

Les yeux retenaient encore un peu de l'âme qui s'envolait au ciel. Le teint de la juive étincelait. Trempés de larmes ab-

sorbées par le feu de la prière, ses cils ressemblaient à un feuillage après une pluie d'été : le soleil de l'amour pur les brillantait pour la dernière fois. Les lèvres gardaient comme une expression de ses dernières invocations aux anges à qui, sans doute, elle avait emprunté la palme du martyre en leur remettant sa vie sans souillure! Enfin, elle avait la majesté qui dut briller chez Marie Stuart, au moment où elle dit adieu à sa couronne, à la terre et à l'amour.

— J'aurais voulu que Lucien me vît ainsi, dit-elle. Maintenant, *blaguons!..*

En entendant ce mot, Europe resta tout hébétée, comme elle eut pu l'être en entendant blasphémer un ange.

— Eh! bien, qu'as-tu donc à regarder

si j'ai dans la bouche des clous de gérofle au lieu de dents? Je suis une fille, et j'attends milord. Ainsi, fais chauffer un bain, et apprête-moi ma toilette. Il est midi, le baron viendra sans doute après la Bourse, je vais lui dire que je l'attends. J'entends qu'Asie lui apprête un dîner un peu *chouette!* Je veux le rendre fou, cet homme. Allons, va, va, ma fille, nous allons rire, c'est à dire nous allons *travailler.*

Elle se mit à sa table, et écrivit la lettre suivante :

« Mon cher baron,

« Si la cuisinière que vous m'avez en-
« voyée, n'avait jamais été à mon ser-
« vice, j'aurais pu croire que votre in-
« tention était de me faire savoir com-

» bien de fois vous vous êtes évanoui
« avant hier en recevant mes trois pou-
« lets. (Que voulez-vous ? j'étais très ner-
« veuse ce jour-là, je repassais les sou-
« venirs de ma déplorable existence).
« Mais je connais la sincérité d'Asie. Je
« ne me repens donc plus de vous avoir
« fait quelque chagrin, puisqu'il a servi
« à me prouver combien je vous suis
« chère. Nous sommes ainsi, nous autres
« pauvres créatures méprisées : une af-
« fection vraie nous touche bien plus que
« de nous voir l'objet de dépenses folles.
« Pour moi, j'ai toujours eu peur d'être
« comme le porte-manteau où vous ac-
« crochez vos vanités. Ça m'ennuyait de
« ne pas être autre chose pour vous.
« Oui, malgré vos belles protestations,
« je croyais que vous me preniez pour une
« femme achetée ; eh ! bien, maintenant,

« vous me trouverez bonne fille, mais à
« la condition de toujours m'obéir un pe-
« tit peu. Si cette lettre peut remplacer
« pour vous les ordonnances du médecin,
« vous me le prouverez, en venant me
« voir après la Bourse. Vous trouverez
« sous les armes, et parée de vos dons,
« celle qui se dit pour la vie,

Votre amie,

ESTHER.

A la Bourse, le baron de Nucingen, fut si gaillard, si content, si facile en apparence, et se permit tant de plaisanteries que du Tillet et les Keller, qui s'y trouvaient, ne purent s'empêcher de lui demander raison de son hilarité.

— *Che suis amé. Nous bentons piendôd la gremaillière !...* dit-il à du Tillet.

— Combien cela vous coûte-t-il? lui repartit brusquement François Keller.

— *Chamais cedde phâme, qui ed ein anche, ne m'a temanté teux liarts...*

— Cela ne se fait jamais, lui répondit du Tillet. C'est pour ne jamais rien avoir à demander, qu'elles se donnent des tantes ou des mères...

XLI.

Esther reparait à fleur de Paris.

De la Bourse à la rue Taitbout, le baron dit sept fois à son domestique : — *Fus n'alez pas.*

Il grimpa lestement et trouva pour la première fois Esther belle comme le sont

ces filles dont l'unique occupation est le soin de leur toilette et de leur beauté. Sortie du bain, cette fleur était fraîche, parfumée à inspirer des désirs à Robert d'Arbrissel. Elle avait fait une demi-toilette délicieuse. Une redingote de reps noir garnie en passementerie de soie rose, s'ouvrait sur une jupe de satin gris, le costume de la belle Amigo dans I PURITANI. Un fichu de point d'Angleterre retombait sur les épaules en badinant. Les manches de la robe étaient pincées par des liserés pour diviser les bouffants que, depuis quelque temps, les femmes comme il faut substituaient aux manches à gigots devenues monstrueuses. Esther tenait par une épingle, sur ses magnifiques cheveux, un bonnet de Malines, dit à la folle, près de tomber et qui ne tombait pas, mais qui lui donnait l'air d'être en désor-

dre et mal peignée, quoique l'on vît parfaitement les raies blanches de sa petite tête entre les sillons des cheveux.

— N'est-ce pas une horreur, dit Europe au baron en lui ouvrant la porte du salon, de voir madame si belle dans un salon passé comme celui-là...

— *Hé! pien, fennez rie Sainte-Chorche?* dit le baron en restant à l'arrêt comme un chien devant une perdrix. *Le demps ed manivique, nus nus bromenerons aux Champe-Élisées, et matame Saint-Estèfe afec Ichénie dransborderont dutte fodre doiledde, linche et le tinner à la rie Sainte-Chorche.*

— Je ferai tout ce que vous voudrez, dit Esther, si vous voulez me faire le plaisir d'appeler ma cuisinière Asie, et Eugénie, Europe. J'ai surnommé ainsi

toutes les femmes qui m'ont servie, depuis les deux premières que j'ai eues. Je n'aime pas le changement...

— *Acie?... Irobe?...* répéta le baron en se mettant à rire. *Gomme fus edes trôles!... fus affez tes imachinassions. C'haurais manchépien tes tinners, afant te nommer eine guisinière Acie!*

— C'est notre état d'être drôles, dit Esther. Voyons, une pauvre fille ne peut donc pas se faire nourrir par l'Asie et habiller par l'Europe, quand vous, vous vivez de tout le monde?... C'est un mythe, quoi? il y a des femmes qui mangeraient la terre, il ne m'en faut que la moitié!

— *Quelle phâmme, que montame Saint-*

Esdèfe, se dit le baron, en admirant le subit changement des façons d'Esther.

— Europe, ma fille, il me faut un chapeau, dit Esther. Je dois avoir une capote de satin noir doublée de rose, garnie en dentelles.

— Madame Thomas ne l'a pas envoyée... Allons, baron, vite ! Haut la pate ! Commencez votre service. Vous avez votre cabriolet, allez chez madame Thomas, dit Europe au baron. Vous ferez demander par votre domestique la capote de madame Van-Bogseck... Et surtout, lui dit-elle à l'oreille, rapportez-lui le plus beau bouquet qu'il y ait à Paris, nous sommes en hiver : tâchez d'avoir des fleurs impossibles...

Le baron descendit et dit à son domestique : — *Ghez montame Domas*.

Le domestique mena son maître chez une fameuse pâtissière.

— *C'edde ein margeante de motes, richi pedâte!* dit piteusement le baron.

Il se fit mettre au Palais-Royal chez madame Prévôt, où il fit composer un bouquet de dix louis, pendant que son domestique allait chez la fameuse marchande de modes.

En se promenant dans Paris, l'observateur superficiel se demande, quels sont les fous qui viennent acheter les fleurs fabuleuses qui parent la boutique de l'illustre bouquetière et les primeurs de l'européen Chevet, le seul avec le Rocher de Cancale qui offre une véritable et délicieuse Revue des Deux-Mondes? Il y a tous les jours, à Paris, cent et quelques

passions à la Nucingen, qui se prouvent par des raretés que les reines n'osent pas se donner. Sans ce petit détail, une honnête bourgeoise ne comprendrait pas comment une fortune se fond entre les mains de ces créatures. Après tout, leur fonction sociale, dans le système fourriériste.est peut-être de réparer les malheurs de l'avarice et de la cupidité. Leurs dissipations sont peut-être au corps social ce qu'un coup de lancette est pour un corps pléthorique. Nucingen venait d'arroser de plus de deux cent mille francs l'industrie Parisienne.

Quand le vieil amoureux revint, la nuit tombait, le bouquet était inutile. L'heure d'aller aux Champs-Elysées en hiver est de deux heures à quatre. Mais la voiture servit à Esther pour se rendre de la rue

Taitbout à la rue Saint-Georges, où elle prit possession du *bedid balais*.

Jamais, disons-le, Esther, n'avait été encore l'objet d'un pareil culte, ni de profusions pareilles; elle en fut surprise, et se garda bien de montrer le moindre étonnement.

Quand vous entrez dans Saint-Pierre de Rome, pour vous faire apprécier l'étendue et la hauteur de la Cathédrale des Cathédrales, on vous montre le petit doigt d'une statue qui a je ne sais quelle longueur, et qui vous semble un petit doigt naturel. Or, on a tant critiqué les descriptions, néanmoins si nécessaires à l'histoire de nos mœurs, qu'il faut imiter ici le Cicerone romain. Donc, en entrant dans la salle à manger, le baron ne put s'empêcher de montrer à Esther l'étoffe des

rideaux de croisée, drapée avec une abondance royale, doublée en moire blanche et garnie d'une passementerie digne du corsage d'une princesse portugaise. Cette étoffe était une soierie de Chine où la patience chinoise avait pu peindre les oiseaux d'Asie avec une perfection dont le modèle n'existe que sur les vélins du Moyen-Age, ou dans le missel de Charles-Quint, l'orgueil de la bibliothèque impériale de Vienne.

— *Elle a goûdé teux mile vrancs l'aune à eine milort qui l'a rabbordée tes Intes...*

— Très bien, charmant, quel plaisir ce sera de boire ici du vin de champagne, dit Esther, la mousse n'y jaillira pas sur du carreau !

— Oh ! madame, dit Europe, mais voyez-donc le tapis?...

— *Gomme on affait tessiné la dabis pir la tuc Dorlonia , mon hâmi, qui le droufe drob cher, che l'ai bris pir vus, qui êdes eine reine,* dit Nucingen en montrant le tapis dû à l'un de nos plus ingénieux dessinateurs, et qui par un effet du hasard se trouvait assorti aux caprices de la draperie chinoise.

Les murs avaient été peints par Diaz et représentaient de délicieuses scènes, toutes voluptueuses, qui ressortaient sur des ébènes sculptés, acquis à prix d'or chez du Sommerard, et formant des panneaux où de simples filets d'or attiraient sobrement la lumière. Maintenant, vous pouvez juger du reste.

— Vous avez bien fait de m'amener ici, car il me faut au moins huit jours pour m'habituer à ma maison.

— *Ma mèson,* répétait joyeusement le baron. *Fus accebdez donc...*

— Mais oui, mille fois oui, animal-bête, dit-elle en souriant.

— *Hânîmâle édait azez...*

— Bête est pour la caresse, reprit-elle en le regardant.

Le pauvre loup-cervier prit la main d'Esther et la mit sur son cœur : il était assez animal pour sentir, mais trop bête pour trouver un mot.

— *Foyez gomme il pat ?.. pir un bedid mote de tendresse...* reprit-il.

Et il emmena sa déesse *(téesse)* dans la chambre à coucher.

— Oh ! madame, dit Eugénie je ne

peux pas rester là, çà parle trop au cœur...

— Eh! bien, dit Esther, je veux rendre heureux le magicien qui opère de tels prodiges. Allons, mon gros éléphant! après le dîner nous irons ensemble au spectacle. J'ai une fringale de spectacle.

Il y avait précisément six ans qu'Esther n'était allée à un théâtre. Tout Paris se portait alors à la Porte-Saint-Martin pour y voir une de ces pièces auxquelles la puissance des acteurs communique une expression de réalité terrible, Richard d'Arlington. Comme toutes les natures ingénues, Esther aimait autant à trembler qu'à se laisser aller aux larmes du bonheur.

— Nous irons voir Frédérick-Lemaître?... dit-elle.

— C'*edde ein trame sôfache,* dit Nucingen qui se vit contraint en un moment de s'afficher.

Le baron envoya son domestique prendre une des deux loges d'avant-scène aux premières. Autre originalité parisienne! Quand le Succès, aux pieds d'argille, emplit une salle, il y a toujours une loge d'avant-scène à louer, les directeurs la gardent pour eux quand il ne s'est pas présenté pour la prendre, une passion à la Nucingen. Cette loge est, comme la primeur de Chevet, l'impôt prélevé sur les fantaisies de l'Olympe parisien.

Il est inutile de parler du service. Il y avait trois services : le petit service, le moyen service, le grand service. Le des-

sert du grand service était, en entier, assiettes et plats, de vermeil sculpté. Le banquier, pour ne pas paraître écraser la table de valeurs d'or et d'argent, avait joint à tous ces services une délicieuse porcelaine de la plus charmante fragilité, genre Saxe, et qui coûtait plus qu'un service d'argenterie. Quant au nappage, le linge de Saxe, le linge d'Angleterre, de Flandre et de France rivalisaient de coquetterie avec leurs fleurs damassées.

Au dîner, ce fut le tour au baron d'être surpris en goûtant la cuisine d'Asie.

— *Che gombrents,* dit-il, *birquoi fus la nommez Acie, c'ed eine guizine aciadique...*

— Ah! je commence à croire qu'il m'aime, dit Esther à Europe. Il a dit quelque chose qui ressemble à un mot.

— *Il y en a blisieurs,* dit-il.

— Eh ! bien, il est encore plus Turcaret qu'on le dit, s'écria la rieuse courtisane à cette réponse digne des naïvetés célèbres échappées au banquier.

La cuisine avait été faite pour donner une indigestion au baron afin qu'il s'en allât chez lui de bonne heure ; aussi, fût-ce tout ce qu'il rapporta de sa première entrevue avec Esther, en fait de plaisir. Au spectacle, il fut obligé de boire un nombre infini de verres d'eau sucrée, en laissant Esther seule entre les entr'actes.

Par une rencontre, si prévisible qu'on ne saurait la nommer un hasard, Tullia, Mariette et madame du Val-Noble se trouvaient au spectacle ce jour-là ; car

Richard d'Arlington fut un de ces succès fous, et mérités d'ailleurs, comme il ne s'en voit qu'à Paris. En voyant ce drame, tous les hommes concevaient qu'on pût jeter sa femme légitime par la fenêtre. Toutes les femmes aimaient à se voir injustement victimées, elles se disaient : — C'est trop fort, nous ne sommes que poussées... mais ça nous arrive souvent ! Or, une femme de la beauté d'Esther, mise comme Esther, ne pouvait pas flamber impunément aux avant-scènes de la Porte-Saint-Martin. Aussi, dès le second acte, y eut-il dans la loge des deux danseuses une sorte de révolution causée par la constatation de l'identité de la belle inconnue avec la Torpille.

— Ah ! ça, d'où sort-elle? dit Mariette à madame du Val-Noble, je la croyais noyée...

— Est-ce elle? elle me paraît trente-sept fois plus jeune et plus belle, qu'il y a six ans.

— Elle s'est peut-être conservée dans de la glace, dit le comte de Brambourg.

Ce nouvel aide-de-camp du Dauphin avait conduit les trois femmes au spectacle, dans une loge du rez-de-chaussée.

— N'est-ce pas le rat que vous vouliez m'envoyer pour empaumer mon oncle? dit Philippe à Tullia.

— Précisément, dit Tullia. Du Bruel, allez donc à l'Orchestre, voir si c'est bien elle.

— *Fait-elle sa tête!* s'écria madame du Val-Noble.

— Oh ! s'écria le comte de Brambourg, elle en a le droit, car elle est avec le baron de Nucingen, j'y vais.

— Est-ce que ce serait cette prétendue Jeanne-d'Arc qui a conquis Nucingen, et dont on nous *embête* depuis trois mois?... dit Mariette.

— Bonsoir, mon cher baron, dit Philippe Bridau, vous voilà donc marié avec mademoiselle Esther... Mademoiselle, je suis un pauvre officier que vous deviez jadis tirer d'un très mauvais pas, à Issoudun... Philippe Bridau...

— Connais pas, dit Esther en braquant ses jumelles sur la salle.

— *Montemiselle*, répondit le baron, *ne s'abbelle plis Esder di gourt, elle la nom*

matame te Jamby (Champy) *eine bedid pien que che lu'ai agedé...*

— Si vous faites bien les choses, dit le comte, ces dames disent que madame Champy *fait trop sa tête...* Daignerez-vous reconnaître Mariette, Tullia, madame du Val-Noble, dit l'aide-de-camp du Dauphin.

— Si ces dames sont bonnes pour moi, je suis disposée à leur être très agréable.

— *Eh! pien, si ces tames feulent fus dennir gombagnie,* dit Nucingen, *che fus laiserai sèle, gar chai drob manché. Vodre foidire fientra vus brentre afec vos chens... Tiaple t'Acie...*

— Pour la première fois, vous me laisseriez seule, dit Esther. Allons donc! il faut savoir mourir sur votre bord :

j'ai besoin d'un homme pour sortir. Si j'étais insultée, je crierais donc pour rien ?...

L'égoïsme du millionnaire dut céder devant les obligations de l'amoureux. Le baron souffrit et resta. Esther avait ses raisons pour garder le baron. Si elle devait recevoir les visites de ses anciennes connaissances, elle ne devait pas être questionnée aussi sérieusement en compagnie que seule.

— Ah ! c'est elle qui hérite de *ma* maison de la rue Saint-Georges, dit au comte de Brambourg avec amertume madame du Val-Noble qui, dans le langage de ses sortes de femmes, se *trouvait à pied*.

— Probablement, répondit-il. Du Tillet m'a dit que le baron y avait dépensé

trois fois autant que votre pauvre Faleix.

— Allons donc la voir?.. dit Tullia.

— Ma foi, non! dit Mariette, elle est trop belle... j'irai la voir chez elle.

— Je me trouve assez bien pour me risquer, dit Tullia.

Tullia vint donc au premier entr'acte, et renouvela connaissance avec Esther qui se tint dans les généralités.

— Et d'où reviens-tu, ma chère enfant, demanda la danseuse qui n'en pouvait mais de curiosité.

— Oh! je suis restée pendant cinq ans, dans un château des Alpes avec un Anglais jaloux comme un tigre, un nabab, que j'appelais un *nabot*, il n'était pas si

grand que le petit Bailli de Ferrette. Et je suis retombée à un banquier, *de caraïbe en syllabe*, comme dit Florine. Aussi, maintenant que me voilà revenue à Paris, j'ai des envies de m'amuser qui vont me rendre un vrai Carnaval. J'aurai maison ouverte. Ah! il faut me refaire de cinq ans de solitude, et je commence à me rattrapper. Cinq ans d'Anglais, c'est trop. D'après les affiches, on doit n'y être que six semaines.

— Est-ce le baron qui t'a donné cette dentelle...

— Non, c'est un reste du Nabab... Ai-je du malheur, ma chere, il était jaune comme un rire d'ami devant un succès, j'ai cru qu'il vivrait toujours, comme tous ceux qui se disent malade du foie... J'ai eu trop de foi aux proverbes... il m'a

volé, il est mort sans avoir fait de testament, et la famille m'a mise à la porte, comme si j'avais la peste. Aussi j'ai dit à ce gros-là : — Paye pour deux !

Le Baron riait de toutes ces niaiseries au gros sel, et il ne les comprenait pas toujours sur le champ, en sorte que son rire ressemblait à ces fusées oubliées qui partent après le feu d'artifice.

Nous vivons tous dans un sphère quelconque. Or, les habitants de toutes les sphères sont doués d'une dose égale de curiosité. Le lendemain, à l'Opéra, l'aventure du retour d'Esther fut la nouvelle des coulisses. Le matin, de deux heures à quatre heures, tout le Paris des Champs-Elysées avait reconnu la Torpille et savait enfin quel était l'objet de la passion du baron de Nucingen.

— Savez-vous, disait Blondet à de Marsay dans le foyer, que la Torpille a disparu le lendemain du jour où nous l'avons reconnue ici pour être la maîtresse du petit Rubempré.

A Paris, comme en province, tout se sait. La police de la rue de Jérusalem n'est pas si bien faite que celle du monde, où chacun s'espionne, sans le savoir. Aussi le faux abbé savait-il bien quel était le danger de la position de Lucien, pendant et après la rue Taitbout.

XLII.

Une femme à pied.

Il n'existe pas de situation plus horrible que celle où se trouvait madame du Val-Noble, et le mot *être à pied*, la rend à merveille. L'insouciance et la prodigalité de ces femmes les empêche de

songer à l'avenir. Dans ce monde, beaucoup plus comique et spirituel qu'on ne le pense, les femmes, qui ne sont pas belles de cette beauté positive, presqu'inaltérable, facile à reconnaître, les femmes qui ne peuvent être aimées enfin que par caprice pensent seules à leur vieillesse et se font une fortune. Plus elles sont belles, plus imprévoyantes elles sont.

— Tu as donc peur d'être laide, que tu te fais des rentes? est un mot de Florin à Mariette qui peut faire comprendre une des causes de cette prodigalité.

Dans le cas d'un spéculateur qui se tue, d'un prodigue à bout de ses sacs, ces femmes tombent donc avec une effroyable rapidité d'une opulence effrontée à une profonde misère. Elles se jettent alors

dans les bras de l'usure, elles vendent à vil prix des bijoux exquis. Elles font des dettes, surtout pour rester dans un luxe apparent qui leur permette de retrouver ce qu'elles viennent de perdre : une caisse où puiser. Ces hauts et bas de leur vie expliquent assez bien la cherté d'une liaison, presque toujours ménagée en réalité, comme Asie avait *agrafé*, (tel est le mot du métier) Nucingen avec Esther.

Aussi ceux qui connaissent bien leur Paris, savent-ils parfaitement à quoi s'en tenir, en retrouvant aux Champs-Élysées, ce bazar mouvant et tumultueux, telle femme en voiture de louage, après l'avoir vue, un an, six mois auparavant, dans un équipage étourdissant de luxe et de la plus belle tenue.

— Quand on tombe à Sainte-Pélagie, il faut savoir rebondir au bois de Boulogne, disait Florine en riant avec Blondet du petit vicomte de Portenduère.

Quelques femmes habiles ne risquent jamais ce contraste, elles restent ensevelies en d'affreux hôtels garnis où elles expient leurs profusions par des privations comme en souffrent les voyageurs égarés dans un Sahara quelconque ; mais elles n'en conçoivent pas la moindre velléité d'économie. Elles se hasardent aux bals masqués, elles entreprennent un voyage en province, elles se montrent bien mises sur les boulevards par les belles journées.

Elles trouvent d'ailleurs entre elles, le dévouement que se témoignent les classes proscrites. Les secours à donner coû-

tent peu de chose à la femme heureuse qui se dit en elle-même : — Je puis être ainsi, bientôt. La protection la plus efficace est, néanmoins celle de la marchande à la toilette quand elle se trouve créancière ; elle remue alors et fouille tous les cœurs de vieillard en faveur de son hypothèque à brodequins et à chapeaux.

Madame du Val-Noble incapable de prévoir le désastre d'un des plus riches et des plus habiles agents de change, fut donc prise en plein désordre. Elle employait l'argent de Faleix à ses caprices, et s'en remettait sur lui pour les choses utiles, et pour son avenir.

— Comment, disait-elle, à Mariette, s'attendre à cela de la part *d'un bon-enfant*.

Dans toutes les classes de la société, un *bon-enfant* est un homme qui a de la largeur, qui prête quelques écus par ci, par là, sans les redemander, qui se conduit toujours d'après les règles d'une certaine délicatesse en dehors du Code. Ainsi dans l'acception du mot bon-enfant par les femmes entretenues, Faleix devait avertir sa maîtresse et lui laisser dequoi vivre. L'homme *incompris par la Police Correctionnelle* était un bon-enfant. Il emportait douze cents mille francs à des actionnaires, mais il avait laissé cent mille francs à sa maîtresse. Aussi, dans les soupers de carnaval les femmes répondaient-elles à ses accusateurs : — C'EST ÉGAL!... vous aurez beau dire, c'était un bon-enfant.

Après avoir, à grand peine, sauvé

quelques bijoux du naufrage, madame du Val-Noble succombait sous le poids terrible de cette accusation : — Elle a ruiné Faleix ! Elle atteignait à l'âge de trente ans, et quoiqu'elle fût dans tout le développement de sa beauté, néanmoins elle pouvait d'autant mieux passer pour une vieille femme, que dans ces crises, une femme a, contre soi, toutes ses rivales. Mariette, Florine et Tullia recevaient bien leur amie à dîner, lui donnaient bien quelques secours ; mais, ne connaissant pas le chiffre de ses dettes, elles n'osaient sonder la profondeur de ce gouffre.

Six ans d'intervalle constituaient un point d'aiguille un peu trop long dans les fluctuations de la mer parisienne, entre la Torpille et madame du Val-

Noble, pour que la *femme à pied* s'adressât à la femme en voiture; mais la Val-Noble savait Esther trop généreuse pour ne pas songer parfois qu'elle avait, selon son mot, hérité d'elle, et venir à elle dans une rencontre qui semblerait fortuite, quoique cherchée. Pour faire arriver ce hasard, madame du Val-Noble, mise en femme comme il faut, se promenait aux Champs-Élysées tous les jours, ayant au bras Théodore Gaillard qui a fini par l'épouser, et qui, dans cette détresse, se conduisait très bien avec son ancienne maîtresse: il lui donnait des loges et la faisait inviter à toutes les *parties*. Elle se flattait que, par un beau temps, Esther se promènerait, et qu'elles se trouveraient face à face. Esther avait Paccard pour cocher, car sa maison, fut en cinq jours, organisée par Asie, par Europe et Pac-

card, d'après les instructions de l'abbé, de manière à faire de la maison rue Saint-Georges, une place forte.

De son côté, Peyrade, mû par sa haine profonde, par son désir de vengeance, et surtout dans le dessein d'établir sa chère Lydie, prit pour but de promenade les Champs-Élysées, dès que Contenson lui dit que la maîtresse de monsieur de Nucingen y était visible. Peyrade se mettait si parfaitement en Anglais et parlait si bien en français avec les gazouillements que les Anglais introduisent dans notre langage; il savait si purement l'Anglais, il connaissait si complètement les affaires de ce pays, où, par trois fois, la police de Paris l'avait envoyé, en 1779 et 1780, qu'il soutint son rôle d'Anglais chez des ambassadeurs et à Lon-

dres, sans éveiller de soupçons. Peyrade tenait beaucoup de Musson, le fameux mystificateur. Il savait se déguiser avec tant d'art que Contenson, un jour, ne le reconnut pas. Accompagné de Contenson, déguisé en mulâtre, Peyrade examinait de cet œil qui semble inattentif, mais qui voit tout, Esther et ses gens. Il se trouva donc naturellement dans la contre-allée où les gens à équipages se promènent quand il fait sec et beau, le jour où Esther y rencontra madame du Val Noble. Peyrade, suivi de son mulâtre en livrée, marcha sans affectation, et en vrai Nabab qui ne pense qu'à lui-même, sur la ligne des deux femmes, de manière à saisir à la volée quelques mots de leur conversation.

— Eh bien! ma chère enfant, disait

Esther à madame du Val-Noble, venez me voir. Nucingen se doit à lui-même de ne pas laisser sans un liard, la maîtresse de son agent de change...

— D'autant plus qu'on dit qu'il l'a ruiné, dit Théodore Gaillard, et que nous pourrions bien le faire *chanter*...

— Il dîne chez moi demain, viens ma bonne?... dit Esther. Puis elle lui dit à l'oreille: — J'en fais ce que je veux, il n'a pas encore çà!

Elle mit un de ses ongles tout ganté sous la plus jolie de ses dents, et fit ce geste assez connu dont la signification énergique veut dire : *rien du tout!*

— Tu le tiens...

— Ma chère, il n'a encore que payé mes

dettes, car j'en avais à faire reculer un ministre des finances. Maintenant, je veux trente mille francs de rente *avant la lettre!* Oh! il est charmant, je n'ai pas à me plaindre... Il va... Dans huit jours, nous pendons la crémaillère, tu en seras! Le matin, il doit m'offrir le contrat de la maison de la rue Saint-Georges, et décemment on ne peut pas habiter une pareille maison sans trente mille francs de rentes à soi... pour les retrouver en cas de malheur. J'ai connu la misère, et je n'en veux plus : il y a de certaines connaissances dont on a trop tout de suite...

— Comme tu as changé...

— C'est l'air de la Suisse, on y devient économe... Adieu...

Esther remonta dans sa belle voiture

attelée des plus magnifiques chevaux gris-pommelés qui fussent alors à Paris :

— La femme qui monte en voiture, dit alors Peyrade en anglais, est bien, mais j'aime encore mieux celle qui se promène, tu vas la suivre et savoir qui elle est.

— Voici ce que cet Anglais vient de dire en anglais, dit Théodore Gaillard en répétant à madame du Val-Noble la phrase de Peyrade.

Avant de se risquer à parler anglais, Peyrade avait lâché dans cette langue un mot qui fit faire à Théodore-Gaillard un mouvement de physionomie par lequel il s'était assuré que le journaliste savait l'anglais.

Madame du Val-Noble alla lentement chez elle, rue Louis-le-Grand, dans un hôtel garni très décent en regardant de côté pour voir si le mulâtre la suivait. Cet établissement appartenait à une madame Gérard, que, dans ses jours de splendeur, madame du Val-noble avait obligée, et qui lui témoignait de la reconnaissance en la logeant d'une façon convenable. La toilette de cette femme, si gaspilleuse et si élégante, était encore assez bien fournie pour lui permettre de paraître à l'occasion, comme le jour de la porte Saint-Martin, dans tout son éclat. Madame Gérard payait encore assez gracieusement les voitures dont la femme à pied avait besoin pour aller dîner en ville, pour se rendre au spectacle et en revenir.

— Eh! ma chère madame Gérard,

dit-elle à cette honnête mère de famille, mon sort va changer, je crois...

— Allons, madame, tant mieux, mais soyez sage, pensez à l'avenir... Ne faites plus de dettes. J'ai tant de mal à renvoyer ceux qui vous cherchent...

— Eh! ne vous inquiétez pas de ces *chiens*-là qui, tous, ont gagné des sommes énormes avec moi. Tenez, voici des billets des Variétés pour vos filles, une bonne loge aux deuxièmes... Si quelqu'un me demandait ce soir et que je ne fusse pas rentrée, on laisserait monter tout de même. Adèle, mon ancienne femme de chambre, y sera, je vais vous l'envoyer.

Madame du Val-Noble, qui n'avait ni tante, ni mère, se trouvait forcée de recourir à sa femme de chambre pour

faire jouer le rôle d'Asie. Elle alla dîner avec Théodore Gaillard qui pour ce jour-là, se trouvait avoir une *partie*, c'est-à-dire un dîner offert par Nathan qui payait un pari perdu, une de ces débauches dont on dit : — *Il y aura des femmes...*

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

